



D 8° S. 717
M fa 53

L'ÉTERNITÉ

10119

BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

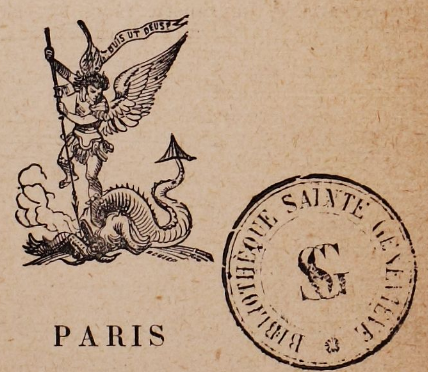
Paris. — Imprimerie Téqui, 92, rue de Vaugirard, 92.

BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

LE R. P. FELIX, S. J.

L'ÉTERNITÉ

RETRAITE DE NOTRE-DAME



BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE
SG

PARIS
TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
DE L'ŒUVRE SAINT-MICHEL
85, RUE DE RENNES, 85.

1888

BIBLIOTHEQUE
SAINTE
GENEVIEVE

AU LECTEUR

Le livre que nous publions sous ce titre : l'*Éternité*, est le complément indispensable du livre intitulé : *La Destinée,* publié récemment; de même que le premier est le préliminaire obligé du second (1).

Tous ceux qui ont lu le volume LA DESTINÉE, ont pu constater que l'auteur y fait, autant que possible, abstraction de l'Eternité ou de l'Eternelle durée. Mais, il est de toute évidence que l'une de ces deux idées appelle l'autre, et que l'une et l'autre se complètent mutuellement. On ne comprend pas plus la Destinée finale sans une durée Éternelle, que l'on ne comprend

(1) Voyez *La Destinée*, chez Téqui, librairie Saint Michel, rue de Rennes, 85. Paris.

la survivance Eternelle sans une Destinée finale.

Dans notre précédent volume, après avoir montré, sous toutes ses faces principales, ce que nous avons appelé la *Destinée*, nous sommes arrivé finalement à cette conclusion : *Dieu seul est notre Destinée.*

Cette conclusion suprême, la Destinée humaine dans la possession de Dieu, renferme déjà implicitement l'idée de l'Éternelle durée de notre vie; car, comment concevoir que notre âme, une fois en possession de Dieu, s'en sépare et rentre dans son néant?

Mais, autre chose est de déduire une vérité d'une autre vérité par voie de conséquence, autre chose est de montrer directement cette vérité elle-même, en l'environnant de toute la clarté qu'elle reçoit de sa propre démonstration.

Or, l'idée de la vie ou de la survivance Éternelle est d'une telle importance en elle-même, et par elle-même, qu'elle nous a paru devoir être exposée avec tout le développement qu'elle comporte; et nous n'avons pas hésité à lui consacrer tout le volume qu'on va lire.

Mais l'importance de donner à cette vérité tout son légitime développement se révèle dans une lumière bien plus grande encore, si nous la considérons en face des idées et des tendances contemporaines.

Si la libre pensée fait aujourd'hui plus que jamais, par tous ses systèmes, une opposition flagrante à l'idée de la *Destinée,* telle que nous l'avons définie, c'est-à-dire d'une Destinée intentionnelle et voulue par le Créateur, elle fait à l'idée d'une existence ou d'une vie *Eternelle*, une opposition bien plus flagrante encore.

Jamais, à aucune époque de l'humanité, on ne vit dans aucune société éclater un tel antagonisme à l'idée de l'Eternel. Des hommes, au milieu de nous, se rencontrent, qui font à cette doctrine de l'Eternel une guerre acharnée. On dirait que ce spectre de l'Eternité les épouvante et les irrite. Ils voudraient, s'ils le pouvaient, en chasser de l'humanité entière, même la simple idée; et toute parole, tout livre qui la défend, excite leur fureur. Ils éprouvent je ne sais quel frénétique désir de se renfermer, avec l'animal, dans le présent comme en une étroite

prison, et de se faire de tout ce qui est du temps, une défense contre l'Eternité.

Nous voudrions en vain nous le dissimuler : il surgit au milieu de nous, en plein Christianisme, une race d'hommes qui abdique ouvertement l'Eternel et le Divin, et qui a juré d'en finir avec tout ce qui dépasse l'humanité et le temps. Tout ce qui croit non seulement à *l'au-delà*, mais à l'*Immortel*, elle le poursuit de ses haines ; tout ce qui, sous une forme quelconque, représente l'un et l'autre, elle travaille à l'anéantir ; et le serment qu'Annibal fit contre la Rome antique, le serment de l'extermination, elle le fait contre la Rome nouvelle, cette Rome que bien mieux que Paris, nous pouvons nommer la *Ville-lumière,* parce que c'est de là surtout que part cette prédication, qui illumine le monde, la prédication de l'*au-delà,* de l'*Eternel* et du *Divin.*

Combien d'autres qui aujourd'hui, sans prendre à ce point en haine et en exécration la doctrine de l'Eternel et l'Eglise qui l'enseigne, la réduisent aux proportions d'un système ou d'une opinion, et parlent de l'Eternité comme

d'une chose problématique, sur laquelle leur philosophie n'ose encore prendre son parti définitif, et, sans la répudier positivement, ne la professe que négativement, ne la défend que timidement.

Et, même parmi les hommes qui n'ont pas effacé de leur front le signe de leur baptême et prétendent rester fidèles aux enseignements de l'Eglise leur Mère, combien qui, sur ce point fondamental, ne gardent qu'une foi chancelante, et sentent passer sur leur âme de croyants je ne sais quels souffles de doute; combien qui, sous prétexte qu'ils ne peuvent comprendre ce mystère de l'Eternel avenir, hésitent à le croire tout à fait; et, parce que devant cette mystérieuse perspective, ils croient sentir vaciller leur raison, sont tentés de lui refuser leur foi!

Il faudrait fermer les yeux à la lumière de la publicité pour ne pas voir comment, en présence de ces trois catégories des hommes de ce temps, cette prédication de l'Eternel prend une importance qu'il est impossible de méconnaître.

Et, quant à tous ceux qui croient avec nous, sans hésitation aucune, ce dogme souverain

de l'Eternel, ils ont besoin toujours d'en entendre parler et de se mettre le plus possible en face de cette grande lumière de l'Eternité, qui éclaire toute la vie du temps, afin d'en faire passer dans leurs actions et leurs pratiques le rayonnement salutaire et les influences fécondes. Car, si la pensée de la Destinée est, comme nous l'avons montré, si puissante déjà sur la vraie direction et le bon gouvernement de notre vie, bien plus puissante encore doit être la pensée de l'Eternité.

Le bienveillant accueil fait au livre *La Destinée*, malgré l'austérité inhérente aux enseignements qu'il renferme, nous fait espérer pour celui-ci un accueil pareil, malgré des enseignements peut-être plus austères encore.

Au milieu de ces bruits du temps qui, aujourd'hui plus que jamais, attristent les âmes droites et désolent les cœurs honnêtes, il ne peut être que consolant et doux d'entendre un peu la voix de l'Eternité. A l'heure où les spectacles, que ce siècle nous offre de toutes parts, ont je ne sais quoi d'écœurant, pour ne pas dire de décourageant, il ne peut être que

bon, salutaire et fortifiant de tourner nos regards vers les perspectives Eternelles. Et, pour nous, à mesure que nous approchons davantage de ce terme final où tous doivent aboutir, nous éprouvons de plus en plus le besoin de laisser dans nos écrits quelques rayons de cette grande lumière de l'Eternité: rayons affaiblis par l'infirmité même de cette parole; mais qui, tout affaiblis qu'ils sont, pourront encore éclairer quelque peu non seulement ceux qui marchent avec nous aujourd'hui, mais encore ceux qui demain marcheront après nous au chemin de cette vie du temps.

L'ÉTERNITÉ

CERTITUDE DE L'ETERNITÉ

TÉMOIGNAGES DU DEHORS OU D'AUTORITÉ

Ibit homo in domum œternitatis suœ

L'homme ira dans la demeure de son Éternité.

(Ecclé. XII. 5.)

Monseigneur,

Messieurs,

Il y a un mot qui éveille au fond des âmes humaines les échos les plus profonds, parce qu'il exprime ce qu'il y a de plus décisif pour la vie présente, et surtout pour la vie future; un mot qui, depuis bientôt deux mille ans, retentit au fond des cloîtres, des solitudes, des sanctuaires, et surtout du haut de nos chaires, comme la grande révélation de Jésus-Christ et le grand enseignement de l'Eglise; un mot que, dans

1.

tous les espaces et tous les siècles, sous des formules diverses et avec une conviction unanime, l'humanité a prononcé ; un mot, souverain et dominateur entre tous les mots, qui a, tout à la fois, la puissance d'illuminer, d'émouvoir, de convertir et de sanctifier ; un mot, enfin, qui est la consolation des bons, la terreur des méchants, qui est tout ensemble le plus grand ascendant de la parole sacerdotale, et la plus efficace protection des générations populaires.

Ce mot est celui-là même que je viens de prononcer : *Eternité* ! Et c'est lui qui va retentir surtout pendant nos saints exercices.

Ce mot répond, en l'expliquant et en le complétant, à un autre mot qui a retenti dans cette même enceinte, en une circonstance pareille: *La Destinée* (1).

Nous l'avons démontré : nous avons une Destinée, et cette Destinée, c'est Dieu même, Dieu possédé par l'homme arrivé au terme de sa vie. Sur ce point déjà votre conviction est faite, et nous n'avons pas à y revenir.

Mais ici se pose la question grave entre toutes : Cette Destinée, doit-elle finir, ou

(1) Voir La *Destinée*. Retraite de Notre-Dame, chez Téqui, rue de Rennes, 85. Paris.

bien, doit-elle durer toujours? En d'autres termes: la Destinée humaine est-elle *Éternelle?*

Ce voyage, que nous accomplissons à travers le temps, à quoi doit-il finalement aboutir? Sera-ce à une autre station du temps, ou bien sera-ce à l'Eternité? Tout nous répond avec l'Ecclésiaste: l'*Eternité*. Oui, l'homme, au sortir de la vie du temps, entrera dans la maison de son Eternité; *ibit homo in domum æternitatis suæ* (1).

Ce que c'est que l'Eternité considérée en elle-même? Quelle est, vis-à-vis d'elle, notre vraie situation? Quelle influence elle exerce même sur notre vie du temps? Ce qu'elle réserve, dans l'autre vie, aux élus et aux réprouvés? Ce qu'elle est par rapport au bonheur des uns et au malheur des autres? Ce n'est pas ce que je me propose de dire aujourd'hui. Ce que je veux établir, avant d'entrer dans le fond de ce mystère, c'est la pleine *certitude* de l'Eternité, c'est-à-dire d'une durée sans fin, considérée comme terme final de notre voyage du temps.

Jamais, peut-être, il ne fut plus urgent de remettre devant les yeux cette vérité fondamen-

(1) Ecclé. XII, 5.

tale, sans laquelle le mystère de la vie humaine et de la Providence divine reste incompris. *L'Eternel* offusque et déconcerte la libre pensée contemporaine; et elle détourne, autant qu'elle peut, les yeux des perspectives qu'ouvre devant elle l'Éternité, ou l'Éternel avenir.

Raison décisive pour mettre dans sa pleine lumière cette vérité, que trop volontiers on retient dans l'ombre, alors même qu'on n'ose la nier tout à fait : *Il y a une Éternité*.

Pour bien établir cette vérité préliminaire et fondamenlale en ce sujet, je me propose d'évoquer deux témoignages, qui se répondent et se complètent : le témoignage du *dehors* et le témoignage du *dedans*; en d'autres termes, le témoignage de l'*autorité* et le témoignage de l'*âme*; c'est-à-dire les voix qui parlent en dehors de nous, et les voix qui parlent au dedans de nous.

Pour ne pas trop exiger de votre bienveillante attention, je me borne aujourd'hui à vous faire entendre les voix du dehors, ou le témoignage d'*autorité*, témoignage en ce sujet absolument irrécusable.

Or, deux grandes autorités se rencontrent ici dans l'affirmation d'une même vérité, c'est-à-dire dans l'affirmation de l'Eternelle vie : le té-

moignage du *Christianisme*, et le témoignage de l'*Humanité*; ce qui revient à dire : le témoignage divin et le témoignage humain.

C'est tout ce que je veux montrer dans ce discours.

Demain, j'essayerai de compléter la démonstration en vous faisant entendre le témoignage de l'âme. Et vous verrez comment vous êtes vous-mêmes, dans le temps, les témoins de votre Eternité.

I

Et tout d'abord, chrétiens que nous sommes, nous avons à entendre ici le témoignage de notre *Christianisme*.

Pour nous, qui professons cette divine religion, tout ce qu'elle enseigne clairement est d'une autorité absolument irrécusable, d'une certitude absolument indéniable.

Or, que le Christianisme enseigne et professe l'Eternel ; qu'il soit, considéré sous toutes ses faces, la religion de l'Eternel, c'est ce qu'il serait à peine nécessaire de démontrer, si des parti-

sans, ou pour mieux dire, des inventeurs d'un faux Christianisme ne cherchaient à amasser les nuages autour de cette vérité, par elle-même si resplendissante de sa propre lumière.

Pour restituer ici à cette vérité devant tous les esprits toute sa légitime clarté, et rendre la démonstration aussi complète que lumineuse, nous considérerons le Christianisme sous ce triple rapport : dans *Jésus-Christ*, dans *l'Eglise*, dans les *chrétiens*. Dans Jésus-Christ, auteur du Christianisme; dans l'Eglise, organisation du Christianisme; dans les chrétiens, disciples du Christianisme, c'est-à-dire le Christianisme considéré dans son Chef, dans son corps et dans ses membres.

Et vous allez voir comment, vu sous ce triple aspect, le Christianisme est bien ce que je viens de le nommer, la religion de l'immortel et de l'Eternel, et que, par conséquent, tous ceux qui se proclament chrétiens ne pourraient sur ce point, sans une contradiction monstrueuse, hésiter une minute.

I° Ecoutons, avant tout, le témoignage de *Jésus-Christ*, fondateur et chef du Christianisme.

Tout ce qu'a dit et enseigné ce divin Révélateur est pour nous la vérité, rien que la vérité.

Jésus-Christ a dit de lui-même : « Je suis la vérité. *Ego sum veritas.* Il est le Verbe de Dieu; il est l'affirmation divine elle-même; il est l'infaillibilité incarnée. Si donc Jésus-Chist affirme la *vie éternelle*, force nous est de l'affirmer avec *Lui.*

Or, ce Verbe divinement infaillible, en je ne sais combien d'endroits de son Evangile, affirme l'Eternité ou *l'Éternelle vie.* L'Eternité est au fond de toutes les paroles qu'il prononce, de toutes les promesses qu'il fait, de toutes les espérances qu'il donne. Que dis-je? Il s'identifie lui-même avec cette Eternité qu'il affirme et qu'il promet. En sorte que, ôter de son enseignement l'affirmation de la vie *Éternelle,* ce n'est pas seulement scinder et mutiler sa doctrine, c'est le scinder et le mutiler lui-même, c'est, en un mot, l'anéantir avec son Evangile tout entier. Car, cette affirmation de la *vie éternelle*, ou de l'Éternité réalisée en *Lui*, c'est tout le contexte de l'Evangile.

Ecoutez, Messieurs, quelques-unes de ses paroles si pleines d'immortalité.

Jésus parle de son propre enseignement, et il dit : « En vérité, je vous le dis : quiconque en-

« tend ma parole et y croit, a la vie *Éternelle*;
« *habet vitam œternam* (1). »

Parole prodigieuse qui jamais ne s'est posée sur les lèvres d'un homme. Qui donc osa jamais promettre, comme récompense de la foi à sa parole, l'Éternité de la vie?

Jésus proclame le dogme mystérieux de la divine Eucharistie, et il dit et répète à plusieurs reprises :

« Je suis le Pain vivant descendu du ciel :
« Celui qui mange de ce Pain vivra *Éternelle-*
« *ment, in œternum.* Oui, celui qui mange ma
« chair et boit mon sang, aura la vie Éternelle,
« *vitam œternam*; et je le ressusciterai au dernier
« jour, parce que celui qui mange ce Pain vivra
« *Éternellement, vivet in œternum* (2). » Et il dit et redit encore la même affirmation, afin que l'ombre même d'un doute ne puisse demeurer sur ce point.

Comment, en effet, en présence de cette insistance à affirmer l'Eternité de la vie, comme le fruit du grand mystère Eucharistique, comment concevoir sur la vraie pensée de Jésus-Christ le moindre doute? Si, par ces paroles il n'a pas

(1) (Jean, V. 24)
(2) (Jean, VI, 27-55)

voulu nous garantir l'Eternité de la vie, ou la vie sans fin; alors, on se demande ce qu'il a voulu dire? Et l'on se demande, en même temps, de quels termes plus clairs et plus précis il aurait pu se servir, pour nous en donner par sa parole la divine assurance?

Jésus-Christ fait, dans son Evangile, de notre Éternelle vie une autre affirmation, qui, pour être implicite seulement, n'en est pas moins claire; car il affirme l'identification de la vie de ses disciples avec sa propre vie.

Que Jésus-Christ ait affirmé lui-même l'Eternité de sa propre vie, c'est ce qu'il serait superflu de démontrer; il est de toute évidence qu'indépendamment des autres affirmations qu'il en fait, en affirmant sa Divinité, il affirme son Eternité.

Comment concevoir qu'il s'affirme lui-même *Dieu*, sans s'affirmer en même temps *Eternel*?

La divinité sans l'Eternité, c'est la contradiction même.

Eh bien, cette vie personnelle, il l'identifie avec la vie des siens, ou plutôt, il identifie la vie des siens avec sa propre vie. Il dit : « Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux . *Ego sum vitis, vos palmites* (1). Or, la vie de la vigne et la

(1) Jean. XVI, I.

vie des rameaux ne sont pas deux vies, mais une seule vie. Donc en affirmant l'Eternité de l'une, il affirme l'Eternité de l'autre ; comme s'il disait : Vous et moi nous sommes *un*, car ma vie c'est votre vie. Je suis Éternel ; donc vous vivrez Éternellement.

Jésus se donne comme le bon pasteur, et Il dit : « Je connais mes brebis ; elles me suivent ; « et moi je leur donne la vie *Éternelle*, *do eis* « *vitam æternam* ; et elles ne périront jamais, « *non peribunt in æternum* (1). »

Jésus se révèle à la Samaritaine, et il lui dit : « Celui qui boit de cette eau (l'eau du puits de « Jacob), aura soif encore ; mais l'eau que je lui « donnerai deviendra en lui une source qui jail- « lira jusque dans l'*Éternelle* vie, *salientis in vi-* « *tam æternam* (2). »

Jésus précise en quoi consiste cette vie Éternelle, et dit : « Cette vie Éternelle est dans la « connaissance qu'ils ont de vous, ô mon Père, « et de votre Christ que vous avez envoyé. Vous « lui avez donné la puissance sur tous les « hommes, afin que lui-même leur donne la

(1) Joan x. 27.)
(2) Joan. IV. 13)

« vie *Éternelle*, *ut det eis vitam æternam* (1). »

Jésus parle au peuple qui l'a suivi au désert, non pour voir des miracles, mais pour manger le pain qu'il lui distribue, et il lui donne ce divin conseil : « Faites-vous, non un pain qui doit périr, « mais un pain qui demeure jusque dans la vie « *Éternelle*, *qui permanet in vitam æternam* (2). »

Mais de toutes les affirmations par lesquelles Jésus-Christ enseigne et garantit l'Éternité de la vie, la plus décisive, la plus solennelle de toutes, c'est, sans contredit, celle qu'il met dans la bouche du souverain Juge au jugement dernier. Alors le juge dira aux élus : « Venez, les « bénis de mon Père; entrez avec moi dans le « royaume qui vous fut préparé dès le commen- « cement du monde, c'est-à-dire dans mon ro- « yaume Éternel. » Et il dira aux réprouvés : « Allez, maudits, au feu Éternel. » Ecoutez la suite: « Et ceux-ci iront dans le supplice *Eternel*; et les « justes dans la vie *Éternelle* (3). »

Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur l'Éternité de la peine, d'ailleurs si clairement affirmée par ces paroles ; je me contente de dire, en demeurant

(1) Joan. xvii, 2.
(2) Joan. v. 7.
(3) Matth. xxv. 46.

dans le sujet présent, que Jésus-Christ affirme aussi clairement et aussi solennellement que possible, pour *tous* les hommes, l'Éternité de la *vie*. Et, ici encore, ici surtout on peut se demander, étant supposé que Jésus-Christ voulût vraiment affirmer l'Éternelle vie, de quels termes plus clairs et plus expressifs il aurait pu se servir, pour faire cette grande affirmation ?

Ces divines paroles par lesquelles Jésus-Christ, dans son Evangile, affirme l'Éternel et l'immortel, pourraient beaucoup plus se multiplier. Ces citations suffisent pour mettre dans une pleine évidence, sur l'Éternité de notre vie par delà notre tombe, la pensée du divin Révélateur. Il faudrait, pour tout dire, citer l'Evangile tout entier, l'Evangile que volontiers je nommerais la divine et universelle affirmation de l'Éternelle vie par le Verbe infaillible.

C'est qu'en effet l'Eternité affirmée par le Verbe divin, c'est le fond de l'Evangile. Elle est au commencement, au milieu et à la fin de tout son enseignement; elle y perce à travers toutes ses paroles. Et non seulement il la porte sur ses lèvres divines; il la montre en lui-même; il fait de son propre cœur l'habitacle vivant de l'Éternelle vie; il s'en constitue lui-même le centre;

car, cette vie, dont il affirme et affirme encore l'Eternité, n'est autre que lui-même. « Je suis « venu, pour qu'ils aient la vie (ses disciples) et « qu'ils l'aient avec abondance, *veni ut vitam ha-* « *beant et abundantius habeant*; et cette vie, c'est « moi-même; moi la résurrection et la vie. *Ego* « *sum resurrectio et vita* »; la résurrection après laquelle il n'y a plus de mort, la vie qui n'aura pas de fin.

Voilà, Messieurs, par rapport à l'Eternité, la grande et souveraine affirmation de notre Christ-Vérité.

Dès lors, si l'on suppose un moment que l'Éternelle vie n'est qu'une chimère, si l'on admet que toute vie humaine meurt à la limite du temps, ou que par delà notre tombe elle s'arrête à un point quelconque de la durée; dans cette hypothèse, que devient d'un bout à l'autre tout notre Evangile, si ce n'est une suite d'énigmes, toutes plus incompréhensibles les unes que les autres, un obscur labyrinthe où les contradictions se croisent avec les contradictions? Et Jésus-Christ lui-même, que devient-il? Non seulement il n'est plus un Dieu, il n'est plus même un homme, un homme en possession de sa raison;

car, il fait lui-même sur lui-même des affirmations inouïes, insensées, incohérentes.

Ainsi, pour nous, chrétiens, pour nous qui croyons d'une ferme foi à l'infaillibilité de notre divin Révélateur, sur ce dogme fondamental le moindre doute ne peut être permis ; et, même en faisant abstraction de toute autre autorité, nous ne pourrions ni ne devrions hésiter.

Dès lors, que penser de ces semi-chrétiens, je devrais plutôt dire de ces faux chrétiens, qui sur une vérité cent fois répétée par notre Christ infaillible, semblent ne pouvoir prendre leur parti, et à l'absolue affirmation de Jésus-Christ opposent, si ce n'est des négations, au moins des hésitations, que je ne crains pas de nommer antichrétiennes.

Que penser de ces chrétiens qui croient pouvoir choisir entre un dogme et un dogme révélés par ce Christ, dont ils se proclament encore les disciples ; acceptant l'un et repoussant l'autre, selon l'accord ou le désaccord qu'ils croient y voir avec leur infirme raison ; faisant ainsi, à leur gré, d'un côté sa part au Verbe divin, et de l'autre sa part à leur verbe humain ; c'est-à-dire à leur propre pensée.

Que dire aussi de ceux qui distinguent dans

leur croyance entre une Eternité et une Eternité? Consentant à croire à l'Eternité de la récompense et se refusant à croire à l'Eternité du châtiment; alors que le divin Révélateur affirme l'une et l'autre avec une même force et une même clarté.

J'arriverai bientôt, Messieurs, à ce dogme redoutable de l'Eternité de la peine, qui est particulièrement le scandale des intelligences contemporaines.

Pour le moment, je n'aborde pas ce point. Je me contente d'affirmer avec Jésus-Christ l'Eternité de la vie ; et vous tous, chrétiens que vous êtes, de par l'autorité de ce Christ divinement infaillible, j'ose vous sommer de l'affirmer avec moi, sous peine de renoncer à votre foi, d'abdiquer votre Christianisme et d'outrager Jésus-Christ

Ah ! tous ici, je crois vous entendre faire sortir de vos âmes illuminées par ce Verbe divin, votre adhésion unanime à son infaillible parole, et chacun de vous dit avec moi et comme moi : Je suis chrétien ; et comme tel, je crois à la parole de mon Christ affirmant l'*Eternité*.

Voyez comme sur ce point la parole de l'Eglise notre Mère s'accorde divinement avec la parole de Jésus-Christ notre Chef.

2° Avec l'infaillible voix du Christ, mon Maître, j'aime à entendre aussi, sur ce point si décisif, la divine voix de l'Eglise ma Mère.

L'Eglise existe pour être dans l'humanité entière l'écho partout et toujours retentissant de la voix du Verbe divin. Donc, puisque Jésus-Christ a dit un jour : *Eternité*, on doit s'attendre à ce que l'Eglise redise partout et toujours, comme un écho fidèle : *Eternité*. C'est, en effet, ce que l'Eglise n'a cessé de faire, depuis que le Verbe incarné lui a dit, dans la personne de ses apôtres : « Allez, enseignez les nations. Qui vous « croira sera sauvé; et qui ne vous croira pas « sera condamné. »

Depuis ce jour-là, une voix retentit dans les espaces et les siècles, comme jamais voix n'a retenti sous le ciel; c'est la voix de l'Eglise catholique : grande et solennelle voix, qui ne se tait ni jour ni nuit; parce que, comme elle parle à tous les points que le soleil éclaire, elle parle aussi à tous les instants que le temps nous mesure.

Eh bien! que dit cette incomparable voix? Elle dit, avec la pleine certitude de ne pas se tromper : «Je crois à la vie Éternelle.» *Credo vitam æternam*. Oui, l'Eglise, ma divine Mère, dit partout et

toujours cette parole, avec une autorité que n'a sur la terre aucune autre parole. Son espérance est *pleine d'Immortalité;* et elle proclame, sans hésitation aucune, le grand dogme de l'Eternité.

Comment? Par son *Symbole*, par son *culte*, par ses *fêtes*, par ses *sacrements*, par ses *cérémonies*, par sa *prédication*.

Et d'abord, l'*Eternité*, c'est le grand mot de son *Symbole*.

Au commencement de ce Symbole, elle proclame l'origine de toute créature par l'action de Dieu Créateur : « Je crois en Dieu le Père tout-« puissant, Créateur du ciel et de la terre. *Creatorem Cœli et terræ.* Et, à la fin de ce même Symbole, elle proclame la vie Eternelle de l'homme sa créature. *Credo vitam æternam*.

Ainsi, de ces deux grands mystères du commencement et de la fin, elle fait deux dogmes fondamentaux : ou si vous voulez, de ces deux grandes énigmes, elle fait deux grandes affirmations; et nous pouvons ajouter les deux grands flambeaux qui éclairent, d'une double clarté, toute la route de l'humanité, et la fixent sur les deux points les plus décisifs de toute la vie: l'Origine et la Fin.

Les philosophes, incertains et troublés entre ces deux mystères, viennent et disent : Après la vie du temps, y a-t-il une Eternité? L'Eglise répond : *Credo vitam æternam.*

Autour d'elle, les systèmes, les écoles, les académies posent des questions et encore des questions. De toutes parts on suscite des doutes et encore des doutes; on risque des hypothèses et encore des hypothèses : L'homme, par delà sa tombe, doit-il vivre encore? Et s'il vit, quelle sera cette vie? Quelle sera sa nature? sa durée? sa condition?

Ainsi, sur ce mystère de l'avenir, on doute, on hésite, on discute, si l'on ne nie tout à fait. Eh bien! sur cette vérité exceptionnellement grave, l'Eglise ne doute pas, n'hésite pas, ne discute pas. Sur ce point, elle ne pose pas de question; elle pose son universelle, perpétuelle et souveraine affirmation : « Je crois à la vie Eternelle. *Credo vitam æternam.* »

Tel est, au point de vue où nous sommes, l'enseignement dogmatique de l'Eglise : l'Eternité y est le dernier mot de son Symbole, comme la création en est le premier; et ce dogme est dans l'Eglise vraiment souverain et absolument fondamental.

Aussi, à ce dogme divinement révélé l'Eglise ne permettra jamais que l'homme porte la main. Quiconque devant elle osera dire cette parole impie : *Il n'y a pas d'Eternité*! quel qu'il puisse être, consul, roi, empereur, maître du monde entier, il verra tomber sur sa tête cette foudre, qui va frapper l'erreur partout où elle se pose ; et cette foudre dira, en frappant l'erreur qui nie et l'impiété qui blasphème : *Anathème*!.. Moi, l'Eglise Catholique, organe officiel de mon Christ-Dieu, écho fidèle de son infaillible voix, j'affirme avec lui et comme lui l'Eternité de la vie ; et, pour la défendre contre toute erreur, je suis prête à verser même le plus pur de mon sang.

L'Eternité ! Ce n'est pas seulement ce que proclame notre Symbole ; c'est encore ce que proclament nos *fêtes*, c'est-à-dire les manifestations publiques et solennelles de notre dogme. Ces fêtes, en effet, toutes pleines d'une éclatante lumière, semblent instituées tout exprès pour nous rappeler, à nous exilés dans le temps, le souvenir de notre Éternelle patrie. Quelques-unes ici nous tiendront lieu de toutes.

Que nous dit l'aurore brillante de la *Résurrection*? Elle nous dit qu'associés à la vie de notre Christ ressuscité, c'est-à-dire de ce Christ « qui

ne meurt plus »,le sépulcre ne doit pas nous dévorer tout entiers, et qu'unis à sa propre immortalité, nous ne traversons l'ombre de cet empire de la mort que pour rejoindre notre Maître glorifié au séjour et dans la gloire de l'*Immortelle* vie.

Que nous dit encore notre Mère, l'Eglise catholique, dans la fête non moins radieuse de l'*Ascension*, alors qu'elle nous montre le divin Réparateur, après son œuvre accomplie sur la terre, remontant au ciel, et allant s'asseoir sur son trône Éternel à la droite de son Père? Que nous dit-elle, si ce n'est que, nous aussi, nous serons près de lui assis sur des trônes *Éternels?* Et que veut dire le divin Maître lui-même, alors qu'annonçant à ses disciples son retour vers son Père, il ajoute: « Je vais vous préparer une place; « *Vado parare vobis locum?* »

Pouvait-il nous dire d'une manière plus expressive que notre place réservée, notre lieu prédestiné, notre vraie patrie à nous, voyageurs du temps, n'est autre que l'Eternité elle-même, l'Eternité pendant laquelle il doit régner dans la société de tous les siens, unis et incorporés à son immortelle vie?

Ce que je dis de ces deux fêtes si pleines d'es-

pérance et d'immortalité, je pourrais le dire de bien d'autres fêtes encore, par exemple, de l'*Assomption* de la Mère de Dieu, associée à l'Éternelle gloire de son divin Fils; et de la fête de la *Trinite*, dans laquelle l'Eglise nous montre au fond du ciel, comme notre suprême félicité, l'Éternelle possession du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Mais, parmi toutes ces belles fêtes de l'Eglise, il en est une qui mieux encore que toutes les autres, jette sur l'Eternité une lumière éclatante, et mieux que toutes les autres, ouvre devant nous les perspectives Éternelles : c'est la fête de la *Toussaint*. Ce jour-là, parée comme une épouse pour l'heure de ses noces, l'Eglise montre à tous ses enfants de la terre tous ses enfants du ciel, et elle nous dit : Comme vous,ils ont connu les jours mauvais de l'exil; comme eux, si vous le voulez, vous jouirez des jours heureux de l'*Éternelle* patrie.Ils ont été ce que vous êtes,livrés aux luttes et aux épreuves de leur vie passagère: vous avez la vocation d'être un jour ce qu'ils sont, c'est-à-dire, après les combats du temps, couronnés d'une gloire *Éternelle.* Dans cette fête, plus que dans toute autre, l'Eglise chante par toutes les voix qu'elle fait retentir : *Eternité!*

Eternité dans la vision, l'amour et la possession de Dieu.

Et ce qu'elle chante ce jour-là, d'une voix pleine de joie et d'allégresse, elle le chante le lendemain, d'une voix pleine de soupirs et de tristesse ; car elle fait entendre la voix plaintive de nos frères trépassés, appelant, par d'ineffables gémissements, l'heure où ils pourront s'envoler du lieu de leurs souffrances transitoires au paradis des Eternelles joies.

Ainsi, l'Eglise par la voix de toutes ses fêtes nous crie à toutes les étapes du temps : *Il y a une Eternité*.

Et n'est-ce pas aussi ce qu'elle nous révèle et nous enseigne par la voix de ses *Sacrements?*

Que fait l'Eglise par le *Baptême*? Elle dépose dans l'âme de l'enfant les germes de la vie *surnaturelle*, c'est-à-dire de la vie même de Jésus-Christ, donc d'une vie Eternelle. Elle lui infuse la foi à l'Eternel, l'espérance de l'Eternel, l'amour de l'Eternel, c'est-à-dire de Dieu même ; et elle dit à l'enfant régénéré : Va, et porte jusqu'au bout, à travers les luttes du temps, ce triple trésor de ta foi, de ton espérance et de ta charité, jusqu'à ce que tu arrives à l'Eternelle vision, à

l'Eternel amour et à l'Eternel embrassement de ton Dieu.

Par la *Confirmation*, que fait l'Eglise? Elle affermit le chrétien dans la voie où il est entré; elle l'arme pour les combats de cette vie, en lui promettant l'Eternelle couronne des vainqueurs; elle lui donne la force de renverser tous les obstacles qui l'empêchent de conquérir son Eternelle Destinée.

Par la Pénitence, que fait l'Eglise? Elle relève le chrétien déchu de la dignité et de la gloire de son baptême; elle le purifie des souillures que lui ont laissées la poussière et la fange de cette route du temps; et elle lui rend cette robe d'innocence, nécessaire pour entrer dans l'Eternelle demeure des anges.

Dans l'*Eucharistie*, que fait pour le chrétien l'Eglise notre Mère? Elle entretient et augmente de plus en plus la vie reçue dans le Baptême; elle refait de station en station, par un aliment divin, ses forces défaillantes, afin qu'il puisse arriver à la demeure de son Eternité ; et elle lui dit, en déposant sur ses lèvres l'hostie sainte : « Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ « garde votre âme pour la vie ÉTERNELLE.» Et ainsi, elle renouvelle sans cesse la promesse

de l'Eternité faite par le Sauveur lui-même.

Dans le sacrement de *Mariage*, l'Eglise appose à l'union des époux comme un sceau *Eternel.* Elle les enchaîne l'un à l'autre par un lien indissoluble,afin qu'unis dans tout leur voyage du temps, ils marchent la main dans la main, jusqu'au jour sans fin de leurs noces éternelles.

Et dans le grand Sacrement qui constitue l'ordre sacerdotal, ne voyez-vous pas comme l'idée de l'Eternité entre, ici encore, dans le fond du mystère? Comme tout, dans la consécration du prêtre, parle de vie *Eternelle?* Et comment l'Eglise, en imprimant dans son âme un caractère que ni le temps ni l'Éternité ne pourront effacer, lui dit cette parole solennelle : « Vous êtes prêtre, et c'est pour l'Eternité; *tu es sacerdos in æternum ?»*

Mais de tous les Sacrements,celui qui parle le plus explicitement d'immortalité et d'Eternité, c'est le Sacrement d'Extrême-Onction. C'est alors, alors surtout qu'aux clartés du flambeau funèbre, se découvrent aux yeux du mourant les horizons Éternels. C'est alors que ce Christ qui ne meurt plus, vient à lui pour être son viatique, et l'accompagner des rivages du temps aux rivages de l'Eternité.

Ainsi,par ses sacrements comme par ses fêtes, l'Eglise nous dit et nous redit : *Eternité*.

L'Eternité! c'est la voix de notre *culte* aussi : voix de nos temples et de nos autels; voix de notre sacrifice et de nos cérémonies; voix de toutes nos prières et de tous nos chants.

Le temple catholique,qu'est-ce donc,si ce n'est, dans le temps,comme un vestibule de l'Eternité, une sorte de station de cette vie passagère, où nous nous arrêtons pour méditer les années Eternelles? Avec son attitude religieuse et son austère recueillement,de quoi nous parle même, en son silence, cet édifice étranger par sa forme à tous les usages de cette vie du temps, si ce n'est de l'Eternité , et encore de l'Eternité?

Et l'autel , qu'est-ce pour nous, si ce n'est le lieu trois fois auguste où s'offre,dans un perpétuel sacrifice,le prix de notre salut Eternel? Et que venons-nous chercher au pied de cet autel, par la participation à ce divin sacrifice, si ce n'est la garantie de cette vie Eternelle scellée par le sang du Sauveur?

Nos cérémonies religieuses elle-mêmes sont-elles donc autre chose, aux regards de tous, qu'un spectacle anticipé des splendeurs de la

cité Eternelle et comme une apparition lointaine des fêtes de l'Eternité?

Et nos chants sacrés, nos psaumes, nos hymnes, que sont-ils pour nous ici-bas, sinon des préludes des cantiques Eternels, et comme des prophéties de notre Eternité?

L'éternité... ah! c'est la voix surtout de la *prédication ;* car elle est au fond de la parole qui retentit du haut de toutes nos chaires sacrées; elle en est non seulement le retentissement le plus solennel; elle en est surtout la plus grande efficacité.

Oui, Messieurs, ce mot : *Eternité*, c'est l'indéfectible puissance de la prédication chrétienne. Il n'y a pas de mot qui exerce sur les âmes un empire plus souverain.

Aussi, le jour où le prêtre, pour ménager, avec les susceptibilités contemporaines, les erreurs et les passions, retiendrait sur ses lèvres ce mot dominateur; ce jour là la parole sacerdotale abdiquerait son empire. Mais, ce mot, la prédication chrétienne ne le retiendra jamais. Elle le fera retentir comme un tonnerre dans le bruit de vos spectacles, de vos fêtes et de vos plaisirs ; et, s'il ne lui est pas toujours donné de vous envoyer, dans la foudre de cette parole, de salutaires

frayeurs, elle ne manquera jamais de vous envoyer, avec ce mot, de nécessaires avertissements.

3° Ainsi, l'Eglise catholique, qui est le corps mystique, ou la vie du Christ organisée dans l'humanité, parle comme son divin Chef; ce que la tête affirme est affirmé par tout le corps.

Et nous pouvons ajouter que ce qui est proclamé par le Chef et par le corps, est affirmé par tous les membres du Christianisme, c'est-à-dire par tous les *chrétiens*, et plus spécialement par tous les grands chrétiens, c'est-à-dire l'aristocratie du Christianisme.

Oui, l'affirmation de l'Eternité, c'est l'affirmation de tous les chrétiens; sur ce point, il n'y a pas d'exception; il y a une véritable unanimité. Tout ceux qui, pendant nos dix-neuf siècles de Christianisme, ont fait profession d'être chrétiens, ont cru au dogme de l'Eternité. Non seulement ils l'ont cru dans leur âme, mais ils en ont mis sur leurs lèvres le public témoignage.

Et, quand on vient à se rendre compte du nombre des baptisés qui, depuis le Calvaire, ont passé sur la terre; on est en face du plus imposant témoignage qu'il soit possible d'imaginer. Car, tout calcul fait, il n'y a pas moins de

dix milliards de créatures humaines qui ont tenu dans leur main le drapeau du Christianisme ; et toutes ont passé sur la terre en disant à tous les points du monde catholique :

Nous croyons à la vie Éternelle.

Et, chose remarquable, c'est par leur action mieux encore que par leur parole, que tous ces milliards et ces milliards de chrétiens ont proclamé leur foi unanime à l'Eternité.

Cette universelle conviction d'un Éternel avenir fut, partout et toujours, comme le pivot sur lequel a roulé leur vie tout entière. Dès le commencement du Christianisme, tous les chrétiens marchaient en regardant devant eux les perspectives de l'Éternelle vie : tous invariablement gardaient dans le présent, en face de leur avenir, cette attitude sublime dont parle le pieux auteur de l'Imitation : « Debout sur les choses du « temps et contemplant les choses Éternelles, « *speculantes æterna.* »

Jamais les chrétiens de tous les siècles, même ceux qui se séparaient du centre de la catholicité, n'ont tenu devant l'avenir une autre attitude. Tous, même dans leurs plus grandes défections ont gardé la foi à l'Eternel avenir ; et l'histoire de l'Eglise ne raconte pas un seul exemple d'une

hérésie ou d'un schisme supprimant de son symbole le dogme de l'Eternité, sauf cette universelle herésie qui se nomme rationalisme, et qui est la négation totale du Christianisme. Mais, tout ce qui est demeuré chrétien, à un titre et à un degré quelconque, a professé l'Eternité de la vie.

Parmi ces milliards de chrétiens, il en est qui ont proclamé avec plus d'éclat leur foi à l'Eternel; ce sont ceux qui ont porté plus haut le drapeau de Jésus-Christ, et qui ont laissé, de leur passage à travers les siècles, un sillon plus resplendissant.

L'Eternité, les *Apôtres*, mais surtout les plus grands apôtres, à partir de saint Paul et de saint Pierre, l'ont fait retentir sur tous les rivages du monde, comme le son de la trompette; et tous les peuples ont par eux entendu ce mot, qui fut le plus grand principe inspirateur de leur apostolat.

L'Eternité! Tous nos *Martyrs* l'ont saluée du haut de tous les échafauds et du milieu de tous les amphithéâtres, où ils apparaissaient pour mourir, et d'où ils entrevoyaient, à travers les flots de leur sang versé, et à travers la fumée de leurs chairs consumées, les Éternelles clartés. Tous, sous les violences qui les broyaient, sous les supplices qui les déchiraient, ont jeté leur sang

en témoignage; et, en face de leurs tyrans et de leurs bourreaux, ils ont dit et redit cette parole : Il y a une Eternité; nous croyons à la vie Eternelle ; nous le jurons par ce sang.

L'Eternité! Tous les grands *ascètes*, et les grands *anachorètes* l'ont méditée au fond de leurs cloîtres et de leurs solitudes. L'Eternité, ah! ils l'attestaient par leurs austérités, leurs pénitences et leurs flagellations. Là, au sein de leurs retraites parfois les plus affreuses, leur vie de soixante ou de quatre-vingts ans n'était qu'un perpétuel face à face avec l'Eternité; et tous les chants dont leurs voix et tous les bruits dont leurs macérations faisaient retentir leurs solitudes, n'étaient qu'une longue attestation de leur foi unanime à l'Éternel avenir.

L'Eternité! Tous les plus illustres *Confesseurs* de la foi l'ont attestée depuis bientôt deux mille ans, dans tous les espaces et dans tous les siècles où a régné le Christ et flotté le drapeau du Calvaire; tous, sans exception, comme les martyrs eux-mêmes, en face de tous les dangers qui les menaçaient, ont fait, eux aussi, la profession publique de leur croyance à l'Eternel; et ils ont donné, dans une même parole, le témoignage si-

multané à la divinité de leur Christ et à leur propre Immortalité!.

L'Eternité! Toutes les vierges chrétiennes auxquelles l'Eglise a dressé des autels sur la terre et que Jésus-Christ couronne de sa gloire dans le ciel, l'ont professée; et elles l'ont professée et chantée avec d'autant plus d'enthousiasme et de ravissement, que dans la pratique souvent héroïque de leur virginité, ce qui les soutenait, les encourageait et les ravissait, c'était l'attente de leur union Éternelle avec le divin Epoux.

L'Eternité!... Je pourrais dire ici que nos plus grands hommes et tous les plus illustres génies, dont la gloire resplendit par de magnifiques reflets au front de l'Eglise elle-même, les plus grands de nos philosophes, de nos poètes et de nos orateurs chrétiens, les Descartes et les Leibnitz, les Dante et les Milton, les Bossuet et les Fénelon, et tant d'autres que je ne puis même nommer, tous ont fait de cette vérité une profession grande et éclatante comme leur génie; et plusieurs parmi eux ont dû à cette idée de l'Eternel leurs enseignements les plus élevés, leurs accents les plus éloquents et leurs tableaux les plus émouvants

Mais ceux-là surtout que nous pouvons appeler, à juste titre, les véritables grands hommes du Christianisme, ceux dont nous environnons de plus de respect les enseignements et dont les paroles sont par nous consultées et redites comme des oracles, les *Pères de l'Eglise*, dans lesquels nous saluons le génie de la philosophie, de l'éloquence et même de la poésie, nos Cyprien et nos Ambroise, nos Jérôme et nos Augustin, puis nos Chrysostome et nos Basile, nos Grégoire et nos Cyrille, nos Ephrem et nos Athanase : ah! ceux-là surtout ont donné au dogme de l'Eternité le témoignage le plus autorisé, le plus solennel, le plus éloquent , j'allais dire le plus sonore et le plus harmonieux .

Tous ces authentiques témoins de la doctrine traditionnelle du Christianisme, le sont notamment de la croyance à l'Eternité de la vie Si, sous quelques rapports, des divergences ont pu se produire entre eux, ils sont sur ce point absolument unanimes.

L'Eternité! Elle est attestée, enfin, par cette héroïque légion de Saints qui marche à la tête de la grande armée du Christanisme, et marque le pas à toute humanité qui veut marcher après elle et avec elle dans la voie de ses véritables progrès.

Tous ces saints, élite glorieuse de l'humanité et du Christianisme lui-même, apparaissent dans nos temples portant au front le rayon de cette Immortalité dont tous ont fait leur règle, leur lumière, leur étoile dans la traversée plus ou moins orageuse de leur vie du temps. Pas un, en effet, parmi eux, pas un qui n'y ait marché toujours, le regard de sa foi fixé sur l'Eternel.

Ainsi, toute cette immense armée de chrétiens, tous portant dans leur main le drapeau de Jésus-Christ, et à leur tête les chrétiens les plus illustres dans le Christianisme, tous ont marché dans les siècles et marchent encore aujourd'hui en redisant la parole de leur invincible foi : Nous croyons à la vie Éternelle ; il y a une Eternité !

Vous le voyez, Messieurs, tout concorde ici divinement pour constituer, en faveur de l'Eternité de la vie : le grand témoignage du Christianisme, Jésus-Christ, l'Eglise, les chrétiens, c'est-à-dire le Chef, le corps, et tous les membres.

Donc, quand même, par hypothèse, l'humanité qui ne connaît ni le Christ, ni l'Eglise, ni les chrétiens, ferait sur ce dogme souverain un silence absolu, je n'en dirais pas moins, appuyé sur ce triple témoignage : *Credo vitam æternam*. Je crois à la vie Eternelle.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE SG

Je suis le disciple de ce Verbe divin qui affirme l'Eternité, et qui veut unir ma vie à son éternelle vie.

Je suis le fils de cette Mère immortelle, qui partout et toujours se fait dans l'humanité l'écho vivant et fidèle de ce Verbe infaillible,et avec lui, enseigne et proclame l'Éternelle vie.

Je suis, en Jésus-Christ et dans l'Eglise, le frère de ces milliards de chrétiens qui, avec mon Christ-Dieu et avec l'Eglise ma Mère, affirment l'Eternel.

Je suis, enfin, membre de ce grand corps du Christianisme, qui par toutes ses faces manifeste et par toutes ses voix révèle l'Eternel.

Et voilà pourquoi, même en dehors de tout autre témoignage et dans le silence universel de l'humanité païenne ou non-chrétienne, sans crainte de me tromper et avec une certitude absolue, je dirais encore avec mon Christ-Dieu, avec l'Eglise ma Mère et avec tous les chrétiens mes frères : Je crois à la vie Éternelle. *Credo vitam æternam.*

Mais, il s'en faut bien que le Christianisme soit seul à affirmer ce dogme fondamental. Et vous allez voir comment, sous des formes diverses, l'humanité universelle parle sur ce point comme

le Christanisme, et comment ici le témoignage humain répond au témoignage divin.

II

Un moment supposons que, sur le dogme de l'Eternité, Jésus-Christ, l'Eglise et les chrétiens se taisent; le libre-penseur serait-il autorisé à nier cette vérité, qu'il prétend être en désaccord avec la voix de sa raison?Non, mille fois non.

Pourquoi? Parce que, même en dehors du témoignage du Christ, de l'Eglise et des chrétiens, c'est-à-dire du Christianisme intégral, l'humanité entière, sauf quelques rares exceptions, rend le même témoignage, et elle aussi crie de siècle en siècle et d'espace en espace: « Je crois à la vie éternelle. Voyageuse dans le temps, je vais à l'Eternité. Je marche sur la terre comme au lieu de mon exil transitoire, pour arriver à la patrie, c'est-à-dire à la cité permanente. Ma vie n'est qu'un court passage;

et, comme tout voyageur, d'étape en étape je vais à ma fin, à ma fin suprême; et tout me dit, au plus intime de moi-même, qu'une fois venue, cette fin ne finira plus : donc, je vais à l'Eternité; car, l'Eternité, c'est cela même, c'est la fin, *æternitas est finis*; et cette fin ne doit plus finir, *est finis sine fine.*

Eh quoi! s'écrie ici le négateur audacieux de l'Eternel; quoi! l'humanité a dit cela? Oui, l'humanité l'a dit; et la majesté de son affirmation défie l'audace de vos négations.

Il est vrai, cette vérité, l'humanité souvent l'a voilée sous des mythes qui semblent nous la dérober. Elle l'a variée et diversifiée dans ses expressions et ses formules; elle l'a altérée par des rites plus ou moins grossiers. Mais, jusque sous ces altérations, la vérité se reconnaît et se fait jour; et, au sein de cette variété et de cette diversité, éclate une admirable unité, l'unité dans cette croyance unanime :

Il y a une Eternité.

C'est ce que je vais essayer de mettre dans tout son jour.

Mais, Messieurs, avant d'aller plus loin, il faut bien entendre quelle est la valeur et quelle est la portée de cet imposant témoignage, alors

qu'il réunit toutes les conditions du témoignage universel de l'humanité, c'est-à-dire du témoignage le plus véritablement *humain*.

Il est de mode, je le sais, dans un certain milieu, de faire bon marché de ce grand témoignage humain. Nos libres penseurs trouvent très simple et surtout très commode de penser et de dire, qu'avant eux et en dehors d'eux, toute l'humanité s'est trompée, qu'elle a pris ses rêves pour la réalité, et que ses croyances, si permanentes et si universelles qu'on les suppose, ne sont que les produits de ses ignorances et de ses passions. Ils disent que dans tous les temps et surtout dans les temps les plus reculés, l'humanité s'est plu à se repaître de chimères, pour se consoler des souffrances de son présent par l'attente de son avenir, et de tous ses malheurs du temps par la perspective de l'Eternité. Elle a supposé que pour faire une légitime compensation aux épreuves de cette vallée des larmes, de cette terre de l'exil, ce n'était pas trop que l'espérance d'une patrie Éternelle et d'une Eternité de joie. De là, dans cette humanité crédule, parce qu'elle se sentait malheureuse, des hypothèses et encore des hypothèses, des mythes et encore des mythes, des fables et encore des fables. De là

surtout, ce qu'ils appellent volontiers l'hypothèse de l'Eternité ou la grande fable de l'Eternel Avenir. A les entendre et à les en croire, l'humanité nouvelle, guidée par le flambeau de la libre pensée, en a fini avec tous ces mythes, toutes ces fables, toutes ces hypothèses de l'humanité du passé, et elle s'affranchit surtout de la croyance au *sombre dogme de l'Eternité.*

Ainsi, de parti pris, la libre pensée, c'est-à-dire, en fait, un groupe relativement minime de l'humanité vivante, récuse ce grand témoignage humain; sans examen et sans discussion, elle s'inscrit en faux contre toutes les croyances de l'humanité, et notamment contre sa croyance à l'Eternité. Prétention d'autant plus étrange, que répudiant tout témoignage *divin*, force lui est de croire au témoignage *humain*, sous peine de nier toute certitude et de se précipiter dans un scepticisme universel.

Chose remarquable! Les négateurs à outrance de tout témoignage divin sont encore les plus acharnés à démolir l'autorité du témoignage humain. Et nous, qui sommes les défenseurs du premier, nous nous trouvons être encore les seuls défenseurs du second!

Certes, que la libre pensée récuse le témoi-

gnage humain, lorsqu'il ne réunit pas les conditions essentielles qui constituent et garantissent son autorité, rien de plus légitime et de plus admissible au tribunal de la raison humaine; et c'est ce qu'au besoin nous pratiquons nous-mêmes.

Mais lorsqu'un témoignage humain, quel que soit son objet, réalise toutes les conditions et porte tous les caractères qui partout et toujours ont fondé la certitude; lorsque, par exemple, ce témoignage ne s'explique par aucun intérêt humain, par aucun calcul humain, par aucune convention, par aucune persuasion, par aucune passion humaine; et surtout lorsque ce témoignage a revêtu les caractères et offre les proportions qui constituent un phénomène de véritable *universalité* : alors, comment le récuser sans répudier le sens commun lui-même, ce génie de l'humanité?

A cette lumière que la raison elle-même projette ici sur notre sujet, examinons les caractères du témoignage humain attestant l'Eternité; et voyons ce que peut à ce témoignage opposer la libre pensée.

Et tout d'abord, il est manifeste que cette croyance du genre humain à une vie Éternelle,

c'est-à-dire à l'existence d'une Eternité, réunit les trois grands caractères distinctifs de cette universalité qui, en tout ordre de choses, porte devant la raison et le bon sens le signe authentique de la vérité.

C'est qu'en effet, cette croyance est tout à la fois universelle dans la *durée*, dans *l'espace* et dans *l'humanité*; trois proportions, trois caractères qui constituent la véritable universalité.

Oui, cette foi à l'Éternelle vie est tout d'abord universelle dans le *temps* ou la *durée*, car elle est la croyance de tous les siècles sans exception. Cette universalité dans la durée se reconnaît surtout à ces trois signes authentiques : *l'ancienneté*, la *perpétuité*, *l'actualité*.

Or, la croyance à l'Eternel porte dans la lumière de l'histoire ces trois signes incontestables. Ancienne comme l'humanité, elle porte, avec d'autres croyances, le signe des révélations primitives; elle est comme un reflet de la lumière qui a brillé sur le berceau de notre race; et, le caractère de sa perpétuité répond au caractère de son ancienneté.

Depuis six mille ans, la croyance du genre humain n'a pas changé. Je dis la croyance du genre humain, non la croyance de *tout*

homme. Sur ce point comme sur tous les autres dogmes, même les mieux enracinés dans les générations humaines, il a pu y avoir des dérogations, et il y en a eu en effet. Quelques hommes çà et là, comme il arrive toujours, ont pu jeter un désaccord dans l'universel concert; mais l'universalité du concert n'en existe pas moins. Les négateurs de *l'Eternel*, qui d'ordinaire ne sont autres que les adorateurs du néant, sont ici, dans la croyance universelle, ce que sont les monstres dans la nature; ils dérogent à la loi générale, mais ne l'anéantissent pas. L'humanité les voit passer comme ces rares météores dont l'apparition l'épouvante; et, gardant avec une inébranlable certitude sa foi pleine au dogme souverain de l'Éternelle vie, elle leur jette, avec ses mépris et ses dédains, ses anathèmes et ses malédictions.

Enfin, ce qui complète, en faveur de la croyance à l'éternelle vie, l'universalité dans la durée de ce grand témoignage humain, c'est son actualité.

Certes, si cette foi à une survivance éternelle n'eût été qu'une chimère, ou le produit des imaginations troublées par leurs propres inven-

tions; l'humanité, depuis tant de siècles, aurait eu le temps de se réveiller des rêves fantastiques qui lui créaient, au bout de cette vie, la fiction de l'éternelle vie.

Comment se fait-il que, malgré tout ce que des hommes ont tenté et tentent encore, pour anéantir dans le genre humain cette croyance prétendue erronée et chimérique, elle subsiste et résiste à toutes leurs tentatives? Et, tandis que ce qu'ils nomment l'idée moderne, la lumière de la civilisation, traverse de plus en plus en tout sens notre monde nouveau; comment expliquer que ce monde demeure si opiniâtre dans sa foi à l'Eternel, et que la croyance antique et séculaire à l'Éternité garde, avec son ancienneté et sa perpétuité, toute son actualité?

Ah! que les négateurs de l'Eternel, qui du haut de leur dédain *transcendant*, traitent de chimère et d'invention humaine cette foi du genre humain, nous disent, s'ils le savent, quand et par qui cette croyance a été inventée; comment cette chimère est entrée dans l'âme humaine; qu'ils disent, comment à travers tant de siècles elle a persévéré au sein de cette humanité perpétuellement changeante; comment enfin, malgré tous les progrès qui, au dire de la

libre pensée, marquent de siècle en siècle la marche du genre humain, cette croyance garde, en plein dix-neuvième siècle, toute sa force et toute son actualité?

En attendant les révélations nouvelles que nous promet la libre-pensée, nous continuerons d'affirmer dans la croyance à l'Eternel, le caractère de l'universelle *durée*.

Universelle dans la durée, la croyance à l'Éternel ne l'est pas moins dans l'*espace*. Comme elle est de tous les siècles, elle est de tous les peuples et de toutes les sociétés.

Phénomène vraiment remarquable: sans s'être ni entendus ni concertés, sans s'être même ni connus ni rapprochés en aucune manière, tous ces peuples si différents, et souvent même si opposés par leurs convictions, leur foi, leurs principes, leur religion, leurs mœurs, leur caractère, leurs habitudes, leurs intérêts, et, quelquefois même, armés les uns contre les autres par des antipathies de race, par des haines nationales et des préjugés traditionnels, chose étonnante, et pourtant véritable, tous ces peuples se sont rencontrés dans la même croyance à l'Eternité de la vie. Oui, tous, à travers la distance et des extrémités les plus lointaines, se

renvoient d'échos en échos l'universel retentissement d'une même parole, la proclamation d'une même foi. L'Orient dit comme l'Occident, et le Midi comme le Septentrion : « Je crois à la vie Eternelle. »

Déjà nous avons établi la croyance de l'humanité à une vie d'outre-tombe. Nous avons vu comment l'âme, par toutes ses aspirations, appelle une vie future. Mais nous n'avons vu nulle part, qu'à cette vie d'outre-tombe les peuples aient assigné une limite quelconque. Tous, sous des formules diverses, ont attesté que cette vie d'outre-tombe, succédant à notre vie du temps, est sans limites dans sa durée, donc éternelle.

Sans doute, tous ces peuples n'ont pas exprimé cette croyance avec la précision de notre langue catholique et théologique. Mais, sous les formules, les images, les symboles et les rites par lesquels se traduisent leurs convictions, la même foi subsiste ; et cette foi unanime affirme l'Eternité.

Remarquez-le bien, il s'agit ici, encore une fois, non de la croyance de tel homme ou de tels hommes en particulier ; il ne s'agit pas même de la croyance de telle ou telle secte philosophique ou religieuse ; il s'agit, comme ensemble,

de la croyance des peuples et des sociétés; ce qui est tout autrement significatif.

En vain on chercherait à nous prouver, par exemple, que telle secte des Hindous croit à une sorte d'anéantissement d'outre-tombe; ce qui n'est pas d'ailleurs réellement démontré, le Nirwana des Hindous étant plutôt une sorte d'absorption dans le sein de Brahma, et comme un retour de l'être humain au centre de l'être divin; ce qui diffère tout à fait de la cessation de l'être, ou de l'anéantissement proprement dit.

Quoi qu'il en soit de ces profondeurs obscures, où s'égare le génie fantastique de l'Inde; nous ne leur accorderons jamais de prévaloir, dans notre pensée, sur les vastes horizons des sociétés et des peuples tout rayonnants de la lumière de l'histoire. En admettant qu'il y ait au fond de ces hypothèses nébuleuses une croyance réelle à l'anéantissement, et par suite la négation implicite de l'Eternité de la vie; il n'y aurait jamais là que le fait de sectes plus ou moins restreintes et fragmentaires, à mettre en face de l'immense fait des sociétés et des peuples, c'est-à-dire d'un fait (pour parler ici la langue de ce temps) à la lettre vraiment *humanitaire*.

Et l'on se demande, sans pouvoir se répondre,

par quel intérêt, pour quel but et sous l'aspiration de quelle idée, tous les peuples de la terre ont pu se rencontrer, et, plus ou moins s'unir dans la profession d'une croyance, en elle-même au point de vue spéculatif, la moins accessible à la raison populaire, et, par ses conséquences pratiques, la plus antipathique aux passions humaines?

Enfin, à l'universalité de ce grand témoignage dans le *temps* et dans l'*espace* correspond, en la complétant, l'universalité dans l'*humanité* elle-même, c'est-à-dire, dans tous les degrés de la hiérarchie humaine. J'entends par là que l'humanité, dans toutes ses conditions et toutes ses situations, rend ici le même témoignage; témoignage divers dans sa forme et dans son expression, mais identique dans son fond et son affirmation.

Je pourrais vous dire et vous montrer longuement que cette foi à l'Eternel, c'est la foi des grands et des petits, la foi des riches et des pauvres, la foi des savants et des ignorants, la foi des princes et la foi du peuple; et vous verriez avec admiration comment, entre ces diverses catégories que d'ordinaire tant de choses

divisent, tous se rencontrent dans l'unité de la croyance à l'Eternel.

Mais il y a surtout dans l'humanité universelle, trois grandes classifications de générations humaines, que mille choses d'ordinaire séparent : la Civilisation, la Barbarie, la Sauvagerie.

Or, c'est un fait tout inondé de la lumière de l'histoire, à ces trois grands degrés de la hiérarchie humaine et sociale se rencontre, à la fois, la croyance à Dieu et la croyance à l'Eternité ; c'est-à-dire sous des formes multiples, la foi au Divin et la foi à l'Eternel.

Des voyageurs plus ou moins distraits et des observateurs plus ou moins superficiels, ont cru avoir constaté dans quelques peuples, surtout dans des peuples sauvages ou barbares, l'absence de cette double croyance. Mais ces peuples, mieux observés, mieux étudiés, mieux creusés dans leurs mœurs et dans leurs idées, ont révélé, même à leur surface, ce qu'ils avaient dans leur fond, à savoir : la foi au Divin et à l'Eternel.

Quelle est la valeur *numérique* de ce témoignage de toutes les catégories humaines se rencontrant ici dans une même affirmation ? C'est ce qu'il est impossible de dire avec quelque précision. Mais, si le nombre des témoins *chrétiens*

atteint déjà le chiffre que nous avons énoncé, plus de dix milliards : quel sera le nombre des témoins *humains* qui se lèvent du sein de tous les peuples et de tous les degrés de la hiérarchie sociale, pour attester la même croyance à l'Eternel ?

Mais cette foi s'est révélée avec plus d'éclat dans les plus hauts représentants de la pensée de l'humanité.

Cette croyance à l'*Eternel*, les plus grands *poètes* l'ont chantée dans des poèmes consacrés par l'universelle admiration des siècles, par des hymnes que toute l'humanité civilisée a pu entendre, et qui désormais ne se tairont plus.

Les *philosophes* les plus illustres l'ont enseignée dans des leçons que l'humanité a retenues et qu'elle est impuissante à oublier.

Les *orateurs* les plus fameux l'ont proclamée dans des discours dont les échos d'âge en âge et de distance en distance, sont parvenus jusqu'à nous, et lui ont emprunté souvent, avec leurs plus sublimes inspirations, leurs accents les plus émouvants.

Tous ces organes les plus retentissants de la croyance et de la foi de l'humanité : poètes, orateurs, philosophes, littérateurs, n'ont fait que

donner de siècle en siècle, et d'espace en espace, une voix plus distincte et plus retentissante à ce grand témoignage de la hiérarchie humaine tout entière. Sous ce rapport, il en est de la foi humaine comme de la foi chrétienne : elle a dans les plus grands hommes sa manifestation la plus éclatante.

Je pourrais ajouter que même les sectateurs d'erreurs célèbres, et jusqu'aux créateurs des fables et des mythes de l'antiquité, ont confirmé à leur manière ce témoignage rendu à ce dogme de l'Eternelle vie, plus ou moins explicitement proclamé par l'humanité tout entière.

Qu'est-ce, en effet, que les divers systèmes de métempsycose enseignés par des génies égarés, si ce n'est une altération de la croyance à la perpétuité de la vie? Qu'est-ce que cette survivance des âmes marchant, de l'autre côté de la tombe, de purification en purification et cette migration continue, allant de corps en corps ou de monde en monde, sous des formes toujours changeantes? Qu'est-ce que cette tendance *indéfinie* vers une perfection qu'elles ne doivent jamais atteindre? Qu'est-ce que ce voyage éternel vers un terme où elles ne doivent jamais arriver? Qu'est-ce, enfin, que cette absorption de la

vie passagère dans le sein de Brahma, selon la pensée des Hindous, si ce n'est une altération de notre grand dogme de l'Eternité, une affirmation indirecte et voilée, mais réelle et positive de l'existence, après la mort, d'une Eternelle vie ?

Oui, sur ce point l'erreur elle-même rend hommage à la vérité. Et nous pouvons ajouter que la fable parle comme l'histoire.

La fable, en effet, par des fictions plus ou moins ingénieuses, a figuré et symbolisé l'*Eternité des peines* dont nous parlerons plus tard : or, ces figures et ces images n'étaient autres que la traduction et la représentation fidèle de la croyance des peuples à l'Eternel, car l'Eternité des peines suppose l'Eternité de la vie.

Rien donc ne manque, et tout s'accorde pour constituer, en faveur de l'Eternelle vie, un témoignage humain, non seulement une fois, mais trois fois universel, dans la durée, dans l'espace et dans l'humanité ; et c'est d'une voix vraiment unanime, qu'elle fait entendre l'universel concert de son affirmation de l'Eternité, et que du fond de tous les espaces, de tous les points de la durée, et de tous les degrés de sa hiérarchie, elle dit, avec le Christ, avec l'Eglise et avec tous

les chrétiens, c'est-à-dire avec le Christianisme tout entier : *Il y a une Eternité.*

J'aurais pu, sur ce point, multiplier les témoignages même de l'antiquité païenne, un seul nous tiendra lieu de tous les autres.

Platon, dans Gorgias, parle explicitement des douloureux et effroyables supplices qu'après leur mort les grands coupables souffrent pour toute l'Eternité (1).

Dans cet exposé rapide, esquissé à grands traits, de l'universalité de ce prodigieux témoignage, nous n'avons pu entrer dans les détails, ni accumuler des citations que ne comportent pas les étroites limites d'un discours. Pour apporter à l'appui de notre démonstration tous les documents que peuvent fournir les histoires, les littératures et les religions de tous les peuples, il eût fallu, non pas un discours, mais un livre, et plus même qu'un livre. Nous ne pouvions donner ici qu'un tableau en raccourci de ce grand fait humain, vu de haut et de loin : l'humanité entière dans sa vie passagère, attestant sa croyance à l'Eternel avenir ; fait immense, resplendissant à travers l'histoire de l'éclat de sa propre

(1) Τον αει χρονον.

lumière, et, dans son vaste ensemble, sauf quel ques rares dérogations, absolument incontestable.

Assurément, si les limites d'un discours, si les convenances du lieu et du moment le comportaient, j'aurais pu, en résumant tout ce qui a été écrit sur ce point, déployer à l'appui de cette démonstration un luxe d'érudition.

Vous auriez vu clairement, à la lumière de l'histoire, comment cette croyance à l'Eternel, implicitement et souvent même explicitement, est attestée par tous les peuples : Par les Egyptiens ; par les Aryens, conquérants des Indes ; par les Hindous eux-mêmes ; par les Chinois et les Japonais ; par les Mèdes et les Perses ; par les Grecs et les Romains ; par les Etrusques et les Gaulois ; par les Germains et les Scandinaves ; par les Thraces, les Gètes et les Ibères.

Dans les contrées sauvages ou barbares des temps modernes, la même croyance est professée par tous les peuples et toutes les peuplades de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique ; par les Zélandais, par les Incas, et même par les Patagons et les Hottentots, c'est-à-dire les peuples les plus dégradés.

Et si nous voulions évoquer les noms des pen-

seurs et des philosophes, dont les doctrines ont jeté plus d'éclat à travers les ténèbres du Paganisme, il nous faudrait nommer entre beaucoup d'autres, les Phérécyde, les Pythagore, les Timée de Locres, les Platon, les Socrate, les Zénon, les Cicéron, les Sénèque, et les Plotin.

Parmi tous ces peuples et surtout parmi les principaux représentants des croyances et des traditions au sein des générations païennes, un bon nombre ont formulé explicitement l'idée de l'Eternité ou de l'Eternelle vie; et tous ont affirmé, sous mille formules que je ne puis redire, la survivance des âmes par-delà la tombe.

Les mœurs, les habitudes des peuples, le culte des ancêtres et des tombeaux, les cérémonies sépulcrales, le dépôt des offrandes et l'immolation des victimes sur les tombes où reposaient les corps, etc., tout cet ensemble de manifestations de respect et, si je le puis dire, de religion des âmes, même après la dissolution des corps, tout cela démontre avec une clarté d'évidence qui s'impose à toute pensée, que tous les peuples partout et toujours se sont rencontrés dans la croyance à la permanence de la vie de l'autre côté de la tombe. Tous ne disent pas peut-être explicitement : *Eternité;* mais

tous le disent implicitement; car, à cette *survivance* des âmes par delà le tombeau, nulle part ou ne pose de limites, ni de restriction; d'où l'on peut conclure que le *toujours* de Platon exprime et traduit exactement la pensée de tous et l'universalité de la croyance. Encore une fois, je le répète, il a pu exister sur ce point capital, notamment dans les philosophes et les penseurs, des divergences d'opinion, même des négations : mais ces dissonances laissent subsister le fait absolument indéniable de l'universel concert.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui voudraient, par des citations textuelles satisfaire ici leur légitime curiosité, peuvent sur ce point consulter les ouvrages spéciaux.

Ici, je me contente, ne pouvant faire mieux, d'affirmer que ces témoignages existent; et que ces témoignages établissent avec une irrécusable autorité et une irréfragable certitude, l'universelle croyance à une vie Eternelle. Les ombres des doutes, des scepticismes et même des négations qu'ont essayé d'amasser autour de cet immense témoignage, quelques rares esprits, ne pourront jamais rien pour obscurcir la lumière qui jaillit de cette universelle affirmation.

Et maintenant, la raison vous demande avec l'humanité entière : si la vie éternelle n'est qu'une séduction de notre espérance et une chimère de notre imagination; comment cette foi a-t-elle pu germer et pousser dans l'humanité entière ces racines profondes? Pourquoi et comment, une humanité prédestinée au néant, attend-elle avec une si invincible espérance et une si opiniâtre certitude, la perpétuité de l'être et l'Eternité de la vie? Comment expliquer cette conspiration fatale pour l'affirmation d'un même dogme, si ce dogme est une erreur? Pourquoi au sein de toutes les sociétés humaines, cette fantaisie religieuse qui consisterait à se créer, au bout de la carrière du temps, ce fantôme d'Eternité capable d'assombrir toutes les clartés et d'attrister toutes les joies de notre vie d'un jour? Quel intérêt commun, universel, constant ont pu avoir les nations, de se tromper sciemment et volontairement sur un point si grave et si décisif pour la vie pratique et réelle de l'humanité entière?

Ah! si je nie ma vie Éternelle, ma Destinée Éternelle, me voici non seulement devant *l'inexplicable*, le mystérieux, l'incompréhensible; que

dis-je? me voici face à face avec *l'absurde*, avec l'impossible.

Pour échapper aux étreintes de la vérité qui nous presse d'affirmer avec le genre humain l'Eternité de la vie, oserons-nous dire: « — Oui, si la croyance universelle existe, nous affirmerons, nous aussi, ce que l'humanité affirme, et avec elle nous dirons : Il y a une Eternité; il y a une vie Eternelle. Mais, si cette croyance n'existe pas réellement; si ce que nous nommons de ce nom, n'est qu'une imagination, un rêve, une hallucination?...» — Quoi ! partout, toujours et à tous les degrés de la hiérarchie humaine et sociale, l'humanité dupe de son imagination, victime d'un rêve, et livrée au malheur d'une perpétuelle et universelle hallucination? Qui osera le dire ? Qui surtout pourra jamais le croire? Et qui, mieux que l'auteur d'une telle supposition, se montre ici victime du rêve ou de l'hallucination?

Quoi! lorsque, comme on vient de le voir, l'humanité de tous les temps et de tous les espaces vous dit : « Je crois à une autre vie que cette vie, et je crois que cette autre vie est Eternelle; *credo!...* » Quoi! vous viendrez lui répondre : Non, vous ne le croyez pas; non, votre prétendue

croyance n'est pas une conviction de votre âme, c'est un produit de votre imagination, c'est le fantôme d'un rêve, c'est l'erreur d'une hallucination?

Ah! le rêve éveillé d'un homme malade, l'hallucination transitoire d'un homme et même de quelques hommes, je comprends. Mais, dans l'humanité entière, le rêve permanent, l'hallucination universelle, est-ce possible? Comment, dans tous les siècles et dans tous les espaces, cette humanité, livrée à la fatalité de l'erreur, a-t-elle pu prendre pour le fond de sa pensée le spectre de son imagination, et pour la réalité de sa conviction, son rêve et son hallucination? Mystère! mystère plus incompréhensible que l'Eternité elle-même!

Mais, si vous voulez absolument supposer que cette croyance universelle à l'Eternelle vie n'ait pas existé, au moins êtes-vous forcé de reconnaître que le mot qui l'exprime existe, et que l'humanité partout et toujours a nommé *l'Eternité*.

Eh bien! Messieurs, si l'Eternité n'est qu'une chimère, une imagination, une sorte de spectre vide que l'humanité s'est créé tout exprès, pour mieux se tromper elle même; alors, je le demande,

comment a-t-elle prononcé ce mot? Si l'humanité n'a pas réellement cru à l'Eternité, pourquoi et comment l'a-t-elle nommée? Si la foi à l'Eternel n'a pas été dans son âme, comment le mot s'est-il posé sur ses lèvres? Comment ce mot, qui n'exprimerait que le néant et ne renfermerait que le vide, a-t-il pu entrer et s'incruster tellement dans le tissu de toutes les langues humaines que, sans corrompre le langage humain, vous ne pourriez l'en arracher?

Ah! dirai-je ici au négateur audacieux de l'Eternelle vie : vous niez l'Eternel; soit, mais alors allez jusqu'au bout de votre négation. Niez le mot aussi, le mot qui, en l'exprimant, la démontre. Vous détruisez le fait immense attestant la croyance de l'humanité : donc, détruisez la parole qui atteste le fait, ou croyez à ce qu'attestent ensemble le fait et la parole.

Mais non; j'en jure par le témoignage de l'humanité entière; vous n'anéantirez ni l'un ni l'autre, ni le fait qui explique la parole, ni la parole qui atteste le fait. La langue des peuples est faite; l'Eternité est dedans; vous ne l'en ferez pas sortir; et la parole et le fait disent ensemble, et diront à jamais : *Il y a une Eternité.*

Ainsi le témoignage de l'humanité demeure

appuyé sur des bases historiques que rien, absolument rien, ne saurait ébranler; et il confirme magnifiquement le témoignage que rend à cette vérité le Christianisme par la voix de Jésus-Christ, de l'Eglise et de tous les chrétiens, redisant sous tous les cieux et sur tous les rivages, le mot simple et profond qui termine et couronne son Symbole : Je crois à la vie Eternelle. *Credo vitam æternam.*

Ah! Messieurs, quels témoignages que ces témoignages! Et dans ces témoignages, quelle incomparable autorité!

Quels témoignages comparer à celui de Jésus-Christ : témoignage du Verbe divinement infaillible; témoignage d'autorité humaine et d'autorité divine? Quels témoignages comparer à celui de l'Eglise Catholique, associée à l'infaillibilité de son *divin* Epoux? Témoignage d'une autorité telle, que l'Eglise même dépouillée de sa divine autorité serait encore la plus grande autorité humaine. Quel témoignage que celui de tous les chrétiens, par des milliards de voix chantant à tous les bouts du monde le *credo* de l'Eternelle vie! Et quels témoins que ces témoins : jamais tant de vertus et tant de saintetés, tant de dévouements et tant de sacrifices, tant de sciences

et de génies ont-ils pu donner à une institution humaine, à une réunion d'hommes quelconque, une telle puissance d'affirmation ?

Quels témoignages, enfin, comparer à celui de l'humanité *universelle*, affirmant *partout*, *toujours* et à tous les *degrés*, par l'affirmation la plus spontanée, la plus sincère et la plus désintéressée, l'Eternité de la vie? Et quelle puissance d'attestation, quelle garantie de vérité et de certitude résulte de ces deux témoignages, du témoignage divin et du témoignage humain se rencontrant dans cette même affirmation : *Il y a une Eternité !* Ah ! si de telles autorités et de tels témoignages pouvaient nous tromper; que pourrions-nous affirmer encore avec une absolue certitude? Et que nous resterait-il, si ce n'est de nous précipiter, sans espérance d'arriver jamais à la vérité certaine, dans l'abîme du doute universel ?

Et pourtant, j'entends dire que des hommes de ce temps prétendent s'inscrire en faux contre ce témoignage deux fois auguste et deux fois démonstratif. Voyons donc ce que vaut ici leur négation contre cette imposante affirmation.

Que peut opposer à la majesté de ces deux témoignages, l'audace de la négation contempo-

raine? Quoi donc? l'autorité de quelques hommes, essayant de se faire par le public démenti donné à cette double autorité, la célébrité de l'erreur et l'illustration de l'insolence? Combien sont-ils, en réalité, les négateurs bruyants de l'Eternité de la vie? Et pour combien leur témoignage doit-il compter? Quoi! un groupe d'hommes contre des milliards d'hommes? Encore une fois, combien sont-ils, ces hommes qui protestent contre ce grand dogme de l'Eternel, et prétendent avoir raison contre l'humanité entière?

Ah! je le sais, le bruit qu'ils font au milieu de nous, facilement peut vous faire illusion sur leur nombre. Mais comptez-les, si vous le pouvez, et vous verrez ce que sont en réalité devant nos deux immenses témoignages, ces contradicteurs bruyants.

Fussent-ils plus nombreux qu'ils ne le sont, que vaudrait leur témoignage ? Car, ce qui doit faire autorité dans le témoignage, ce n'est pas seulement le nombre des témoins, c'est leur valeur aussi.

Eh bien ! quelle est la valeur, la valeur morale de ces hardis négateurs de l'Eternelle vie?

Ah! grand Dieu! d'ordinaire, quels hommes! Des hommes qui, en essayant d'ébranler dans leur

propre pensée et dans la pensée de tous, ce dogme souverain de l'Eternelle vie, ont besoin de se rassurer contre ses menaces : hommes tristement intéressés à réclamer, au terme de cette vie, leur propre néant, et cherchant à se faire par leur négation, dans les désordres de leur vie du temps, un rempart contre cette Eternité, dont le regard les trouble et jette l'amertume et la tristesse dans ce qu'ils nomment leur joie, leur paix et leur félicité.

Ils disent, je le sais, qu'ils rendent du fond de leur conscience éclairée par leur raison, contre le dogme de l'Eternité, un témoignage désintéressé de toute passion. Ils le disent, oui; mais parviennent-ils à le croire sincèrement eux-mêmes ? Il est bien permis d'en douter. S'ils mentent, s'ils mentent aux autres et s'ils se mentent à eux-mêmes, je ne veux pas le savoir, et volontiers je consens à l'ignorer.

Mais ce que je ne puis ignorer, ce que je sais bien, c'est que tout homme, qui par le vice et le désordre s'éloigne ou se sépare de Dieu, perd le sens de sa Destinée, de sa vraie liberté, de sa vraie dignité, et finalement le sens de son Immortalité.

Ce que je sais bien, c'est que l'homme de

l'orgueil, de l'avarice et de la volupté, cherche à se créer lui-même contre l'Eternité de sa vie un intérêt d'un jour.

Ce que je sais bien, c'est que tout grand prévaricateur a besoin, pour se trouver à l'aise au sein de ses désordres, que tout finisse avec ses plaisirs, sa fortune, sa chair.

Ce que je sais bien, c'est que lorsque dans l'homme tout se fait jouissance, corps et matière; alors sa vie tend à se ramasser et à se concentrer tout entière sur la minute qui passe.

Ce que je sais bien, c'est que tout grand désordre dans la vie développe dans l'homme un affreux besoin de finir; tandis que la vie dans l'ordre, la vie grande, généreuse et pure, cherche des horizons Eternels et aspire à son Immortalité.

Ce que je sais bien, c'est que (sauf de rares épreuves, que Dieu permet même en des âmes qui l'aiment),les tentations contre la foi à la vie Eternelle sont contemporaines des grandes prévarications de la vie présente; c'est que le vol et l'injustice, le sensualisme et la volupté, toutes les honteuses passions élèvent contre l'Eternité leurs protestations intéressées.

Ce que je sais bien, enfin, c'est que la mort

appelle la mort, et que plus une âme par le péché se donne la mort à elle-même, plus elle gravite vers le néant qu'elle convoite, et plus elle s'éloigne de cette Eternité qu'elle repousse.

Au contraire, plus une âme est dans l'ordre, la justice et la sainteté, c'est-à-dire plus elle se sent *vivante* par son union à la source de toute vie; plus elle aspire à prolonger et à étendre, dans le sens de l'Infini, sa vie grandissante. Oui, plus elle est, par sa perfection et sa pureté, dans le voisinage de Dieu, plus elle aspire à s'associer à son Eternité; bref, plus elle se sent sainte, plus elle se sent immortelle, c'est-à-dire prédestinée à l'Eternité de la vie.

Aussi, n'est-ce pas seulement par le *nombre*, que le grand témoignage de l'humanité et du Christianisme en faveur de l'Eternelle vie l'emporte sur celui de ses rares négateurs; c'est encore et surtout par la *qualité* des témoins, par leur vertu, leur dignité, leur moralité, leur *valeur*, enfin.

Rapprochez, en effet, par la pensée, l'humanité qui croit et l'humanité qui ne croit pas à la vie Eternelle : quelle différence frappante, quel contraste saisissant!

Tous les sages et tous les vertueux affirment

la vie Eternelle et proclament l'Eternité; et tous les vicieux et tous les pervers, règle générale, tendent plus ou moins à nier l'Eternelle vie : s'ils n'arrivent pas tous à la complète négation, tous, d'ordinaire, en ont la tentation.

Tout ce qu'il y eut dans l'humanité de plus digne, de plus grand, de plus noble, de plus vénérable salue, de l'autre côté de la tombe, la radieuse aurore de l'Eternelle vie.

Tout ce qu'il y a de plus abject, de plus vil et de plus méprisable dans l'humanité, ne voit après la mort que l'affreux spectre du néant.

Bref, toutes les illustrations de la vertu, de l'honneur, du courage et du dévouement, sauf, (s'il en est) de très rares exceptions, ont passé dans l'humanité en disant par leurs actes comme par leur parole : Je crois qu'après la mort il y a l'Eternité de la vie.

Et toutes les célébrités de l'opprobre, de la lâcheté, du vice, de l'égoïsme et de la scélératesse, sauf quelques exceptions plus rares encore, ont passé dans l'humanité en disant : Je crois qu'après la mort, il y a le néant de la vie.

Entre ces témoins et ces témoins, entre ceux qui affirment et ceux qui nient la vie Eternelle, comment un instant pourrions-nous hésiter?

Donc, quand même (ce qui n'est pas), ces disciples de la négation égaleraient en nombre les disciples de l'affirmation, force nous serait encore d'affirmer avec l'humanité vertueuse, et de répudier le témoignage de l'humanité perverse. Oui, même en cette hypothèse, le devoir nous incomberait encore de croire avec l'humanité qui cherche, dans sa foi à l'Eternel, le courage de répudier le mal en embrassant le bien, et de nous séparer, en rejetant son témoignage, de cette humanité qui cherche dans sa foi au néant, la liberté effrénée de rejeter tout bien en embrassant tout mal.

Qu'est-ce donc, quand nous venons à considérer que la négation de l'Eternel est le fait d'une minorité infime, c'est-à-dire le fait de quelques hommes se rencontrant çà et là, à travers les siècles et les espaces ; tandis que l'affirmation de l'*Eternel* est le fait de milliards et de milliards d'hommes ? Qu'est-ce, lorsque aux clartés de l'histoire universelle nous pouvons constater qu'en face du dogme de la vie Eternelle, la négation c'est une fraction minime de l'humanité, et que l'affirmation c'est l'humanité entière ; l'humanité qui, depuis six mille ans, traverse les siècles et les espaces en redisant, à tous les

degrés de sa hiérarchie, par toutes ses voix et notamment par la voix de ses plus hauts et de ses plus illustres représentants :

« Je marche dans le temps, où ma vie semble fuir comme l'ombre; mais je sais que cette vie passagère me conduit dans la demeure de mon Eternité; *in domum æternitatis.* » Et, si cette humanité éparse de siècle en siècle et d'espace en espace, pouvait nous apparaître ici tout entière dans le rayon d'un seul regard, elle nous dirait comme un seul homme : « Oui, je le crois avec le Christianisme, il y a une Eternité; avec lui je crois à la vie Eternelle : *Credo vitam æternam.* »

CONCLUSION

Tels sont, Messieurs, en faveur de l'éternelle vie, ce que j'ai nommé les témoignages du *dehors*, le témoignage de l'autorité : témoignage du Christianisme tout entier, et témoignage de l'humanité universelle.

J'avais annoncé comme attestant la même vérité, ce que j'ai nommé le témoignage du dedans

c'est-à-dire le témoignage de l'âme humaine. C'était trop pour un seul discours.

Donc, à demain le témoignage de l'*âme*.

Ne vous étonnez pas si j'insiste sur ce point, l'*existence* de l'Eternité; car, c'est le point fondamental, sur lequel doit s'appuyer tout ce qui nous reste à dire, et sur lequel ne peut planer même l'ombre d'un doute.

Beaucoup d'entre vous, je le suppose, n'ont pas besoin, pour leur propre compte, de cette démonstration.

Mais la négation et la répudiation de l'*Eternel* est le penchant de ce siècle de matérialisme et de positivisme; et tous, plus que jamais, vous avez besoin de mieux entendre le bien-fondé de notre croyance à l'Eternité, et l'inanité de ce que lui opposent les négateurs de l'Eternel.

Je dirai donc demain comment l'âme humaine confirme, par son propre témoignage, les deux augustes témoignages que vous venez d'entendre, et comment vous êtes vous-mêmes les témoins de ce qu'ils vous affirment.

En attendant, ouvrons nos intelligences à la lumière qui nous vient de ces grands témoignages. Soyons saintement heureux et fiers de croire à une vérité qui a de tels témoins, et que

le Christianisme et l'humanité tout entière environnent de si resplendissantes clartés.

Et, en face de cette Eternité, qui doit être pour nous la grande préoccupation de notre vie du temps, imitons l'Eglise, notre Mère. Ne nous contentons pas de la croire et de la proclamer par notre parole; comme elle, cherchons-la par toutes nos actions et de toutes les manières.

Que veut, en effet, que cherche, qu'ambitionne l'Eglise par tous les mouvements de sa vie, par toutes ses entreprises, toutes ses fatigues, tous ses combats, toutes ses souffrances, toutes ses victoires, tous ses triomphes? Une seule et même chose : conduire les âmes, et, si elle le peut, toutes les âmes au bonheur Éternel, c'est-à-dire donner à tous un Dieu, un ciel, une Eternité.

Oui, tandis que toutes les institutions humaines visent le terrestre, le matériel et le temporel : seule l'Eglise, dans toutes ses actions, toutes ses démarches, toutes ses aspirations, vise le céleste, le spirituel et le divin, l'*Eternel* et encore l'Eternel. Cherchez, à travers sa longue et vaste histoire, un mouvement de sa vie, un entreprise de son ambition qui ait un autre objet, un autre but, que cet objet et que ce but; vous ne le trouverez pas. L'Eglise peut,

dans son action, s'appuyer sur les choses du temps, mais c'est pour mieux vous élever vers les choses éternelles. Et, alors même que l'Eglise apparaît le plus mêlée, par son action publique, aux réalités passagères et aux événements fugitifs de ce monde, toujours l'Eglise marche le regard tourné vers le monde des réalités Éternelles. Si quelques-uns de ses représentants ont eu, de loin en loin, dans son histoire, un autre but et d'autres objectifs, l'Eglise les a désavoués, condamnés et quelquefois même foudroyés. Mais, que l'Eglise dans son ensemble, par son action universelle et séculaire, ait eu un autre but et un autre objectif que ce qui est Eternel, jamais, oh! non jamais, vous dis-je. Partout et toujours fidèle à sa mission, à son Christ et à elle-même, elle marche, non seulement en montrant à tous ses enfants, comme elle voyageurs dans le temps, les perspectives de leurs Destinées Eternelles; mais elle les pousse, et, autant qu'elle le peut, elle les entraîne avec elle-même vers cette Eternité où elle a mission de les conduire, et où elle leur prépare avec elle-même un triomphe sans fin.

Enfants de l'Eglise, marchons sur ses pas; imitons l'exemple de notre Mère.

Tout en étant aux devoirs, aux fonctions et aux labeurs que nous impose cette vie passagère, marchons-y en regardant l'Eternel, en aspirant à l'Eternel, en cherchant l'Eternel.

Dès ce soir, retirés dans vos demeures, vous vous direz, dans le silence des passions et dans le recueillement de vos âmes : Chrétien, je crois avec le Christianisme; homme, je crois avec l'humanité, qu'il y a une Eternité. De tels témoins ne me peuvent tromper. Oui, j'en suis certain, j'irai dans la demeure de mon Eternité; *in domum æternitatis*.

Faites ainsi tous, Messieurs, et déjà vous vous demanderez en face de Dieu et de vous-mêmes ce que doit vous inspirer, pour la réforme pratique de votre vie du temps, cette grande pensée de l'Eternité. Ainsi soit-il.

EXISTENCE DE L'ÉTERNITÉ

TÉMOIGNAGE DE L'AME

Annos æternos in mente habui.

J'ai porté dans mon âme les années éternelles. (Ps. 76, 6.)

Monseigneur,
Messieurs,

Ces paroles qui indiquent plus directement la méditation des années éternelles, peuvent signifier aussi que nous en portons au fond même de notre âme l'invincible témoignage.

Nous avons montré, dans notre premier discours, comment l'existence de l'Eternelle vie nous est attestée par les témoignages du *dehors* ou les témoignages d'*autorité*, notamment par ces deux grands témoignages que, comme chrétiens et comme hommes, nous ne pouvons récuser, à

savoir: le témoignage du *Christianisme* et le témoignage de l'*Humanité*.

Le témoignage du Christianisme, triple et un tout ensemble, atteste sous ses trois rapports principaux, l'existence de l'Eternité, à savoir : le témoignage de Jésus- Christ, comme *Chef* et fondateur du Christianisme; de l'Eglise, comme *corps*; et de tous les chrétiens comme *membres* du Christianisme.

Sous ce triple aspect, nous l'avons démontré, le Christianisme se révèle comme la religion ou la grande manifestation religieuse de l'Eternel.

Et ce témoignage du Christianisme est magnifiquement confirmé par le témoignage de l'Humanité ; témoignage trois fois universel, parce que l'Humanité le rend, à la fois, à tous les moments de sa durée, à tous les lieux de son étendue, à tous les degrés de sa hiérarchie.

Mais, quand même nous pourrions parvenir à anéantir pour nous l'autorité de ces deux grands témoignages; le témoignage de notre *âme* comment pourrions-nous l'anéantir ? Si, par impossible, Jésus-Christ me trompe; si l'Eglise me trompe; si tous les chrétiens me trompent; si l'Humanité elle-même tout entière me trompe; mon âme me trompera-t-elle aussi ? Et, affran-

chi de l'autorité de ces deux témoignages du *dehors*, aurai-je aussi la liberté de me soustraire à la puissance de ce témoignage du *dedans*? Me sera-t-il possible de faire taire cette voix qui dit au plus intime de ma vie : Il y a une Eternité ?

Oh non ! mille fois non. Quoi qu'il en pût être de tous les autres témoignages qui attestent l'Eternelle vie, il en est un qui serait toujours pour moi absolument irrécusable ; c'est celui de mon verbe intérieur, c'est le témoignage de mon âme. Donc, dirai-je avec Tertullien :

O âme humaine, parais ici comme témoin au tribunal de la vérité ; *O anima, consiste in medio* ; j'en appelle à la simplicité et à la véracité de ton témoignage : *Te simplicem appello*.

Je pourrais prendre pour point d'appui de la démonstration de l'Eternelle vie attestée par l'âme humaine, ce principe posé par Saint Thomas d'Aquin, à savoir que nul être créé, même dans l'ordre matériel, ne doit rentrer dans le néant. Dieu, dit le grand Docteur, a créé les choses pour qu'elles fussent : *Creavit res ut essent*. Les éléments même de la nature ne seront pas anéantis, et tout ce qui est subsistera éternellement,

par l'inébranlable décret de la volonté divine (1).

D'après cette doctrine admise par les hommes les plus éminents, et que l'Eglise ne désavoue pas, aucun atome ne rentrera dans le néant. Il y aura *transformation*; il n'y aura pas *anéantissement* de la matière : une fois créée, elle subsistera éternellement.

Cela posé, l'Eternelle existence de l'âme suit d'elle-même. Si un atome de la matière doit subsister; comment une âme ne subsisterait-elle pas éternellement, elle aussi, elle surtout, dont la nature même exclut tout élément de corruptibilité? Et si l'âme doit subsister, comment concevoir qu'elle ne demeure pas ce qu'elle est, c'est-à-dire *vivante*, et portant dans sa vitalité le sens de son immortalité? Que serait-ce qu'une âme non anéantie, mais insensible, et dormant sous le regard de Dieu d'un sommeil tout à fait éternel?

Vue sous cet aspect plus général, et comme en une perspective plus lointaine, notre âme déjà m'apparaît dans l'avenir d'outre-tombe comme une reine couronnée de la gloire de son

(1) Contra Gentes. L. IV. c. 97.

immortalité, et comme le témoin authentique de l'Eternelle vie.

Mais je néglige ce point de vue qui embrasse toute la création; et regardant l'âme de plus près, pour la considérer sous ses divers aspects, je veux essayer de montrer comment par tout ce qui est en elle, l'âme, spontanément et naturellement, *affirme*, et par là même *démontre* l'existence de l'Eternité.

Ainsi, vous verrez dans une lumière surabondante, resplendir la vérité souveraine de l'Eternelle vie; et, avec la joie intime que j'en éprouve moi-même, vous entendrez les voix qui parlent en vous, s'accorder dans une complète harmonie, avec les grandes voix qui parlent en dehors de vous.

Messieurs,

Avant d'écouter les voix distinctes, mais harmonieusement unies de ce témoignage personnel, il est nécessaire que nous constations d'abord un

fait, ou si vous aimez mieux, un phénomène qui doit être la lumière de tout ce discours; ce fait, le voici : l'âme respire et aspire *naturellement* l'Eternel. Oui, par un phénomène de prime abord et en apparence contradictoire, l'Eternité est comme la respiration naturelle de l'âme dans la vie passagère du temps; et c'est là ce qui constitue avec son caractère propre sa grandeur originale : rien de pareil ne se rencontrant nulle part dans ce panorama des êtres créés dont l'homme est, par son âme, le roi et le dominateur.

Mais ce que je tiens surtout à mettre dans une pleine lumière, c'est que, par cette respiration native et spontanée de l'Eternel, l'âme fait sortir elle-même de toutes ses profondeurs la plus irrécusable, la plus démonstrative attestation de l'existence de sa propre *Eternité*.

En effet, si (par hypothèse), il n'y a pas pour l'âme une éternelle vie : alors toutes ces affirmations intimes et spontanées de l'Eternel constituent dans l'âme humaine un fait inexplicable, un effet ou un phénomène sans cause et sans raison d'être.

Il y a plus encore; si l'Eternité n'est qu'une chimère, la respiration et l'aspiration de l'Eternel par l'âme humaine n'est pas seulement

un fait sans cause ; c'est une contradiction flagrante; parce que c'est une tendance sans terme, une aspiration sans objet qui lui réponde.

C'est ici, Messieurs, veuillez bien le remarquer, le fondement solide sur lequel repose toute la démonstration présente : un fait sans cause assignable, un phénomène contradictoire, la contradiction même, la contradiction universelle inhérente à la nature humaine.

Considérons, en effet, les grands traits qui la distinguent; examinons les principaux actes qu'elle produit spontanément, et nous allons voir comment, si l'Eternité n'existe pas, l'âme en toutes ses facultés et toutes ses puissances devient l'inexplicable et le contradictoire.

L'âme *pense*, et par sa pensée elle affirme l'*Eternel.*

L'âme *espère*, et elle a l'attente de l'Eternel.

L'âme *aime*, et elle a l'amour de l'Eternel.

L'âme *veut*, et elle a la volonté de l'Eternel.

L'âme *agit*, et en toutes ses actions elle cherche l'Eternel.

L'âme, enfin, par toutes ses facultés maîtresses, dit à qui sait entendre cet infaillible oracle : L'*Eternité existe; il y a pour moi une vie*

Eternelle; ou je suis trompée par les illusions de ma pensée, par les élans de mon espérance, par le besoin de mon amour, par les ambitions de mon vouloir, bref, par tous les mouvemnets de ma vie; je suis, enfin, par tout mon être, non seulement l'inexplicable et le mystérieux : je suis la contradiction vivante.

Or, tout crie en moi : Cela ne peut pas être.

I

Le premier témoin qui, au fond de l'âme humaine, atteste l'existence de l'Eternité, c'est l'intelligence. L'intelligence, ce regard de l'âme ouvert sur les réalités du monde intelligible.

Mais, comment mon intelligence est-elle ici un irrécusable témoin de l'Eternité?

Parce qu'elle porte en elle-même la pensée de l'Eternel, et que la présence de cette pensée dans mon âme est un fait interne, un phénomène subjectif que je ne puis expliquer que par l'existence de l'Eternité.

C'est, tout d'abord, le premier fait sans cause

et la première contradiction que je suis forcé de constater en moi, si, par hypothèse, l'Eternité n'existe pas.

En effet, s'il n'y a pas d'Eternité; si l'Eternel n'est qu'un rêve, un produit fantastique de mon imagination; si tout ce qui est de moi et en moi, tout ce qui est moi-même, doit s'évanouir à ce terme, à ce point obscur, qui s'appelle la mort, ou, par delà mon tombeau, à un point plus ou moins lointain de la durée; si, arrivé là, à cette dernière étape de ma vie, je dois retomber dans mon néant; bref, si je n'existe que pour le transitoire et pour le temporaire, c'est-à-dire pour une durée qui se mesure; alors je me demande sans pouvoir me répondre, pourquoi dans mon âme, sans que je l'aie cherchée, cette pensée de l'Immortel et de l'Eternel, c'est-à-dire d'une durée sans mesure, d'une existence sans limite et sans fin ?

Ce phénomène ne me devient explicable que par l'existence réelle de cette Eternité, dont la pensée que j'en porte dans mon intelligence, est pour moi le témoin intime et vivant.

Certes, Messieurs, je ne prétends pas dire, comme certaine métaphysique trop subtile, que de par la seule puissance de l'idée, nous puissions

toujours et en tout couclure légitimement à la réalité substantielle de ce qu'elle nous représente; comme si l'idée seule de l'être équivalait à la vision même de l'être. Nous ne reconnaissons pas à l'idée pure la puissance de nous démontrer directement et par elle-même la réalité et la substance de son objet, comme si elle en était la vue ou la vision proprement dite.

Notre procédé de démonstration est ici tout différent. Nous allons de l'existence même d'un fait à la cause de ce fait; à peu près comme de l'existence d'un monde qui n'a pas en lui-même sa raison d'exister, nous concluons à l'existence de l'être *nécessaire*, qui seul en peut être, et en est en effet la raison suffisante. Et nous nous appuyons sur cet autre principe de philosophie fondamentale, à savoir qu'il ne peut y avoir en nous de pensée qui s'impose subjectivement, sans une réalité qui lui réponde objectivement.

Or, voici un fait intérieur, un phénomène subjectif absolument indéniable, et pour être intérieur et purement subjectif, c'est-à-dire invisible, ce fait, ce phénomène n'en est pour moi ni moins certain ni moins démonstratif : la *pensée de l'Eternel*. Je ne sais quelle conviction intime d'une vie qui ne doit pas finir, s'impose à

mon âme qui pense. Cette pensée, je ne suis pas seul à la porter en moi; les intelligences que j'interroge autour de moi, les âmes qui touchent à mon âme, me font la même révélation. Et cette pensée de l'Eternel, à laquelle j'essayerais en vain de me dérober tout à fait, ce n'est pas seulement mon Christianisme, c'est ma nature même qui me l'impose.

Eh bien! je le demande : ce phénomène intérieur, que je constate dans les autres comme en moi-même, d'où vient-il? Quelle est sa cause et sa vraie raison d'être? Chose remarquable! Nos plus grands hommes, nos plus beaux génies dans le Christianisme, se sont posé une question pareille. « O Eternité! ô Infinité! » s'écrie St Augustin, « comment es-tu entrée dans « nos âmes, toi que nos sens ne soupçonnent « pas même? »

«Quel est ce miracle?» demande à son tour Bossuet. « Nous, qui ne sentons rien que de borné, « où avons-nous pu penser cette Eternité? Où « avons-nous pu songer cette Infinité? »

Et moi aussi, abrité sous l'autorité de ces deux grands hommes, je m'écrie dans mon humble sphère: O Eternité! ô Infinité, qui l'une et l'autre êtes sans limites, comment avez-vous pu entrer

dans mon âme? Comment avez-vous pris possession de mon intelligence?

A cette question, l'âme qui se connaît et se sent, peut et doit répondre : si, je porte en moi la pensée de l'Eternel, si j'affirme et atteste l'Eternité de la vie, c'est que je me vois moi-même dans le reflet de sa lumière. Tout ce miracle, dont parle Bossuet, c'est qu'en me voyant moi-même, je vois l'image de l'Eternité se reflétant en moi, aussi claire, aussi visible à ma pensée qu'est visible à mes yeux l'image du soleil, se reflétant au fond d'un lac tranquille et transparent.

D'où me pourrait venir, en effet, cette idée de l'*Eternel*? Serait-ce de mon corps? Mais je vois tous les jours, et presque à toute heure, ce corps qui s'en va, qui se dérobe comme une ombre, qui s'écoule comme une eau, qui tombe comme une ruine; hélas! ce corps ne me parle que de sa fragilité, de sa caducité, de son impuissance de durer, bref, de sa mortalité; comment, dès lors, pourrait-il me donner la pensée de ma permanence et surtout de mon immortalité?

Eh bien! au milieu de cette fuite de mon existence, dans cette ruine de ma vie et dans cette perpétuité de ma mort, j'entends une voix qui

crie au fond de moi-même : Je suis Eternelle.

D'où, me vient-elle donc cette pensée de l'Eternité? Peut-être de la *Société*, c'est-à-dire des hommes que la marche du temps emporte avec moi au chemin de la vie?

Mais que vois-je, en regardant autour de moi, si ce n'est des hommes qui fuient comme des fantômes; instables et rapides figures qui ont disparu déjà, lorsque à peine j'ai eu le temps de les approcher, de les voir et de les connaître? Hommes, comme moi-même, fragiles et caducs; société mouvante et perpétuellement changeante, qui se renouvelle, passe et disparaît avec une rapidité telle, qu'elle semble comme mon corps, qui s'échappe, ne me donner d'autre témoignage que celui de sa mortalité. Comment, dès lors, cette société qui, elle aussi, fuit comme une ombre devant un rayon de soleil, me donnerait-elle l'idée de l'Eternel? Où donc, dans sa course précipitée, aurait-elle pris elle-même la pensée de son Eternité?

Eh bien! au milieu de cet immense courant de la vie sociale, qui emporte autour de moi, comme un torrent, les générations qui s'écoulent, mon âme garde le sens indestructible de sa permanence et de son immortalité ; elle af-

firme son Eternelle vie; et elle dit, en regardant passer le torrent avec tout ce qu'il entraîne dans son cours : Tout passe, tout fuit autour de moi; moi, je suis Immortelle.

D'où me viendrait donc cette pensée de l'Eternel, si ce n'est de l'Eternité elle-même rayonnant sur mon âme?

Serait-ce de la *nature*, et de tous les spectacles qu'elle offre à mes regards?

Mais que vois-je aussi dans la nature, si ce n'est l'universel spectacle de l'instabilité? Qu'y vois-je, si ce n'est la vie, marcher du printemps à l'hiver, de l'hiver au printemps, et pour ainsi dire, du berceau à la tombe et de la tombe au berceau?

Les arbres et les fleurs meurent, tous les végétaux meurent, tous les animaux meurent, tout dans ces deux mondes meurt et disparaît; les astres eux-mêmes sont emportés dans un mouvement qui semble ne me laisser d'eux, comme de mon corps, de la société et de la nature, que l'idée de ce qui passe et meurt.

Et pourtant, devant l'universel écroulement de tout ici-bas, je garde l'inébranlable conviction que je ne passerai pas. Mon âme, ferme sur cette pensée qui la rattache à l'Eternel, dira tou-

jours : Que tout passe autour de moi, que mon corps passe, que la société passe, que la nature passe, que le monde passe : je sais que je ne passerai pas. Du fond de cet empire de toutes les décadences et de toutes les mortalités, je sens que je tiens à l'Eternel, et que j'y tiens par une chaîne que je ne puis pas plus rompre que je ne puis m'anéantir moi-même.

Qu'est-ce donc, enfin, qui me donne une si in-invincible certitude de mon Eternelle Destinée? A travers les ombres de la mortalité, qui m'environnent de toutes parts, qu'est-ce qui fait briller devant moi si clair et si radieux le phare de l'Eternité? Qu'est-ce, si ce n'est sa réalité même s'imposant à ma propre pensée, et seule me rendant compte de l'image et du reflet que j'en porte en moi-même : phénomène intérieur qui ne s'explique bien que par l'existence même de l'Eternelle vie.

C'est ainsi que mon intelligence, par la pensée qu'elle a de l'Eternel, est dans mon âme le premier témoin de l'Eternité.

II

Mais, Messieurs, nous n'avons pas seulement l'*idée* de l'Eternel, nous en avons l'*espérance;* et tandis que notre intelligence l'affirme, toute notre âme se porte vers lui. Et, de même que notre âme dit : J'affirme l'Eternité, parce que je la reconnais dans la pensée que j'en porte en moi-même et dans l'impression que j'en garde intérieurement; notre âme nous dit avec la même assurance : J'affirme l'Eternité, parce que je l'espère et que je la pressens, dans l'espérance que j'en ai nécessairement.

Oui, tous, sans nous en rendre compte et même sans y songer, nous portons au plus intime de notre âme la confirmation spontanée de cette parole de l'Ecriture : « *Spes nostra immortalitate plena est* ; notre espérance est pleine d'immortalité. » L'attente, disons mieux, la certitude de quelque chose d'Eternel est au fond de notre espérance; j'entends non seulement de l'espérance chrétienne proprement dite, mais

même de l'espérance naturelle, telle qu'elle se rencontre au fond de toute âme humaine, que ses crimes ne portent pas à invoquer le néant.

Il y a dans l'âme humaine, il est vrai, des espérances qui ont pour objectif le passager et le transitoire, c'est-à-dire un bien, un plaisir, un bonheur fugitif: ainsi le malade espère la santé; le pauvre, la richesse; l'exilé, le retour dans la patrie; le nautonier, le repos au rivage. C'est ce qu'on pourrait appeler la *petite* espérance.

Mais, au-dessus de tout cela, il y a la *grande* espérance, l'espérance des choses d'outre-tombe, l'espérance de l'*au delà*; et c'est là ce qui seul, à proprement parler, mérite d'être nommé de ce beau nom : l'*Espérance*. Or, cette espérance implique l'attente de l'Eternité, ou l'essor de l'âme vers l'Eternel.

Qui donc, en effet, à cette espérance de l'*au delà*, à cette attente du grand avenir, a jamais voulu mettre une limite, un *nec plus ultra* quelconque?

Qui donc, espérant survivre à ce dénouement de la vie du temps, qui s'appelle la mort, a pu dire : De l'autre côté de ma tombe, j'attends la vie, mais jusqu'à *telle limite* seulement; j'espère

vivre jusque là; et, à partir de là, je n'attends plus que la mort ou le retour au néant.

Non, jamais âme humaine dont les erreurs n'ont pas obscurci le regard, dont les passions n'ont pas perverti le sens, n'a limité de cette manière son attente et son espérance; jamais elle n'a dit : Après ma tombe, j'attends encore cent ans, mille ans, cent mille ans de vie. Que dit-elle donc, l'âme qui garde ce que je viens de nommer la *grande* Espérance? Elle dit, en son silence, par toutes ses aspirations et tous ses élancements : Après ma mort, j'attends la vie, mais une vie qui ne meurt plus; oui, mon espérance est pleine du sentiment de mon Immortalité ; et comme j'ai la foi, j'ai l'espérance de l'Eternelle vie.

Ah! je le comprends; cette limite posée à l'attente de mon grand avenir, ce serait la mort même de mon espérance. C'est que cette espérance s'arrêtant à telle limite de la durée, ce serait la contradiction même. Si je dois vivre par delà mon tombeau, pourquoi cette vie s'arrêterait-elle à cette frontière de la durée, plutôt qu'à telle autre?... Et si j'attends la vie d'outre-tombe jusqu'à telle heure de tel jour, pourquoi n'aurais-je pas l'espoir de vivre toujours?

Qui ne voit, dès lors, comme on voit le soleil, que l'*Eternel* est au fond de notre espérance; et que notre espérance démontre son objet, c'est-à-dire l'Eternité?

Voyez, en effet, comment dans notre vie du temps, tout accuse l'attente de l'Eternel, et comme conséquence, la certitude de l'Eternité.

Qu'est-ce que notre vie sur la terre?

Notre vie, c'est le *travail* et encore le travail, non seulement le travail pour les besoins de cette vie, mais surtout le travail pour la récompense dans l'Eternelle vie.

Nous sommes les ouvriers de Dieu; c'est pour *Lui* que nous travaillons, et notre travail n'est qu'une forme du service que nous *lui* devons. Quelle récompense, dès lors, plus digne de nous et de *Lui* peut-il nous réserver, si ce n'est de se donner *Lui*-même à nous, *Lui* l'Infini, *Lui* l'Eternel?

Aussi ce n'est pas seulement par sa parole extérieure, c'est aussi par celle qui retentit au plus intime de notre âme, que Dieu nous dit: *Ego ero merces vestra magna nimis.* C'est pour moi que vous travaillez; vous êtes les serviteurs de ma Majesté, vous êtes les ouvriers de ma gloire : Moi-même je serai votre récompense.

Et quelle récompense? Plus grande que tout ce que vous imaginez : *Magna nimis*; car je suis l'Infini, je suis l'Eternel; et cette récompense venue de moi, et que je suis moi-même, demeure Eternellement : *Merces Dei manet in æternum*(1).

Qu'est-ce encore que notre vie sur la terre?

Notre vie, c'est le *combat*, et encore le combat. *Militia vita hominis super terram*: combat du dehors et combat du dedans ; lutte universelle et lutte permanente, ne finissant jamais que pour recommencer toujours.

Or, à ces combats de toute notre vie du temps, qu'est-ce, pensez-vous, que réserve l'autre vie? Et du fond de toutes les luttes, au milieu de tous les champs de bataille où notre vie est aux prises avec tous ses ennemis, qu'appelle et qu'attend notre âme, si ce n'est ce que saint Pierre montrait et promettait aux premiers chrétiens, à savoir, cet héritage que rien ne corrompt, ne souille, ni ne flétrit : *Hæreditatem incorruptibilem incontaminatam et immarcessibilem* (2); et dans ce royaume, notre légitime héritage, la gloire promise à ceux qui auront vaillamment combattu, c'est-à-dire la gloire Eternelle?

(1) Eccli. XVIII, 22.
(2) I. Petr. I, 4.

Ah! cette ravissante perspective de l'Eternelle gloire du Ciel, succédant à nos luttes temporaires de la terre, ce n'est pas l'Eglise seule qui l'entr'ouvre sur nos têtes, dans la rayonnante fête de tous les Saints; c'est notre espérance aussi qui du plus profond de notre âme, au flambeau de sa pure lumière, nous en fait entrevoir les splendeurs et nous en donne, avec le pressentiment prophétique, comme une invincible certitude.

Qu'est-ce, enfin, que notre vie sur la terre? Ah! tout nous répond en nous et en dehors de nous : *Souffrance*! Souffrances du corps; souffrances de l'âme; souffrances du cœur. Et quelles souffrances!

Eh bien! qu'est-ce qui met et maintient au plus intime de notre âme cet indomptable courage de souffrir, de souffrir encore, de souffrir toujours, sans impatience, sans murmure et sans défaillance, les douleurs même les plus atroces et les malheurs même les plus accablants?

Qu'est-ce, si ce n'est l'attente de ce paradis des éternelles joies, que l'espérance nous montre par delà toutes nos souffrances du temps?

Ah! ce besoin d'espérer, après ces souffrances

transitoires, l'Eternelle félicité, est si fort et si profondément ancré dans notre âme, que Dieu n'a pu l'y mettre sans lui garantir l'objet de son espérance.

Aussi, nous tous qui plus ou moins souffrons sur la terre, nous sentons au plus intime et au plus vif de nous-mêmes, ce que nous révèle saint Paul, alors qu'il s'écrie : « Léger et momentané est le poids de nos tribulations du présent devant l'*Eternel* poids de gloire qu'il nous prépare dans l'avenir : *Œternum gloriœ pondus operatur in nobis* (1). »

Et quand même saint Paul n'aurait pas révélé par sa parole cette vérité qui illumine d'un rayon divin le présent et l'avenir de notre humanité, nous en aurions encore, au sanctuaire même de notre vie, l'infaillible et consolante révélation; car là même, au plus intime de notre vie, l'espérance, même celle qui ne s'inspire pas directement du grand mystère chrétien, nous dit comme saint Paul, et avec une certitude pareille : Après nos tribulations et nos souffrances de quelques jours, le festin de l'Eternelle joie : tel est le cri de l'espérance, surtout de l'espérance chrétienne; espérance pleine d'immortalité, et

(1) II. Cor. IV. 17.

ambitieuse de l'Eternelle vie: *Spes immortalitate plena est* (1).

Ainsi, vous le voyez, tout dans notre vie, le travail, le combat, la souffrance, nous parle d'espérance, et tout dans notre espérance nous parle d'Eternité.

Que dis-je? Tout ce que nous faisons de bien dans le temps, même quand nous n'y pensons pas, plus ou moins directement vise le permanent, l'impérissable, l'*Eternel,* enfin.

Quand nous pratiquons une vertu; quand nous accomplissons un dévouement; quand nous consommons un sacrifice, surtout un sacrifice de nous-mêmes, que prétendons-nous? Voulons-nous que ce bien réalisé par nous meure et finisse avec nous? Non; nous désirons, nous voulons qu'il dure; nous voulons qu'il demeure, sous le regard de Dieu, une réalité permanente et vraiment Éternelle.

Tout en l'accomplissant, à un point de la durée, nous y attachons comme un sceau de perpétuité.

Et ce bien qui est *nôtre* parce que, la grâce de Dieu aidant, c'est nous qui l'avons fait, nous prétendons, même après notre court passage

(1) Sap. VII, 4.

dans le temps, le voir et le posséder Éternellement. Que dis-je? ce bien, qui peut-être s'est accompli dans l'ombre de notre voyage de la terre, nous voulons le contempler dans les éternelles splendeurs du ciel.

Oui, même en ne consultant que le témoignage de notre âme, de cette âme naturellement chrétienne, nous pouvons dire avec l'apôtre saint Paul: *Spes autem non confundit.* Non, notre espérance ne sera point confondue; elle attend, et par son attente elle affirme l'Eternel. Donc l'Eternel existe.

Comment, en effet, en pourrait-il être autrement? Comment, si notre âme n'a pas la vocation de vivre éternellement, a-t-elle, de ce côté de sa tombe, l'espérance spontanée de l'Eternité de la vie d'outre-tombe?

Comment, sans une amère dérision, le Dieu infiniment sage et infiniment bon aurait-il pu mettre, entre l'aspiration de notre espérance et l'objet de notre espérance, cet antagonisme vraiment incompréhensible?

Comment ce Dieu qui a mis lui-même, au fond de notre âme, l'attente de l'Eternel, l'élan vers l'Eternel, consentirait-il à frustrer cette

attente, à tromper cet élan, en nous dérobant l'Eternel ?

Comment concevoir qu'après avoir mis dans notre âme, pendant notre course du temps, l'espérance, l'attente et le besoin de l'Eternité, il nous arrête, un jour, à telle ou telle limite de notre vie d'outre-tombe, et nous condamne à retomber, avec notre attente déçue, nos aspirations trompées et notre espoir confondu, dans les profondeurs du néant ?

A cette question mon âme elle-même répond, et elle dit : Cela ne peut pas être : l'Eternité existe, j'en ai pour garant l'attente de l'*Eternel* qui est le fond de mon espérance, mon espérance elle-même.

Ainsi, notre âme par son *espérance* et son attente, comme par sa conviction et sa foi, rend à l'existence de l'Eternité deux invincibles témoignages.

Nous pourrions, ce semble, ne pas aller plus loin. Mais il y a sur ce point, dans l'âme, ou si vous voulez, dans le cœur de l'homme, un témoignage non pas plus invincible peut-être, mais assurément plus éloquent ; c'est le témoignage de notre *amour*.

III.

L'âme qui se connaît et se sent elle-même, ne dit pas seulement : Je pense et j'affirme l'Eternel ; j'espère et j'attends l'Eternel ; elle dit encore et surtout: J'*aime* l'Eternel, j'*aspire* à l'Eternité dans l'amour; donc, l'Eternité existe. J'appelle, comme terme suprême de ma vie, un amour qui ne meurt pas; et moi-même je porte dans mon cœur un amour qui ne veut pas mourir. Donc je ne mourrai pas ; je suis éternelle ; j'en ai pour garant le témoignage de mon amour.

Je ne sais, Messieurs, si vous avez jamais pénétré profondément, et compris parfaitement tout ce que renferme ce mot magique: *aimer*. Pour moi, je l'avoue, plus je le médite, plus je lui demande ce qu'il contient, plus je demeure convaincu que l'Eternité est dedans, et que cet acte le plus souverain de la vie humaine, cet acte pris dans son sens le plus élevé et le plus profond, est une attestation de l'Eternelle vie.

L'idéal de cet amour vraiment transcendant, c'est-à-dire planant au-dessus de tous les vul-

gaires amours, renferme surtout ces trois conditions : aimer un seul être; aimer sans réserve ; et, par-dessus tout, aimer *Éternellement*.

Je néglige les deux premières conditions, qui ne tiennent que de loin au sujet actuel. J'insiste sur la troisième : aimer *Éternellement*. C'est l'invincible besion de tout grand amour, et ce besoin démontre absolument l'Eternité de la vie.

Pour bien mesurer la portée de cette démonstration qui s'appuie sur le cœur humain, il faut se rappeler ce principe qui a, dans l'ordre moral, la valeur d'un axiome ; à savoir, que toute aspiration naturelle de l'amour, comme toute intuition spontanée de la pensée, a un objectif qui lui répond. En ce sens, les aspirations prophétisent les destinées, parce qu'elles supposent leur objet, sans lequel elles n'auraient pas de raison d'exister.

Or, voici une naturelle et invincible aspiration de notre cœur : il aspire à l'*Éternel* amour; et de ce chef, il affirme et démontre son Eternité.

Oui, Messieurs, tout amour sincère et profond aspire à s'Eterniser lui-même. Ses désirs et ses ambitions ont quelque chose d'infini. Il

rêve et cherche l'Infini en largeur, en hauteur, en profondeur; surtout l'Infini en longueur, c'est-à-dire la permanence illimitée de son objet, et, par suite, la perpétuité dans la possession de ce qu'il aime. Oh! s'écrie-t-il, même en son silence, la Durée! la Durée!...Qui la mettra dans ce que je suis et dans ce que j'aime? — Mais, ô amour! quelle durée vous faut-il? Un jour, est-ce assez? — Non. — Une année? — Non. — Un siècle? — Non, ce n'est pas encore assez. — O ambitieux! O insatiable! Quoi! un siècle même ne vous suffit pas? — Non, répond mon amour; quand j'aime véritablement et souverainement, pour répondre au besoin de mon amour, ce n'est pas trop d'une Eternité. Pour me contenter, rien de moins ne suffit.

Ah! si je ne cherchais que la sensation d'un plaisir, une émotion de mes sens, l'impression d'un souffle; peut-être prendrais-je mon parti de la caducité de ce bonheur éphémère. Emporté par un flot sur le fleuve de ma vie, je cueillerais quelques fleurs du rivage, satisfait de respirer en passant leur parfum d'un jour.

Mais si j'aime, dans le grand sens que comporte ce mot; et si à ce que j'aime je m'attache par les fibres les plus intimes de mon cœur;

alors, que venez-vous me parler de *finir?* Ah! si vraiment ce que j'aime doit m'échapper, je vous en prie, ne me le dites pas; je ne veux pas vous entendre. Voilez, voilez plutôt devant mon cœur la fin de ce que j'aime, car la fin de ce que j'aime m'apparaît comme la mort de mon amour, et mon amour ne veut pas mourir; il veut vivre, et s'il le peut, vivre Eternellement, et Eternellement aussi vivre avec ce qu'il aime.

Tel est, Messieurs, l'indéracinable besoin de notre cœur; telle est la naturelle respiration de sa vie.

Eh bien! à ce besoin n'y aurait-il pas une satisfaction? Ou serions-nous condamnés à porter, pour notre supplice, dans une vie que le temps dévorerait tout entière, cet inépuisable besoin de l'Eternel amour? Oh! non, mille fois non; un Dieu qui est lui-même tout amour, n'a pu nous destiner à cette cruelle déception.

Mais qu'y a-t-il en cette vie, qui soit capable de donner à notre cœur la satisfaction et le rassasiement qu'il appelle par chacun de ses battements? Et qu'est-ce qui, en dehors de l'Eternel, pourra répondre à sa nécessaire aspiration? Ah! je le sens et tous vous le sentez avec moi; pour porter le poids d'un tel amour, ce n'est pas trop

de l'Eternel; à la lettre, il faut réellement cette Eternité qu'il aspire nécessairement.

Oui, ce qu'il me faut pour combler l'abîme que creuse en moi le besoin de cet amour, c'est la permanence de mon être uni à un être Eternel, et par moi Eternellement aimé. Car, pour satisfaire un amour qui ne veut pas mourir, la première et la suprême condition, c'est de durer, de durer toujours. Et, pour réaliser ce toujours ou cette Eternité dans l'amour, il faut trouver en soi et dans ce que l'on aime, la perpétuité de l'existence et l'Eternité dans la vie.

Chose bonne à méditer : tous les terrestres amours, même les plus mondains, même les plus coupables; ces amours qui s'attachent avec acharnement à tout ce qu'il y a de plus fragile et de plus fugitif; ces amours qui se ruent sur le périssable, et se cramponnent aujourd'hui à ce qui ne doit pas avoir de lendemain; eh bien! même ceux-là, au sein de la caducité de tout ce qu'ils aiment, rêvent l'Immortalité de leur vie et de leur félicité.

Ah! Messieurs, qui donc, parmi vous, pourrait ignorer encore cette histoire toujours ancienne et toujours nouvelle, où se peint dans les amours humaines l'invincible besoin de se perpétuer et

de s'éterniser, même quand ils s'attachent à ce qui va les quitter,et déjà plus ou moins fuit et se dérobe ?

Un jour, deux êtres humains possédés d'un égal besoin d'aimer, se rencontrent au chemin de cette vie; un instinct mystérieux, et je ne sais quelle mutuelle attraction les attire et les rapproche; et dans l'illusion d'un bonheur qui voudrait se faire Eternel, ils se sont dit : Nous nous aimons aujourd'hui; eh! qui donc nous empêchera de nous aimer encore demain, après-demain et toujours? Oui, *toujours, toujours!...* Hélas! tandis que ce toujours retentit sur leurs lèvres en trompant leurs cœurs, le temps fait un pas,et il emporte toute cette Eternité, qu'on rêvait de se faire dans la minute qui passe.

Mais il n'en reste pas moins vrai que, dans cette félicité qui n'a pu même se perpétuer deux jours, on voulait mettre quelque chose d'Eternel.

Et voilà, Messieurs, quand nous ne regardons que la terre et le temps, ce qui jette ici-bas à nos cœurs, affamés de l'Eternel amour, de si amers défis : c'est de sentir tout ce que nous aimons se dérober à nous; car le temps est une fuite des choses qui nous arrache chaque jour, et parfois même à toute heure qui sonne, ce que

nous avions l'ambition d'aimer éternellement.

Ah! pour moi, mon cœur me dit qu'il n'en peut être finalement ainsi, et que ces séparations et ces violences de la mort ne peuvent être le suprême dénoûment d'une vie ambitieuse d'aimer toujours.

Oui, j'en suis certain; il y a quelque chose, ou plutôt, il y a quelqu'un que j'aimerai toujours. Ce que j'appelle par toutes les aspirations de mon cœur, c'est un amour éternel dans un cœur éternel; car un Dieu sage, un Dieu juste, un Dieu bon n'a pu vouloir condamner mon cœur à aspirer un amour qu'il ne devrait jamais embrasser, c'est-à-dire un amour Eternel.

Que dis-je! Même quand j'accorde à une créature fragile et caduque comme moi-même, la mesure d'affection que Dieu permet et que sa Providence consacre; je sens que là encore, en cet amour transitoire, j'ai une garantie de mon Eternité; car là même, en cette créature qui m'apparaît ce qu'elle est, c'est-à-dire périssable, je sens que je mets un amour qui ne veut pas périr; car ce que j'aime aujourd'hui, si je le trouve digne de mon amour, pourquoi ne l'aimerais-je plus demain, après-demain et toujours? Et, ce que j'ai une fois aimé, je me demande quelle puissance pourrait m'empêcher de l'aimer

à jamais? J'aime mon père et j'aime ma mère; j'aime mes frères et j'aime mes sœurs; j'aime tous ceux à qui j'ai fait du bien, et j'aime tous ceux qui m'en ont fait à moi-même. J'aime les âmes qui ont compris mon âme. J'aime, enfin, tous ceux quej'ai sentis vibrer comme moi-même sous ce souffle fraternel, où la vie répond à la vie, où le frère reconnaît son frère...

Et vous pensez que je pourrais encore accepter cette idée pour moi vraiment désespérante : un jour, tout ce que tu aimes ne sera plus; ou, si ce que tu aimes peut être encore, toi-même tu ne seras plus là pour lui faire don de ton amour, ou plutôt pour lui continuer cet amour qui voulait se faire Eternel?...

Ah! la main sur ce cœur ambitieux d'aimer éternellement, je m'écrie devant vous, qui avez un cœur comme mon cœur, un cœur affamé d'un amour Eternel : *Impossible*, *impossible !* J'en crois au témoignage de ce cœur, qui m'atteste à la fois deux Immortalités : l'Immortalité de ce qu'il aime et l'Immortalité de son propre amour. Ah! si cette attestation me trompe, si cette affirmation pour moi n'est pas certaine, je renonce à toute certitude; je me voue sans espoir à l'empire de l'erreur, je m'enfonce

dans l'obscur et sombre abîme du doute universel.

Messieurs, si votre cœur vous a dit un jour tout ce qu'il y a de vie, d'espérance et d'avenir dans cette parole : *j'aime;* pour vous l'Eternité est absolument démontrée, et votre cœur avec le mien affirme l'Eternel.

Ah! si, à l'heure qu'il est, et malgré tout ce que je viens de dire, vous pouviez douter encore de la véracité de cet infaillible témoignage de l'amour; je me contenterais de vous dire : Aimez une fois dans votre vie, mais dans le grand et noble sens où j'emploie ici ce mot : Alors vous croirez sans hésiter à l'Eternité de la vie.

La foi, qui d'ordinaire est la racine de l'amour, sortira elle-même toute vivante du fond même de votre amour; vous croirez à l'Eternelle vie, parce que vous éprouverez le besoin d'aimer Eternellement.

Pour moi, je l'avoue et je le proclame tout haut devant ce vaste auditoire, pour moi cette démonstration est absolument décisive. Et, en vous voyant ici tous vibrer sous ce souffle de vie qui sort de mon âme, pour aller, par la parole, toucher à toutes vos âmes; en sentant se remuer dans ma poitrine ce je ne sais quoi qui at-

tire mon cœur vers vos cœurs, pour vous embrasser tous à la fois, dans l'unité vivante d'un même amour; j'ai besoin de m'écrier dans la clarté d'évidence qui jaillit de cet amour même: Frères, je vous aime; frères, vous m'aimez! Oh! oui, nous nous aimons; et parce que nous nous aimons aujourd'hui, nous voulons, n'est-il pas vrai? nous aimer encore demain et toujours!

Dès lors, pour nous la démonstration est faite: nous sommes immortels. Il y a pour nous un éternel amour dans une Eternelle vie.

Certes, ce témoignage pourrait nous suffire; mais il faut aller jusqu'au bout, et entendre toutes les voix intimes par lesquelles notre âme nous dit:

Il y a une Eternité.

IV

Jusqu'ici, Messieurs, nous avons entendu trois témoins sortis des profondeurs de notre âme, et tous trois attestant l'existence de l'Eternité: l'intelligence, par la pensée qu'elle a de l'Eternel;

l'espérance, par l'élan qui la pousse vers l'Eternel; l'amour, par la passion instinctive qui lui fait, même au sein de toutes les caducités, aimer l'Eternel.

Il est dans notre âme un quatrième témoin de l'Eternel; c'est cette faculté royale que nous appelons notre *volonté*.

Ce témoin a, par son attestation, une autorité d'autant plus grande, que la volonté remplit dans le fonctionnement de notre vie un rôle plus éminent, et y exerce un empire vraiment souverain. Car, si l'homme est roi dans la création, la volonté est reine dans l'homme même : elle tient en réalité le gouvernement de la vie humaine. C'est ce qui nous explique pourquoi les hommes valent surtout par leur volonté; ce qui a fait dire au grand saint Augustin : « Les hommes sont « des volontés. *Homines sunt voluntates.* »

Ecoutons donc cet autre témoin de l'Eternelle vie. C'est le parfait accord de toutes les voix de l'âme qui en fait, pour attester le vrai, l'incomparable puissance. Et, au point de vue où nous sommes, le témoignage de notre vouloir, non seulement n'est ni moins recevable ni moins démonstratif que celui de nos autres facultés ; mais

encore, il est prépondérant, et par sa royale autorité particulièrement décisif.

Ce témoignage de la volonté est à la fois triple et un; parce qu'elle veut d'un même acte trois choses qui se tiennent par un indissoluble lien.

Elle veut le *bien*, le bien complet, le souverain bien.

Elle veut la *fin*, la fin dernière ou la Destinée finale.

Elle veut le *bonheur*, le bonheur parfait, le suprême bonheur.

Or, il est manifeste que ce vouloir *triple* et *un* implique logiquement la volonté del'Eternel.

Ce témoignage de la volonté humaine attestant par ces actes essentiels et spontanés l'Eternité de la vie, peut être, pour beaucoup d'hommes inattentifs, plus ou moins inconscient et sa voix plus ou moins sourde. Mais, pour quiconque veut se recueillir au sanctuaire de sa vie intime et se rendre attentif à tout ce qui parle en lui-même, ce témoignage paraîtra assez saisissable, cette voix assez distincte, pour y entendre une affirmation de l'Eternel, encore plus puissante et plus décisive que celles que nous avons déjà entendues.

Et tout d'abord, il y a dans le vouloir humain

cette volonté première et fondamentale, qui tient à sa nature même, à savoir : la volonté du *bien*, et, dans son fond le plus intime, la volonté du *souverain* bien.

L'âme humaine a évidemment des volontés multiples ; mais elle a aussi, et par-dessus tout, une volonté supérieure, éminente, générale, et, en quelque sorte unique : c'est la volonté du *bien*, du bien sans détermination ou délimitation particulière.

Assurément, l'objectif de tout vouloir humain c'est un bien, un bien quelconque, un bien réel ou imaginaire, une chose bonne par quelque endroit, ou du moins supposée telle.

Nous voulons *ce* bien ou *cet* autre bien. Et même, quand nous voulons embrasser le mal, nous lui prêtons, pour mieux l'embrasser, le vêtement et la physionomie du bien : tant il est vrai que la volonté a pour nécessaire objectif un bien, ou un mal vu sous l'aspect du bien. Celui-là même qui, trompé par le prestige et la séduction de ses passions, se laisse tomber jusqu'aux plus profonds abîmes du mal, prétend encore y trouver un bien ; et sous ce rapport, il n'est pas jusqu'aux plus grands scélérats qui ne se fassent, en leurs actes les plus pervers,

l'illusion du bien; même dans la fange de leurs vices, comme certains animaux dans la boue qu'ils remuent, ils trouvent ou ils s'imaginent trouver encore quelque chose de bon.

Mais ce serait méconnaître la nature, l'essence et le mouvement de la volonté humaine, de supposer que, dans ses vouloirs multiples et variés, elle ne veut que *tel* ou *tel* bien particulier. Elle veut sans doute ceci et cela, *hoc et illud*, dit saint Augustin, c'est-à-dire ce bien et cet autre bien. Mais, ajoute ce grand homme : « Otez ceci et cela, *tolle hoc et tolle illud;* que « reste-t-il? » Il reste ce que l'âme veut avant tout, avant toute limite et toute restriction, c'est-à-dire le *bien*, rien que le bien; *et remanet bonum*; c'est-à-dire ce que l'âme veut primitivement, ce qu'elle veut spontanément; ce qu'elle veut, enfin, nécessairement. Par ses volontés libres, elle veut, elle choisit *tel* ou *tel* bien ; par sa volonté spontanée, par sa volonté nécessaire, elle veut simplement le bien. De même que l'âme par l'intelligence, au fond de toutes les vérités qu'elle perçoit et connaît, découvre et saisit avant tout la *vérité*; de même, par sa volonté au fond et au-dessus de tous les biens particuliers, elle veut le bien, rien que le bien; le

bien sans restriction, le bien sans limites.

C'est dire que l'âme veut, avant tout, le bien souverain, le bien suprême, à la lettre, le bien infini, ou l'Infini du bien.

Or, vouloir l'Infini du bien, qu'est-ce, si ce n'est vouloir en même temps l'Eternité du bien? Que serait pour nous cet Infini du bien, si cet Infini du bien que nous voulons, n'était pas Eternel? Un Infini limité dans la durée, est-ce encore un Infini? Et serait-ce encore le bien que je veux embrasser? Oh! non vraiment. Tout le crie en moi : Ce bien souverain, ce bien suprême, ce bien infini, qui est au fond de mon vouloir, et qui est ma volonté elle-même, ce bien est éternel. S'il ne l'est pas, alors ce n'est plus le bien que je veux, le bien que j'appelle et auquel j'ai l'ambition de m'unir, comme au véritable objectif de mon vouloir. Car, je le sens, un bien que je possèderais aujourd'hui et qui devrait me manquer demain; un bien même que j'embrasserais pendant des siècles, sans avoir la certitude de l'embrasser éternellement, ce bien si grand et si plein fût-il, ne répondrait pas à l'ambition qu'a ma volonté d'embrasser et de posséder le bien; parce que ce bien fait à la mesure de ma faculté de vouloir, ce n'est pas seulement

un bien infini en lui-même ou dans sa substance, c'est encore un bien infini dans sa durée.

Donc, ou Dieu me trompe par la volonté qu'il m'a donnée lui-même, ou je possèderai avec l'Infinité l'Eternité du bien.

Cette possession de l'Eternel m'est garantie encore par ma volonté considérée sous un autre aspect.

Ce que veut instinctivement et spontanément notre humaine volonté, c'est sa fin, sa fin dernière ou sa Destinée finale. Inutile d'insister ici sur ce point précédemment établi (1).

Or, cette fin dernière ou cette Destinée finale, nous l'avons également démontré, ne peut être et n'est autre que Dieu lui-même.

Eh bien! cette fin qui est en Dieu, Dieu lui-même la pose devant ma volonté libre, et il me dit : Voici ta fin, ta fin suprême ; si tu la veux, tu la peux conquérir. Ma justice t'en fait un devoir et mon amour t'y invite; car je suis moi-même ta fin, parce que je suis ton Créateur, ton souverain Maître, ton centre béatifique : viens donc!

Je le suppose : j'ai répondu à l'appel de Dieu ;

(1) Voir la *Destinée*, 2e Discours.

ma volonté, ma volonté libre a marché vers ce terme indiqué par la Providence, la justice et l'amour : j'ai touche le but final; j'ai conquis ma fin dernière, c'est-à-dire j'ai embrassé Dieu même.

Et maintenant, je le demande : cette fin une fois atteinte, quand finira-t-elle? Cet embrassement de mon Dieu, devenu ma souveraine béatitude, quand cessera-t-il d'exister? Jamais! oh non, jamais! Cet embrassement de ma Destinée vivante ne peut plus cesser d'être; il est *Eternel.*

Eh! comment, en effet, cet embrassement de mon âme et de Dieu cesserait-il d'exister? Est-ce Dieu qui s'arracherait à moi, ou bien est-ce moi qui m'arracherais à Dieu? Laquelle de ces deux hypothèses la raison pourrait-elle admettre? Ni l'une ni l'autre.

Quoi! Dieu m'arracher ma fin? Dieu me dérober ma Destinée, en se dérobant lui-même à moi?... Mais cette fin, c'est *Lui* qui me la fait, c'est *Lui* qui me commande de l'atteindre, c'est *Lui* qui me dit par sa volonté souveraine : Embrasse ta fin en m'embrassant moi-même.

Eh bien! j'ai fait ce qu'il a voulu : j'ai embrassé ma fin, et avec elle Dieu même ; et *Lui*-même m'arracherait ma fin en se dérobant à

moi? Quoi! une heure sonnerait où ce même Dieu qui m'a ordonné de l'embrasser au terme final de ma vie, comme mon suprême bonheur, me dirait en me repoussant de *Lui* : C'est assez jouir de moi; assez longtemps tu m'as possédé. Maintenant, retire-toi; va, si tu le peux, trouver ailleurs ta félicité, ou rentre dans ton néant.

Arrière! arrière une telle hypothèse! Tout crie en moi, comme en Dieu même : Impossible!

Comment donc ma Destinée, une fois conquise et embrassée par ma volonté libre, pourra-t-elle finir? Est-ce que *moi-même*, je m'arracherai à ma fin?

Quoi! moi-même me dérober à l'embrassement de Dieu? Mais comment? Où irais-je, en quittant ma fin et en m'arrachant à mon Dieu? Où me précipiter au delà? Et comment retourner en arrière? Ce que j'ai moi-même *voulu*, je l'ai trouvé; j'ai conquis ma Destinée, je la tiens, je ne l'abandonnerai pas; comme elle, et avec elle, je vivrai *Eternellement.*

Eh! comment, je vous prie, pourrais-je avoir la volonté de m'arracher moi-même à ma félicité suprême, en m'arrachant à ma fin dernière?

Ce que veut ma volonté, avant tout et par-

dessus tout, quand elle embrasse sa fin dernière, qu'est-ce, si ce n'est embrasser son bonheur? La fin dernière et le bonheur se tiennent par une nécessaire relation; ils sont liés l'un à l'autre par une chaîne plus forte que tout; chaîne que rien, absolument rien ne saurait briser, et qui s'appelle la force même des choses. Toute tendance vers la véritable fin, si petite et si primitive soit-elle, c'est le bonheur qui commence; et la possession de la fin, le repos dans la fin, c'est le bonheur qui s'achève. La suprême déviation de la fin dernière, c'est le suprême malheur, c'est le malheur même de l'enfer; et la conquête totale et définitive de la Destinée finale c'est le suprême bonhenr, le bonheur même du ciel.

Ainsi l'exige l'ordre fondamental; ainsi le proclame la plus vulgaire raison, l'irrécusable témoignage du sens commun.

Inutile d'insister sur un point rayonnant de a propre clarté, et d'une évidence qu'on peut appeler primitive.

Mais, ce qu'il faut surtout bien entendre ici, c'est que la volonté humaine veut nécessairement son bonheur, son suprême bonheur, et que pour être complet, achevé et suprême dans le vrai

sens de ce mot, ce bonheur doit être Eternel.

Que l'homme en tout veuille son bonheur, son suprême bonheur, c'est une vérité devenue banale à force d'avoir été dite.

Mais il fallait la rappeler, parce qu'elle touche au fond même de ce sujet. Si l'homme ravi hors de lui-même par un mouvement de généreuse et sublime abnégation, peut, un moment, faire abstraction de son propre bonheur; il n'en peut jamais faire la complète abdication. Dans chacune de ses actions, par chacun de ses mouvements, l'homme, avons-nous dit, veut un bien, mais il le veut surtout, d'ordinaire, dans ses rapports avec son bonheur du temps ou son bonheur de l'Eternité. Et si, comme nous l'avons dit aussi, il veut en tout, non seulement tel bien particulier, limité, restreint, mais le bien total, souverain, suprême, enfin, il le veut surtout comme son suprême bonheur.

Or, il n'y a pas de suprême bonheur sans la permanence et l'Eternité dans le bonheur. Cicéron déjà l'avait compris, alors qu'il disait qu'on ne peut être vraiment heureux que dans la possession d'un bien stable et permanent : *Nemo, nisi in stabili et permanente bono beatus esse potest.* L'Eternité entre donc essentiellement comme

élément constitutif dans la plénitude du bonheur. Que serait pour moi un bonheur que je saurais devoir un jour finir, si ce n'est un bonheur incompatible avec le suprême bonheur?

Et, puisque ma volonté veut le bonheur complet, achevé, en un mot, le parfait bonheur, il en résulte qu'elle veut nécessairement l'Eternité dans le bonheur.

Cela posé, il faut avec la volonté humaine affirmer l'Eternelle vie, ou se précipiter dans les contradictions : contradiction dans l'homme et contradiction en Dieu lui-même. Comment comprendre (si l'Eternité n'existe pas) cette situation absolument contradictoire dans une volonté humaine : vouloir spontanément et nécessairement ce qui doit lui échapper fatalement. Contradiction humaine doublée de la contradiction divine : Dieu mettant dans l'homme la volonté nécessaire de son bonheur suprême, et lui en refusant la condition absolument indispensable, à savoir, l'Eternité dans le bonheur.

Tel est, Messieurs, le témoignage d'une gravité spéciale que l'âme humaine rend par sa *volonté* à l'Eternité de sa vie. Elle dit : Je veux le bien, le bien complet, l'Infini dans le bien; et le le bien n'est ni complet, ni infini, s'il n'est pas

Eternel. Je veux ma fin, ma fin dernière; et ma fin dernière doit être Eternelle. Je veux, enfin, mon bonheur, mon bonheur complet, mon bonheur parfait ; et mon bonheur ne peut être ni parfait, ni complet, s'il n'est pas Eternel.

Donc, il y a une Eternité.

Et c'est ainsi que la volonté, répondant de sa voix royale aux autres voix qui parlent au fond de l'âme humaine, affirme avec une puissance vraiment irrésistible, non seulement une fois, mais trois fois, l'existence de l'Eternelle vie.

V

Ne vous semble-t-il pas, Messieurs, que pour attester notre Eternel avenir, le témoignage de notre âme est aussi complet qu'il se peut concevoir?

Cependant, si nous y regardons de près, nous trouvons dans cette attestation de l'Eternité par l'âme humaine, quelque chose peut-être encore plus décisif que tout ce que nous avons dit jusqu'ici : c'est le témoignage de son *action*.

Non seulement notre âme *pense*, *espère*, *aime* et *veut* l'Eternel dans sa Destinée future; en fait elle le *cherche*, elle le poursuit avec un invincible besoin de l'atteindre.

C'est qu'en effet, notre marche dans le temps n'est, à la bien définir, qu'une poursuite constante de l'Eternité.

Nous venons de montrer comment l'acte essentiel de notre volonté est de *vouloir* le bonheur et le suprême bonheur. En ce moment, nous allons plus loin, et nous disons non plus seulement que notre âme *veut* avec le suprême, l'Eternel bonheur : nous disons qu'elle le *cherche* et le poursuit; et que cette recherche et cette poursuite est le grand ressort et l'universel mobile de toute son *action*.

Quiconque connaît un peu l'humanité, n'ignore plus que toute l'action humaine peut se résumer en cette formule :

Chercher l'Eternel.

Vous-mêmes, Messieurs, vous qui semblez, par tous les mouvements de votre vie, ne chercher et ne poursuivre que tout ce qui est du temps; ne sentez-vous pas, au fond de tous ces mouvements, une force mystérieuse qui vous pousse vers l'Eternel ? Et, tandis que vous paraissez ne

chercher qu'un bonheur qui a pour durée *aujourd'hui*, et, peut-être, pour extrême limite *demain;* n'est-il pas vrai qu'en réalité vous cherchez un bonheur sans fin?

Adorateurs des choses du temps, même sans y penser, c'est l'Eternité que vous poursuivez.

Ambitieux de trouver le bonheur dans la gloire, vous cherchez une gloire Eternelle; ambitieux de trouver le bonheur dans la possession de la richesse, vous cherchez une richesse Eternelle ; ambitieux de vous faire un bonheur au sein de la volupté, vous poursuivez une volupté Eternelle.

Et vous, qui mettez votre bonheur dans l'éclat de la beauté, même de la beauté fugitive d'ici-bas; dites, pourquoi êtes-vous triste, lorsque vous sentez descendre sur votre front les premières ombres de cette vieillesse qui flétrit tout, et qui pour vous va bientôt venir, si elle n'est déjà venue? Fleur humaine que vous êtes, mais fleur d'un jour, vous portez même sous cette beauté, qui déjà se décolore, l'ambition de fleurir Eternellement.

D'où vient, en un mot, la grande douleur et parfois le désespoir de nous arracher à tout ce qui nous quitte, si ce n'est parce que nous

avons même en cette *région de changement* et de caducité, la secrète ambition d'Eterniser nos joies et nos félicités d'un jour; et que, dans la possession comme dans la perte de tout ce qui est du temps, nous gardons notre constante *recherche* de l'Eternité?

Ainsi, dans des situations et sous des faces diverses, sommes-nous tous dans ce voyage de la vie.

Oui, voyageurs dans le temps, nous poursuivons l'Eternité. Et, chose remarquable, au fond des phénomènes et des incidents qui nous montrent que notre vie n'est qu'un voyage, nous découvrons la preuve démonstrative de notre marche vers un terme qui ne doit pas finir.

Rappelons ici ce qui, sur ce point, est développé ailleurs (1).

Comme le voyageur, nous passons, et passons toujours; et cette continuité du passage nous condamne à la perpétuité des *déplacements*.

Au fond de ce mouvement qui nous fait marcher toujours, en nous déplaçant sans cesse, n'est-il pas vrai que nous cherchons un point

(1) Voyez dans le volume intitulé, la *Destinée*, le développement de cette vérité : *La vie est un voyage*, 4e discours.

d'arrêt, un point d'arrêt définitif, et qu'à travers toutes les étapes que nous parcourons, nous avons l'ambition d'arriver à une *station Éternelle* ?

Comme le voyageur, nous quittons toujours quelqu'un ou quelque chose ; et la perpétuité de nos déplacements implique, comme conséquence forcée, la continuité de nos *séparations*. Qui donc a vécu et peut ignorer encore cette inéluctable loi de la vie : se séparer, se séparer encore, se séparer toujours ?

Comment se fait-il, cependant, que sous le coup de ces séparations toujours renouvelées, nous gardions l'indéracinable instinct et l'irrésistible besoin d'une union qui ne doit pas finir ? Ah ! c'est qu'une voix secrète mais révélatrice nous dit à tous (quand nous savons l'écouter), qu'à travers toutes ces séparations, dont nous portons au cœur la blessure toujours saignante, nous poursuivons une *union Éternelle*.

Comme le voyageur encore, nous cheminons dans le travail, la fatigue et l'agitation. Et pourtant n'est-il pas vrai qu'au milieu de cette perpétuelle agitation, et de cette perpétuelle fatigue nous cherchons un repos, non un repos transitoire, mais un repos *Éternel* ?

N'est-il pas vrai que nous appelons en secret, à tous les moments de notre vie, ce que l'Eglise appelle sur nous après l'heure de notre mort, en chantant sur notre cercueil : *Requiem œternam* ?

Comme le voyageur, enfin, dans notre rapide passage, nous mourons tous les jours et nous ne sentons, pour ainsi dire, notre vie qu'à la perpétuité de notre mort.

Comment expliquer, dès lors, que même dans cette continuité de notre mort, nous sentons l'inapaisable besoin de vivre, de vivre toujours davantage, bref, de vivre Eternellement?

Qui donc, se connaissant et se sentant lui-même, pourra le contester ce besoin profond de la vie et même de l'Eternelle vie, dans la continuité et la perpétuité de sa mort?

Pour moi, je le sens, ce grand mot de son Symbole que l'Eglise chante avec éclat, sous les voûtes sacrées de ses basiliques, à chaque pas que je fais au chemin de ma vie, je le chante tout bas au sanctuaire intime de mon âme: *Vitam œternam !*

Messieurs, j'insiste sur ce point, qui est le point culminant de la démonstration de l'Eter-

nelle vie, le besoin de vivre, et de vivre *Éternellement.*

Où donc est-il sur la terre, celui qui veut mourir et mourir tout à fait ? Où donc est-il, l'être humain qui n'a pas la passion de vivre, et de vivre le plus possible ?

Est-ce le vieillard ? Mais il n'a fait en vivant que développer en lui le besoin de vivre ; et son ambition de la vie semble croître à mesure qu'il avance vers la mort. Oui, même l'octogénaire dit, en se penchant vers sa tombe : *Vitam œternam.* La vie Eternelle ! La vie Eternelle !...

Qui donc vraiment sent le besoin de mourir ? Le *malheureux*, dites-vous, celui que la vie accable ? Mais, ce malheureux, ne voyez-vous pas qu'il a besoin de vivre davantage, et que son malheur est précisément de ne pas vivre assez ?

Qui donc, enfin, ne veut plus vivre, et aspire à mourir tout à fait ? Ah ! je vous entends : le *suicidé* : celui-là, dites-vous, a bien perdu l'ambition de vivre, et surtout de vivre Eternellement.

Eh bien, vous vous trompez : si cet homme veut secouer sa vie du temps, c'est que cette vie pour lui ressemble trop à une mort; sa vie se

sent à l'étroit ; il lui désire une sphère plus large ; sa vie étouffe ; il cherche à ses aspirations un air plus libre ; il rêve de trouver, de l'autre côté de sa tombe, une atmosphère inconnue où sa vie, que le temps a flétrie, puisse s'épanouir sous un soleil plus doux et sous des souffles meilleurs.

Et moi-même je sens, au plus profond de mon être, que si la tentation me venait un jour de précipiter ma mort, ah ! ce ne serait pas pour conquérir le sommeil du néant, mais pour embrasser l'Eternité de la vie.

Ainsi, sous quelque face que je considère ma vie voyageuse, elle m'atteste la certitude d'une Eternité :à travers mes déplacements, je cherche un terme Eternel ; à travers mes séparations, je cherche une union Eternelle ; à travers toutes mes fatigues, je cherche un repos Eternel ; et à travers toutes mes morts, je cherche une vie Eternelle.

Voyageur que je suis, au chemin de cette vie, je n'ambitionne qu'une chose : *arriver* ; oui, ar river, pour moi c'est *tout*.

Or, pour moi, *arriver*, cela veut dire : toucher au terme final, à la *fin qui ne finit plus*; donc, à l'Eternité, car l'Eternité c'est cela même.

Là, je veux m'arrêter et m'arrêter pour toujours. Là, je veux aimer et m'unir pour toujours. Là, je veux me reposer et me reposer pour touours. Là, enfin, je veux vivre et vivre pour toujours.

Et ce mot suprême de mon Symbole : *Vitam œternam*, c'est le cri de toute ma vie. Donc, je *vivrai Éternellement*.

Ou bien il faut que je récuse, avec le témoignage du Christianisme et de l'Humanité, le témoignage de mon âme; il faut que je consente à me contredire, à me nier, à m'abdiquer, et j'allais dire, à m'anéantir moi-même.

Je n'y consentirai pas; oh ! non, jamais ! Hier je disais, et tous vous disiez avec moi : Je crois à la parole de mon Verbe divin; je crois à la parole de l'Eglise infaillible ; je crois à la parole du genre humain.

Aujourd'hui je dis, et tous vous direz avec moi : Je crois à la voix de mon verbe intérieur, qui me crie de toutes les profondeurs de mon être : Il y a une Eternité.

Ah ! oui, je le crois, *credo* ; car, ce n'est plus seulement le Christ, l'Eglise, les chrétiens, l'humanité, c'est mon *âme* qui me crie d'une voix que je ne puis étouffer: Tu es fiancé par ton Dieu

même à la fin qui t'appelle et t'attend, pour accomplir avec lui-même le mystère de ton Eternelle union : union béatifique qui a, pour se préparer, toute la vie du temps, pour se consommer, toute la vie de l'Eternité !...

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Telle est, Messieurs, la conclusion finale de ces deux discours qui n'en font qu'un. Il y a une Eternité : nous vivrons Eternellement. C'est ce qu'attestent à la fois les témoignages du *dehors* et les témoignages du *dedans*; en d'autres termes, les témoignages d'*autorité* et les témoignages de l'*âme*.

Deux grandes autorités affirment ensemble l'Eternelle vie : le Christianisme et l'Humanité. Le Christianisme, par la voix du Christ qui en est le Chef, de l'Eglise qui en est le corps, et de tous les chrétiens qui en sont les membres, affirme de toutes les manières son Dogme souverain, l'*Eternite*.

D'autre part l'Humanité entière, à tous les lieux de l'espace, à tous les moments de sa durée, et à tous les degrés de sa hiérarchie, fait à la grande voix du Christianisme un écho universel, et avec lui affirme l'Eternité.

Et il se trouve qu'à ce témoignage du dehors répond harmonieusement le témoignage du dedans, et au témoignage d'autorité le témoignage de notre âme.

Par sa pensée, par son espérance, par son amour, par sa volonté, par sa recherche de l'Eternel, notre âme nous dit à chacun et à tous, non seulement une fois, mais cinq fois : *Eternité!*

Eternité! c'est, Messieurs, le mot que je vous laisse comme l'abrégé de ma parole d'hier et de ma parole d'aujourd'hui; et avant de finir, que puis-je vous demander, si ce n'est de lui donner dans vos âmes recueillies un retentissement profond, surtout un retentissement efficace?

L'Eternité!... ah! je vous en prie, laissez-la parler en vous; laissez-la retentir jusqu'au plus intime sanctuaire de vos âmes; car, je vous le dis en vérité, ce mot parle plus fortement et plus efficacement que ne pourrait le faire le plus grand des orateurs, cet orateur fût-il même le génie de l'éloquence.

Oh! cette parole, n'ayez pas peur de l'entendre et de la méditer; car il n'en est pas qu'il vous importe plus d'écouter et de comprendre.

Donc, allez, et dans tous les chemins où vous emporte le mouvement de votre vie, écoutez-le bien, ce mot dominateur; oui, jusque dans le fracas des affaires et des préoccupations du temps, écoutez-la, écoutez-la encore cette incomparable parole, qui, même au milieu de tous les bruits de ce monde passager, vous dit au plus intime de vous-mêmes : Voyageurs du temps, songez-y, vous êtes immortels; vous vivrez Eternellement.

Ah! Messieurs, comment pourriez-vous n'y pas penser? Quoi! à la rumeur que fait autour de vous tout ce qui passe, tout ce qui va bientôt finir, vous permettriez d'étouffer en vous la pensée de ce qui ne passe pas, et de ce qui ne finit pas? Et vous laisseriez toutes les voix du temps, voix de l'heure qui sonne et de la minute qui fuit, dominer en vous la grande voix de l'Eternité? Oh! non vraiment, dans l'amour que j'ai pour vos âmes, et dans l'intérêt que je porte à votre salut, je n'y puis consentir.

Messieurs, laissez-moi vous le dire : telle est sur ce point la sollicitude de mon cœur apostolique, que si, au sortir de cette enceinte, il dé-

pendait de moi de vous suivre, je voudrais m'attacher à vos pas, pour vous faire entendre et entendre encore ce mot qui ne doit jamais cesser tout à fait de retentir dans vos âmes créées pour l'Eternel !

Que dis-je? je voudrais m'en aller sur vos places publiques, et jusque dans vos forums bruyants; et là, redire à ces foules si absorbées par les choses du temps : *Eternité! Eternité!* O vous tous qui vivez aujourd'hui et qui mourrez demain, ah! ne l'oubliez jamais : vous n'êtes pas faits pour ce qui fuit, mais pour ce qui demeure. Au bout de ce chemin où vous marchez, tantôt dans le plaisir et la volupté, tantôt dans le travail et la fatigue, il y a l'Eternité.

Oui, Messieurs, voilà ce que je voudrais dire et redire, non seulement à vous, mais à tous ceux qui, avec vous, passent au chemin de cette vie d'un jour.

Ah! du moins, ce mot vous l'emporterez dans vos âmes comme un écho prolongé de mon discours. Tous les jours, et s'il se peut, à toute heure de chaque jour, vous renouvellerez votre acte de ferme foi et d'adhésion absolue à ce dogme souverain. Oui, à chaque pas que vous ferez dans votre course rapide du temps, vous direz : Je

crois à la vie Eternelle : *Credo vitam æternam;* j'en suis certain, il y a une Eternité.

Messieurs, j'ai beaucoup insisté sur cette grande et ferme base de la vie du temps : la *Certitude d'une Eternité*. Il le fallait. Demain j'essayerai de vous dire ce que cette Eternité est pour nous, dans notre vie présente et dans notre vie future. Je ne vous convie pas à venir m'entendre : votre concours d'aujourd'hui me garantit d'avance votre concours de demain.

INFLUENCE DE L'ÉTERNITÉ

SUR LA VIE PRÉSENTE

Annos æternos in mente habui. Ps. 76.

J'ai médité les années éternelles.

Monseigneur,
Messieurs,

Nous savons désormais qu'après cette vie transitoire il y a pour nous une vie qui ne doit plus finir; c'est-à-dire, dans le sens le plus propre et le plus strict de ce mot, une vie Eternelle, *vitam æternam.*

Cette Eternité de la vie nous est attestée, et par toutes les voix qui nous parlent par le dehors, et par toutes les voix qui nous parlent par le dedans, c'est-à-dire, par tous les témoignages de l'autorité et par tous les témoignages de l'âme.

Sous le double ascendant de cet irrésistible témoignage, je me suis écrié tout haut, et chacun de vous, ce me semble, a dit avec moi : *Credo!* Oui, je le crois : *Il y a une Eternité*.

Maintenant, Messieurs, pour mieux mesurer la portée de ce que nous avons dit jusqu'ici, et surtout de ce qui nous reste encore à dire, ce serait le moment de poser, en essayant d'y répondre, cette grande question : Qu'est-ce que l'Eternité? Quel est le fond de son mystère? Quelle est sa largeur? sa profondeur? sa longueur? Ah! sa longueur, surtout! Et comment mesurer son incommensurable durée?

C'est ce que j'avais pensé d'abord à vous dire dans ce discours.

Imitant ce qu'ont fait, sur un pareil sujet, des prédicateurs célèbres, j'aurais, moi aussi, voulu tenter cet impossible: vous faire comprendre *ce que c'est* que cette Eternité. Appelant au secours de la pensée toutes les ressources et toutes les puissances de l'imagination, par les rapprochements ou les contrastes des choses les plus extrêmes, par les images, les comparaisons et les hypothèses les plus capables de frapper la pensée du peuple, et même l'intelligence des savants, j'aurais essayé de vous donner, sinon la compré-

hension, au moins une *idée* de la durée *des années Eternelles*, ou de l'Eternité : et assurément votre pensée comme la mienne, devant le mystère de l'Eternelle durée, fût demeurée dans une sorte de religieuse stupéfaction.

Le temps me manque pour vous faire entrer dans ce profond mystère. J'aime mieux, d'ailleurs, vous laisser vous-mêmes par votre pensée solitaire pénétrer dans son fond. Et je me contente de vous livrer en passant la parole d'un Saint Père, qui vous dit tout en ces deux mots : « L'E-« ternité, c'est la fin ; et cette fin ne finira plus : « *Æternitas est finis sine fine* ». « *Eternité!* » s'écrie Saint Augustin, « son nom est bientôt dit, car il « n'a que quatre syllabes, *quatuor syllabis constat*; « mais en elle-même elle est sans fin, *in se est sine* « *fine* »

Je vous laisse donc, Messieurs, sous la clarté rayonnante et l'impression salutaire de cette idée qui résume et abrège tout : « Une fin qui ne « finit plus; *finis sine fine*, » c'est-à-dire un terme où finit tout ce qui est du temps, et lui-même ne devant plus finir ; bref, la durée sans limite et sans fin, et pour tout dire en un seul mot : l'*interminable*. Voilà l'Eternité.

Sans entrer plus avant dans cet insondable

abîme, je me place à un point de vue à la fois plus saisissable et plus pratique ; et je vais essayer de montrer quelle est la *puissance* efficace et l'influence décisive de cette pensée de l'Eternité ainsi comprise, soit qu'il s'agisse de notre vie *présente*, soit qu'il s'agisse de notre vie *future*.

N'aimant à dire qu'une chose à la fois, et trouvant d'ailleurs ces deux considérations trop vastes pour un seul discours, je remets à demain de vous parler de la seconde. Je vais me borner aujourd'hui à vous *montrer* l'incomparable ascendant qu'exerce sur notre vie *présente*, cette idée de l'Eternité, alors qu'elle nous entre profondément dans l'âme.

La puissance que doit exercer sur l'âme humaine la pensée de la survivance *Eternelle*, apparaît si évidente, que j'ai plutôt à vous la rappeler qu'à vous la démontrer ; et je n'aurai pas de peine à vous faire comprendre comment elle est, tout à la fois, puissance d'illumination, de consolation, de conversion, de sanctification et finalement d'apostolat ou de propagation.

C'est ce qui va faire, ce soir, l'objet de votre religieuse attention.

I

Et tout d'abord, remarquez, Messieurs, que l'idée de l'Eternelle vie ou la perspective de l'Eternité exerce sur nos âmes une étonnante puissance *d'illumination*.

J'entends par là l'éclatante lumière que cette pensée répand sur toutes les choses du temps, pour nous en découvrir le vide et nous en laisser voir le néant.

En dehors de cette vision ou de cette pensée de l'Eternel, tout dans le temps nous trompe et nous apparaît dans un faux jour, qui nous en voile le vide et nous en dissimule l'inanité.

Mais, où donc est l'âme sincère qui, face à face avec l'Eternel avenir, en tête à tête avec l'Eternité, n'éprouvera pas le besoin de s'écrier dans la lumière qu'elle projette sur toutes les choses de la terre et du temps : O Eternité! O Eternité! puisque pour moi tu dois durer toujours ; puisqu'il est vrai que tu es la fin, et que cette fin ne doit plus finir ; puisque ta durée surpasse toutes les durées que j'imagine, et toutes celles que je ne puis pas même imaginer ; ô Eternité, puisque tu es vraiment, dans le sens le plus strict et le

plus absolu de ces mots, l'incommensurable et l'interminable : oh! que dois-je donc penser de cette vie du temps et de tout ce qu'elle renferme? Qu'est-ce pour moi que cette vie? Cette vie que toutes ses réalités condamnent à dire, à chaque pas qu'elle fait au chemin : Vivre aujourd'hui et mourir demain; que dis-je? vivre en ce moment et mourir tout à l'heure, à l'instant même, peut-être! Hélas! qu'est-ce que cela devant l'Eternité, où ma vie, par chacune de ses respirations, sera condamnée à dire le toujours et le jamais qui marquent son heure perpétuellement présente : Vivre *toujours!* Mourir *jamais!...*

O Eternité, ô Eternité! dis-moi ce que signifie cette parole, qui sans cesse retentit dans ton sein et résonne au plus intime des âmes qui l'habitent : *Toujours! Jamais!* Ah! devant ton abîme qui se découvre, devant ton mystère qui se révèle à ma pensée, autant du moins que cette infirme pensée peut en découvrir et entendre quelque chose; qu'est-ce que les *toujours* et les *jamais* qu'ici-bas murmurent nos âmes et prononcent nos lèvres? Des *toujours* et des *jamais* qu'emporte le premier souffle qui passe; et dont notre vie, en nous poussant vers toi avec une rapidité vertigineuse, semble être l'amère et persévérante ironie!

Lorsque notre vie court, lorsqu'elle se précipite plus rapide que tous les fleuves qui courent et se précipitent à la mer, plus rapide que vos chars emportés par le souffle de la vapeur; et lorsque à toute heure, à tout instant de cette course, l'Eternité peut nous arrêter et nous dire en nous ouvrant son sein : Me voici; qu'est-ce, en effet, que les *toujours* et les *jamais* de ce lieu du passage, par lesquels nous essayons de nous tromper nous-mêmes et les autres avec nous, si ce n'est une ironie de cette vie du temps, pour mieux se faire illusion, simulant l'Eternel?

Ah! si ce rayon illuminateur que l'Eternité, en se découvrant, projette sur le temps ne nous désabuse pas sur la valeur de tout ce qu'il renferme; qu'est-ce donc qui pourra nous arracher ce voile, ou plutôt ce bandeau qui nous en cache l'inanité?

Chose remarquable! en dehors de cette pensée de l'Eternelle durée, rien n'arrive à nous convaincre tout à fait de ce néant, de ce rien de toutes les choses du temps.

Que de choses cependant, dans notre vie du temps, semblent faites pour nous désabuser de leur valeur propre et nous convaincre de leur néant! Ah! des choses de cette vie nous vous avons un jour montré tout à la fois et l'uni-

verselle instabilité, et l'agitation permanente, et le vide profond, et l'inexorable ennui, et l'irrémédiable souffrance, et, avec tout cela, la radicale et absolue impuissance de tout ici-bas, pour nous donner ce que nous rêvons et ce que nous poursuivons toujours, par un invincible instinct, sans le rencontrer jamais (1).

Qu'y a-t-il de plus propre, ce semble, à nous donner la souveraine conviction que tout ici-bas est vain ?

Et cependant rien n'y fait. A cette instabilité, à cette agitation, à ce vide, à ce fond inépuisable de la souffrance, sans cesse renaissant de la souffrance elle-même, nous nous attachons, nous nous *cramponnons* quand même.

Même la certitude que cette vie a un terme, et qu'elle va bientôt finir, ne suffit pas à arracher les hommes à tout ce qui les agite, à tout ce qui les fatigue, à tout ce qui les ennuie, à tout ce qui les tourmente, à tout ce qui leur échappe, à tout ce qui demain, ou même aujourd'hui, peut-être, va les quitter tout à fait. Et vous pouvez les entendre redire, dans les festins qu'ils se font sur ce fleuve du temps qui les emporte :

(1) Voir le volume précédent, la *Destinée*, 3me discours.

« Mangeons et buvons; car nous mourrons de-
« main. *Manducemus et bibamus ; cras enim mo-
« riemur.* »

Que dis-je? l'idée même que tout ne finit pas avec la mort, l'idée d'une *survivance* quelconque par-delà notre tombe ne suffit pas à nous donner de l'inanité de toutes les choses qui passent avec nous-mêmes une conviction complète et capable, sur ce point, de nous éclairer et de nous instruire assez, capable surtout de nous arracher, par un détachement effectif, à la puissance de leurs séductions, de leurs charmes et de leurs fascinations.

Mais, Messieurs, l'idée fixe et acceptée, la certitude absolue qu'à cette vie qui va finir, doit succéder une vie qui *ne finira plus*; l'idée qu'au delà de ce terme où va s'arrêter notre vie du temps, il y aura une vie qui n'aura plus de terme, une vie, dans le sens absolu de ce mot, vraiment *interminable* : ah! dans cette idée et dans cette conviction, si l'on a gardé la faculté de voir et d'entendre, quelle force et quelle puissance pour nous montrer et pour nous persuader « combien » — selon le beau mot de Bossuet — « tout, ici-bas, n'est rien! »

Supposez seulement qu'au sortir de ce monde,

vous avez à vivre dans l'autre, heureux ou malheureux, un milliard de siècles; que sera pour vous, dans la balance de la plus vulgaire raison, le poids ou la valeur de cette vie? Que dis-je? supposez qu'après ce milliard de siècles écoulés, il doit y avoir encore pour vous à vivre d'autres milliards de siècles...

Eh bien! qu'en pensez-vous? Alors, que vaudra pour vous, en face de ces milliards et ces milliards de siècles, ce court *moment* de votre vie passagère? Et qu'y aura-t-il pour vous dans cette vie, malgré tous ses charmes et tous ses bonheurs possibles ou impossibles, qui puisse être mis en balance avec cette autre vie si effroyablement longue et séculaire?

Qu'est-ce donc, si, même tous ces milliards de siècles supposés, ne vous donnent pas le dernier mot de l'éternelle vie? Qu'est-ce, si, comme l'enseigne le dogme Catholique et comme vous le croyez vous-mêmes, qu'est-ce, si, après ces milliards il faudra compter d'autres milliards, et toujours, sans voir jamais le terme, d'autres milliards de siècles; et cela, dans le bonheur ou le malheur, dans la récompense ou le châtiment; selon le libre usage que vous aurez fait de ce

moment que Dieu vous aura donné de passer dans le temps ?

Oh ! comprenez-vous alors, Messieurs, le sens profond de cette question si éminemment raisonnable, qu'un jeune Saint posait en face de toute chose du temps : *Quid hoc ad æternitatem ?* Qu'est-ce que cela devant l'Eternité ? Qu'est-ce que cette vie qui se dérobe, qui m'échappe, et tout à l'heure va finir avec tout ce qu'elle porte avec elle, devant cette autre vie, dont la Destinée est de demeurer *toujours* et de ne finir *jamais ?*

Ah ! Messieurs, comme dans cette grande lumière, qui sort du fond de cette Eternité pour nous montrer, sous leur vrai jour, toutes les choses du temps, apparaît la folie des hommes si haletants, si acharnés à la poursuite des vanités, des bagatelles, des *riens* de cette vie d'un jour, et si distraits, si oublieux, si insouciants des intérêts suprêmes de l'éternelle et interminable vie ! Folie des folies, à nulle autre comparable

Folie de s'attacher à ce qui passe, et de tourner le dos à ce qui ne peut passer !

Folie de se préoccuper du temporel, c'est-à-dire du transitoire, du fugitif, du fragile, du périssable ; et de se désoccuper de l'Eternel, c'est-

à-dire de l'impérissable, du permanent, de l'interminable, enfin.

Folie de prêter l'oreille à toutes ces agitations, à toutes ces luttes, à tous ces bruits qu'emporte avec elle l'heure qui sonne, et vous dit en fuyant : *Vanité, vanité* de tout ce qui est du temps; et folie plus grande encore, de se rendre sourd à la voix qui vous crie de l'autre côté de votre tombe : Valeur incomparable, valeur infinie de tout ce qui est de l'Eternité !

Malheur, malheur à vous, qui sur ce fleuve du temps, qui vous pousse dans l'Eternité, essayez de vous faire aujourd'hui une halte, un repos qui ne sera plus demain! Malheur à vous qui sur ce flot fugitif qui porte à l'abîme où vous allez tomber, bravez l'Eternel; l'Eternel qui vous attend, l'Eternel qui déjà vous ouvre son sein, et qui demain, aujourd'hui même, peut-être, dans une lumière bien autrement éclatante que celle qu'il nous envoie au chemin de cette vie, va vous montrer comment pour vous le temps n'est *rien* et l'Eternité est *tout.*

Ainsi, l'idée de l'Eternité est pour notre vie sur la terre la grande puissance *d'illumination.*

Ajoutons qu'elle est, en même temps, pour tout

ce qui souffre ici-bas, la grande puissance de *consolation*.

II

Ah! Messieurs, la *consolation!* qui donc sur la terre ne l'invoque aussi grande, plus grande même que la souffrance? Le besoin d'être consolé tient tellement à la souffrance, que l'acte même de souffrir est une naturelle et comme une nécessaire aspiration vers la consolation; et ceux qui sous les étreintes de la souffrance disent n'avoir pas besoin de consolateur, essayent en vain de faire croire aux autres ce qu'ils ne peuvent croire eux-mêmes.

Voyez-vous d'ici le sillon brûlé par le soleil, et appelant pour le désaltérer la pluie du ciel?

Voyez-vous aussi, sous des souffles arides, la jeune plante qui incline ses rameaux languissants, la petite fleur repliant tristement son calice; et l'une et l'autre appelant quelques gouttes de rosée pour retrouver leur fraîcheur, et montrer leur beauté?

Voilà le cœur humain flétri par la souffrance, consumé par le chagrin; le voilà invoquant un sourire de compassion tombant sur lui comme le rayon de soleil sur la plante inclinée, ou une

parole d'affection descendant sur lui comme la goutte de rosée sur la fleur desséchée.

Et voilà peut-être, parmi tous ceux qui entendent ceci, la situation de plusieurs d'entre vous. Car, j'ai assez appris à connaître la misère qui s'attache avec la souffrance à toute humanité, pour ne plus ignorer qu'il est impossible d'appeler autour de soi un grand nombre d'êtres humains, sans réunir en même temps autour de soi un grand nombre de souffrances humaines ; donc, un grand nombre de cœurs, pareils au cœur du Roi-Prophète, invoquant la consolation et disant avec lui : « J'ai cherché un « consolateur; *quœsivi consolantem me.* »

Mais, hélas ! combien doivent ajouter avec lui : « Et je ne l'ai pas trouvé ; *et non in-« veni !* »

Où trouver, en effet, sur la terre et dans le temps, la consolation telle que nous l'appelons ? Une consolation qui soit à la mesure de notre souffrance ? Certes, je ne dirai pas que rien, absolument rien, sur la terre, ne puisse nous apporter au moins une consolation quelconque ; et je veux bien convenir que, dans une situation donnée, les larmes d'un ami peuvent tomber sur notre cœur désolé, à peu près comme ces

gouttes de rosée, dont je viens de parler, tombent sur le sillon altéré, sur la plante languissante ou sur la fleur flétrie.

Mais, outre que de tels amis sont rares, plus rares qu'on ne le peut dire; combien qui, dans les plus longues souffrances, ne trouveront jamais, ici-bas, avec ces larmes de l'amitié, ce quart d'heure de consolation!

Qu'est-ce donc qui pourra donner à vos souffrances transitoires du temps, non pas une consolation légère, fugitive, superficielle, c'est-à-dire la *petite* consolation, mais la consolation permanente, la consolation profonde, la consolation suffisante, en un mot, la *grande* consolation ? Qu'est-ce si ce n'est, dans vos souffrances temporaires, la perspective et l'espérance de l'Eternel ?

Ah ! l'espérance, nous l'avons vu, est à elle seule une démonstration de l'Eternité ; et de son côté l'Eternité, ou l'éternelle vie, apporte à notre âme la consolation de ce que nous avons appelé la *grande* espérance. Imaginez, en effet, dans une âme sur la terre, la souffrance la plus longue et la plus accablante : qu'est-ce que cette souffrance, si longue soit-elle, devant la longueur de l'Eternité ? Et qu'est-ce que ce poids

de la souffrance, si accablant soit-il, devant le poids de l'Eternelle gloire succédant à la souffrance du temps ?

Messieurs, ce sont ces souffrances qui dépassent la mesure ordinaire de la souffrance humaine, ces souffrances vraiment exceptionnelles qui ont besoin, surtout, de demander la consolation aux perspectives et aux espérances de l'Eternelle vie.

Il est, dans notre humanité blessée par la chute, des souffrances, des afflictions, des tortures et des désolations que ceux-là seuls pourraient vous dire ou vous peindre, qui en ont subi la redoutable épreuve; souffrances privées, dont le douloureux mystère ne s'est révélé tout à fait qu'aux regards de Dieu et de ses anges; souffrances publiques, dont le spectacle s'est manifesté aux regards des nations.

Martyres de la douleur cachés dans le secret de la solitude, ou montrés au monde dans la lumière de la publicité; mais d'un côté comme de l'autre, effroyables martyres que rien, absolument rien n'a pu consoler dans le temps, et qui ont su trouver, avec le courage de souffrir, d'ineffables consolations dans l'attente de

l'Eternité, cette unique consolatrice des suprêmes désolations, pour lesquelles le temps n'a pas de consolateurs.

Ah! de ces souffrances silencieusement solitaires, que le monde n'a pas consolées, parce qu'il n'a pu même les connaître, combien qui ont passé sur cette terre et n'ont pu avoir dans le temps d'autre consolateur que le rayon de l'espérance, tombant sur eux du fond de cette Eternité entrevue, à travers leurs larmes, du fond de leurs souffrances, de leurs tortures, de leurs martyres!

Regardez! Voici un homme couvert de toutes les souffrances, qui peuvent tomber sur une vie humaine; le voici pareil à un lépreux; de la plante de ses pieds jusqu'au sommet de sa tête ce n'est qu'une blessure, et dans chaque blessure c'est une douleur affreuse, quelque chose qui ronge sa chair vivante, comme un ver ronge le cadavre; quelque chose qui le brûle, comme un fer rougi dans la fournaise, ou plutôt comme une flamme dévorante qu'on croirait empruntée au feu même de l'enfer. Et cet homme est pauvre, et il est seul! A peine une main amie vient de temps en temps l'aider à remuer sur sa couche son corps de toutes parts blessé et de

toutes parts souffrant. Sous l'action de la pourriture qui le gagne tout vivant, il voit sa chair tomber lambeau par lambeau.

Eh bien! chose étonnante, devant cette ruine de lui-même, qui se fait jour par jour et heure par heure, cet homme sourit; oui, en regardant ses chairs qui tombent, il montre sur ses lèvres le sourire de l'espérance, et il se dit : Ce corps en ruine est comme le dernier mur qui me sépare de mon Eternité. Encore quelques jours, encore quelques lambeaux tombés de cette chair qui va mourir tout à fait; ô Eternité, ô Eternité, seule consolatrice de mes douleurs, je verrai se lever pour moi ta radieuse aurore. Et que sera alors pour moi tout ce que j'aurai souffert sur la terre, devant tout ce que tu me réserves dans ton sein?

Voulez-vous contempler un spectacle non moins émouvant, et dans lequel apparaît avec non moins d'éclat la puissance de l'Eternité, pour nous consoler des souffrances du temps?

Voyez-vous d'ici, dans le feu d'une effroyable mêlée, ce jeune soldat qui tombe renversé et blessé à mort sur le champ du carnage? De ses horribles blessures et de ses membres fracassés par la mitraille, son sang coule à flots, et il

sent sa vie s'en aller avec son sang. Pendant ce temps-là, le carnage continue, le fort du combat se déplace ; et le voilà seul avec ses blessures, et ses douleurs grandes comme ses blessures. C'est l'hiver ; la brise souffle ; la neige tombe, et bientôt couvre le pauvre blessé, qui se roule en d'effroyables tortures. Et là, près de lui personne ! Personne pour le relever ! Personne pour le panser ! Personne même pour lui apporter, dans une parole fraternelle, une consolation suprême !

Et pourtant, ni le désespoir n'est dans son âme, ni le murmure sur ses lèvres. Il va mourir, et mourir dans d'effroyables tortures ; mourir là seul, loin de tous ceux qui l'aiment, et qui demain vont pleurer sur lui ! Comment se consolera-t-il ? Comment ? Ah ! notre jeune martyr de la patrie croit à une autre patrie. Ce blessé, cet agonisant, ce supplicié du temps croit à l'Eternité. Il se tourne vers elle ; il l'implore comme sa suprême consolatrice ; et le rayon de l'éternelle vie vient réjouir son âme et embellir sa mort.

Mais, voici un supplice et une mort qui, plus encore que tous les autres supplices et toutes les autres morts, ne peuvent recevoir d'autre

consolation que de l'attente de l'éternelle vie : c'est le supplice de l'innocent condamné à mort, et à une mort réputée infâme.

Un homme naguère s'est rencontré, digne, par l'éclat de ses vertus et l'héroïsme de ses dévouements, de conquérir l'estime et l'admiration. Mais, un jour la jalousie et la haine sont venues. Armées de la calomnie, elles ont flétri sa réputation, et fait tomber de son front l'auréole de gloire et de respect dont ses vertus et ses dévouements l'avaient couronné. Grâce à l'habileté et au mensonge sataniques conspirant avec des passions humaines, l'innocent, le vertueux, le saint, devant le tribunal de l'opinion et de la justice, est réputé coupable, criminel, infâme! Comme tel, il va mourir, sans pouvoir se défendre ni prouver son innocence; et la calomnie victorieuse va poser sur sa tombe, avec le sceau de l'universel mépris, le sceau d'une irréparable infamie.

Ah! comment à son heure suprême mon frère le calomnié, le déshonoré, l'infâme, enfin, se consolera-t-il? Je vais vous le dire : Par delà cette tombe, où il va descendre déshonoré, il verra briller la lumière de son éternelle réhabilitation. Sous le coup de la calomnie qui le

tue et de la sentence qui le déshonore, il garde avec un cœur tranquille un visage serein, et il dit en regardant devant lui son éternel avenir : Mon Dieu, soyez béni; car votre bonté et votre justice me réservent, après cette heure d'infamie, l'Eternité de la gloire. « Cette espérance repose dans mon sein. »

Ainsi, des multitudes d'êtres humains ont passé dans le temps, personnifiant en eux toutes les souffrances, portant le poids de tous les martyres : martyres du cœur par l'accumulation de toutes les tristesses et de toutes les agonies; martyres du corps par le broiement de leurs os et le déchirement de leurs chairs; martyres de l'âme par la grandeur de leur humiliation, de leur déshonneur et de leur infamie.

Et tous ces souffrants du cœur, de l'âme et du corps; tous ces agonisants qui ont eu leur Gethsémani; tous ces humiliés qui ont reçu, dans la Jérusalem de l'iniquité, avec leur condamnation, le sceau de leur infamie; et tous ces crucifiés qui ont connu, eux aussi, les tortures de leur Calvaire; tous ces martyrs, enfin, que le temps et l'humanité broyaient, accablaient, désespéraient, oui, tous, comme tous les martyrs que l'Eglise honore, au milieu de leurs tor-

tures,de leurs humiliations et de leurs agonies, ont gardé ces deux choses qui ont été leur suprême consolation et souvent même leur ineffable joie: l'amour de leur Dieu, et l'attente de leur Eternité!

Mais, Messieurs, ce spectacle émouvant de l'Eternité consolatrice, que l'on peut contempler partout et dans toutes les situations même les plus obscures, apparaît avec un éclat d'autant plus grand et suscite une émotion d'autant plus profonde, qu'il se montre dans des situations plus élevées et sur ce qu'on appelle les hauteurs sociales.

Je n'en voudrais d'autre preuve que l'exemple de ce roi fameux condamné tout à la fois par le triomphe de l'iniquité, à descendre du trône et à monter sur l'échafaud. Car, s'il est une grande image du malheur dans l'humanité, c'est le spectacle d'une majesté royale vue dans l'ombre de son infortune, entre le trône d'où elle vient de tomber et l'échafaud où elle va monter; et en face d'une telle infortune, on se demande ce qui peut consoler cette royauté de la terre, si ce n'est l'espoir de l'éternelle royauté du ciel.

Charler Ier d'Angleterre est condamné à mort.

Le matin du jour de son exécution, éveillé d'un sommeil tranquille, il dit à son serviteur : « Voici le jour de mon second mariage ; je veux « être vêtu comme au jour de mes noces. » Il gravit les degrés de l'échafaud; et sa tête royale déjà placée sur le billot fatal, il dit en souverain : « Je vais d'une couronne corruptible à « une couronne incorruptible. » Oui, ajouta l'évêque Juxon, — vous changez une couronne « périssable contre une couronne éternelle. »

Et Charles mourut, lui aussi, la joie au cœur et le sourire aux lèvres.

Ainsi parurent, à l'heure suprême et dans une situation pareille, d'autres infortunes non moins illustres.

Telle se montra cette intéressante et noble victime d'une jalousie cruelle, qui se nomma Marie Stuart. Et telle aussi se montra l'auguste victime d'un peuple en délire, qui se nomma Louis XVI.

L'une et l'autre, comme Charles d'Angleterre, du haut de leur échafaud ont regardé l'Eternité.

Du milieu d'une infortune dont le poids semblait devoir accabler leur grande âme, et dont le dénouement lugubre semblait devoir jeter dans leur noble cœur une immense, une inconsolable

désolation, ces deux sympathiques et augustes victimes ont contemplé la lumière de l'Eternelle vie. Tandis qu'une ineffable joie surabondait dans leur cœur, elles ont montré resplendissant sur leur front le rayon de l'espérance; et elles ont murmuré elles aussi cette parole, comme leur unique consolation : Après une royauté d'un jour, une royauté éternelle. Après cette infortune qui va finir, un bonheur qui ne finira plus.

Ainsi, Messieurs, dans la pensée de l'Eternité réside, avec la puissance d'illumination, la puissance de consolation.

Il en est une troisième qu'il importe encore plus de vous montrer, et que j'appelle la puissance de *conversion*.

III

La conversion! La conversion du mal au bien, est-ce que ce n'est pas, pour nous prédicateurs, la suprême ambition?

Que voulons-nous, par-dessus tout, en montant dans cette chaire, si ce n'est, au besoin, vous arracher aux bras de Satan, pour vous rejeter dans les bras de Dieu; c'est-à-dire vous dérober à la domination de votre tyran, pour vous ramener à l'amour de votre père; bref, vous

affranchir de toutes les servitudes du mal et du péché, pour vous rendre toutes les saintes libertés du filial amour et de la filiale obéissance?

Aussi, est-ce parce que nous croyons à l'incomparable puissance de l'idée de l'Eternel, que nous osons poser devant vous, dans toute cette retraite, cette chose saintement austère, dont beaucoup en dehors de vous ne consentent pas même à entendre parler : l'Eternité. Ah! c'est que dans ce mot gît surtout la puissance de vous convertir. Que serait notre prédication, sans cette idée de l'Eternel qui la pénètre, en tous sens, de sa propre puissance? Un auteur contemporain, homme du monde, en a fait lui-même la juste remarque : ce qui fait le privilège réservé et l'incomparable empire de la prédication chrétienne, c'est de pouvoir — comme nous le faisons ici — devant un vaste auditoire et sous les voûtes majestueusement silencieuses d'une grande cathédrale, prononcer, et prononcer encore ce mot qui en est toute l'éloquence, ce mot qui, en éveillant dans les âmes des échos profonds, exerce sur elles, sur leurs pensées, leurs sentiments et leurs résolutions, leur conversion enfin, une puissance à nulle autre pareille : Eternité! Eternité!

Assurément, il peut être à la conversion des pécheurs d'autres motifs que la pensée directe de l'Eternité. La malice, le désordre, le crime, la servitude, le malheur, le châtiment du péché; et puis, les souffrances et la mort de Jésus-Christ. Oui, tout cela peut exercer sur la conversion du pécheur une influence ou une puissance relative.

Mais l'influence la plus décisive, la puissance ici la plus vraiment et la plus généralement efficace, c'est ce grand mot : *Eternité*, alors que les âmes s'ouvrent assez à son retentissement, pour entendre au moins quelque chose de son sens profond.

Cette pensée :*Il y a une Eternité*, est comme un glaive qui tue les passions, ou du moins renverse l'empire qu'elles se font dans les âmes. Il n'y a pas de pensée plus forte pour faire tomber, d'un seul coup, toutes leurs séductions et tous leurs entraînements. Ce qui fait sur les pécheurs leur grande puissance, c'est qu'elles les enferment dans le présent, et qu'elles murent devant eux l'avenir, surtout l'*Eternel* avenir.

Voilà pourquoi, Messieurs, nous vous disons et vous disons encore : Ouvrez, ouvrez toutes les portes de vos âmes et de vos cœurs, pour entendre ce que vous dit ce mot, à la fois révé-

lateur, dominateur et libérateur : *révélateur*, oui. et comme tel vous révélant le mystère qu'il vous importe le plus de connaître, de méditer et de pénétrer; *dominateur*, oui, et comme tel, devant exercer sur vous tous le plus légitime et le plus puissant empire ; *libérateur*, oui, et comme tel, plus capable que tout autre de briser toutes les chaînes que le temps et l'habitude, conspirant avec votre péché, rivent autour de votre vouloir, et par là compromettent tout à la fois, avec le bonheur de votre vie présente, le bonheur de votre vie future.

Là est, en effet, le secret de cette incomparable puissance de conversion que nous attribuons à ce mot : Eternité. C'est que, quand on l'écoute et qu'on le laisse parler au plus profond de l'âme, il brise toutes les chaînes qui tiennent le pécheur captif, et notamment les trois grands liens qui l'attachent à son péché.

Ces trois chaînes vivantes qui d'ordinaire enlacent le pécheur, et lui créent parfois une triple servitude, ah! vous l'avez deviné déjà, ce sont les trois grandes passions, autrement dit, les trois concupiscences; ces trois filles de l'égoïsme, qui se font sur les âmes humaines, depuis le coup désastreux qui les a déchaînées sur le monde,

un empire toujours ancien et toujours nouveau.

Or, ce qui ébranle et renverse le plus souvent dans les âmes ce triple empire du mal, c'est la perspective de l'Eternelle vie, c'est-à-dire de l'Eternelle récompense ou de l'Eternel châtiment, selon que l'on aura perpétué ou brisé en soi cette tyrannie trois fois satanique.

Et d'abord ce qui rive, avant tout, à son péché l'âme du pécheur, ce qui l'y attache par une chaîne plus dure qu'une chaîne de diamant, c'est la *superbe de la vie*, autrement dit, l'orgueil; l'orgueil, le principe le plus primitif et le plus radical de toute apostasie ou de toute séparation de Dieu; l'orgueil, qui a engendré le mal même dans le ciel et l'a fait retomber sur la terre.

Aussi, comme cet orgueil serre et étreint l'âme du pécheur dans la chaîne qu'il lui fait! Et comme il l'arrête et l'épouvante à la pensée de revenir à son Dieu et de se convertir! Ah! c'est que se convertir cela veut dire, tout d'abord, s'accuser, donc s'humilier devant soi-même, devant Dieu, et souvent aussi devant l'homme. Et l'orgueil lui dit : t'humilier ? Oh non, jamais !

O superbe, ô esclave que tu es, cette chaîne

de diamant dans laquelle ton orgueil retient ta volonté captive, qu'est-ce qui aura la force de la briser? Ah! la grande voix de l'Eternité qui te dit en t'ouvrant son sein, où tu vas tomber demain : O esclave du temps, hâte-toi de briser ta chaîne; sors, sors de ta servitude, si tu ne veux être dans mon sein un esclave éternel!...

Avec la superbe de la vie, une autre passion, ou plutôt un autre tyran conspire à retenir l'homme dans son péché et à empêcher sa conversion : C'est la concupiscence des yeux, ou la *cupidité*. Dans quelles prévarications la soif maudite de l'or précipite les cœurs humains! Et de quelles prévarications aussi elle les empêche de sortir! Qui dira combien de pécheurs sont précipités d'abord, puis retenus dans leur péché, par cet autre tyran qui s'appelle l'amour effréné de l'or? O cupide, ô avare, ô consommateur, ô adorateur de l'or, qu'est-ce qui arrachera ton âme et ton cœur au culte de ton idole, si servilement et si sacrilègement adorée? — Moi, dit ici encore la voix de l'Eternité retentissant dans une âme ; moi qui, au lieu de cette vile poussière que tu nommes ta richesse, et qui s'évanouit en un jour, te donnerai, si tu le veux, la possession de Dieu même, c'est-à-dire l'Infini,

et cela pour toujours! O idolâtre de cette poussière, hâte-toi donc de rompre ces chaînes que t'a forgées ta cupidité ; hâte-toi de secouer son joug ; hâte-toi de t'affranchir, dans le temps qui te reste, de la tyrannie de ta richesse, si tu ne veux connaître, dans mon sein, le supplice de l'éternelle misère!...

Mais combien, Messieurs, parmi vous peut-être, tiennent à leur péché par une chaîne plus forte encore que les deux autres, la chaîne couverte des fleurs du plaisir et de la volupté : chaînes d'autant plus difficiles à briser, qu'elles sont elles-mêmes plus aimées et d'ordinaire rivées par l'amour même au plus intime du cœur. C'est cette chaîne que Saint Augustin, jeune encore, sentait serrée autour de son vouloir; alors qu'il s'écriait, en parlant de la servitude où l'avait précipité la passion : « Je soupirais, en-« chaîné que j'étais, non par un lien qui m'étrei-« gnît par le dehors, mais par ma propre vo-« lonté devenue au dedans de moi comme une « chaîne de fer; *suspirabam ligatus, non ferro* « *alieno, sed mea ferrea voluntate.* »

En vain l'esclave de la volupté sent peser sur lui-même, en cette vie, le poids de la servitude qui l'accable; sa servitude lui plaît, et il lui est

doux de se sentir accablé, comme dit encore Augustin, en parlant de lui-même: «*Dulciter premebar.* » En vain il sent que sa volupté le ronge et le dévore, qu'elle le ruine par le dedans et même par le dehors : sa servitude s'obstine.

Eh bien! cette chaîne dure comme le fer, mais couverte des fleurs et tout embaumée du parfum de tes voluptés, ô voluptueux, esclave de ton plaisir, quand trouveras-tu la force et le courage de la briser? Ah! lorsque, à travers l'ombre et l'obscurité dont tu enveloppes le mystère de tes voluptés, un rayon de l'éternelle vie aura pénétré au plus intime de ton âme; lorsque tu auras entendu sa voix tonnante te crier au sein même de ton plaisir : Moi, l'Eternité, me voici! Demain, aujourd'hui, je vais venir à toi et tu vas venir à moi!

Oh! alors, réveillé comme en sursaut par cette lumière et cette voix de l'Eternité présente qui t'appelle et te menace, tu diras, en brisant ta chaîne, même avec douleur et gémissement: Plutôt une joie éternelle qu'une volupté d'un jour; plutôt une heure de sacrifice qu'une Eternité de supplice.

Telle apparaît, Messieurs, dans l'idée de l'Eternelle vie, la plus grande puissance pour ar-

racher les pécheurs à la tyrannie de ces trois grandes passions essentiellement asservissantes : l'Orgueil, la Cupidité, la Volupté ; donc la plus grande puissance de *conversion*.

Ah! tous ceux qu'a convertis et ramenés à Dieu ce mot *Eternité*, combien sont-ils, pensez-vous ? Oui, combien sont-ils, ceux qui, sous l'ascendant de cette parole, se sont affranchis, la grâce divine aidant, de la servitude de l'orgueil, en renonçant à toutes les grandeurs du monde ? de la servitude de la cupidité, en renonçant à la possession de toute richesse ? de la servitude de la volupté, par le renoncement à toutes les jouissances de la chair ? Combien sont-ils, enfin, ceux qui, sous le coup de tonnerre de ce mot *Eternité*, retentissant aux profondeurs de leur âme troublée, ont frappé sur leur cœur le coup transformateur et régénérateur du repentir, et ont fait sortir, par le même coup, de ce cœur ouvert à toutes les libéralités, des trésors de charité qui consolaient les pauvres en réjouissant l'Eglise ? Combien ils sont ? Mais ils sont des millions. De ces miracles de conversion accomplis par la puissance de ce mot, qui vaut plus à lui seul que toutes les éloquences du monde, vous en rencontrez à tous les âges de

l'Eglise, et surtout au grand âge du Christianisme. Si je voulais compter seulement les prodiges de charité, de dévouement et de sacrifice accomplis dans le temps par ces convertis de l'Eternité, je ne sais quand vous verriez la fin de ce discours.

Et laissez-moi vous le dire, Messieurs, en vous voyant si recueillis, si saintement attentifs à cette parole, j'ose croire qu'elle aura sur plusieurs d'entre vous la même puissance et la même efficacité.

IV

Mais l'Eternité exerce sur les âmes, qui entendent ses leçons et agissent sous ses inspirations, une puissance plus grande encore : la puissance de *sanctification*. Si elle a converti beaucoup de pécheurs, elle a fait aussi beaucoup de saints; et ses miracles de sanctification égalent au moins, si même ils ne les surpassent en nombre, ses miracles de conversion.

La sainteté, ou la vie des saints dans le Christianisme, est l'un des phénomènes les plus prodigieux qui se soient jamais produits dans l'histoire de l'humanité. La sainteté dans le Christianisme, c'est la vertu élevée à sa plus haute

puissance ; c'est le Christianisme lui-même réalisé dans toute sa plénitude. Bref, la sainteté, c'est l'héroïsme dans la vertu. Voilà pourquoi l'Eglise exige, comme condition première, dans les vertus de ceux qu'elle inscrit au Livre d'or de ses Saints, le caractère de *l'héroïcité*.

En sorte que, dans cette grande légion de saints, qui montent avec leur divin Capitaine vers les plus hauts sommets de la perfection, l'héroïsme est le fait et la gloire de tous. Sans doute, dans ces héroïsmes il y a des degrés divers ; mais l'héroïsme est pour *tous* le niveau général ; c'est l'héroïsme devenu populaire. Héroïsmes prodigieux atteignant, par leurs réactions courageuses, à l'extrême opposé des orgies de la concupiscence ; héroïsmes des volontaires humiliations, cherchant l'abaissement et le mépris comme d'autres la grandeur et la gloire ; héroïsmes des volontaires dépouillements, échangeant les manteaux de pourpre et d'or contre la robe de bure et le vêtement grossier de l'extrême pauvreté ; héroïsmes des volontaires chastetés, répudiant les charmes de toutes les voluptés, et faisant éclore dans les cœurs la fleur parfumée de toutes les virginités ; héroïsmes des volontaires obéissances élevées, comme celle du

divin Obéissant, jusqu'à l'acceptation de la mort; héroïsmes, enfin, des sacrifices volontaires portés jusqu'à la totale immolation de soi-même.

Et tous ces héros, toutes ces héroïnes, qui montrent à la terre et au ciel ce spectacle unique dans l'humanité, ils sont des millions et encore des millions!

Maintenant je le demande, qu'est-ce surtout qui nous explique ce phénomène, de prime abord inexplicable, au sein de notre humanité, blessée, même dans l'ordre naturel, par sa chute profonde? Ah! quand on se rend compte de l'impétuosité de ce torrent de toutes les concupiscences qui traverse le monde, et porte aux abîmes les multitudes qui se laissent aller à son cours; on se demande où ces millions d'hommes et de femmes ont trouvé la force et le courage de remonter ce courant, aussi entraînant qu'il est universel et permanent dans l'humanité?

Peut-être dans la conviction qu'il fallait, pour maintenir l'ordre dans leur vie, pousser jusqu'à l'extrême opposé les réactions contre tous les principes de désordre? Qu'il fallait, pour vaincre en eux l'orgueil, l'extrême dans l'humilité; pour vaincre la cupidité, l'extrême

dans la pauvreté; pour vaincre la volupté, l'extrême dans la chasteté; pour vaincre l'indépendance, l'extrême dans l'obéissance; bref, pour vaincre l'égoïsme, l'extrême dans l'immolation et le sacrifice?

Assurément, tous les Saints l'ont comprise cette nécessité de réagir contre le désordre extrême de tous les vices, par la pratique extrême de toutes les vertus.

Mais, pour élever des millions d'êtres humains jusqu'au prodige de tous ces héroïsmes que nous venons de signaler, que pouvait, je vous prie, cette conviction purement abstraite, si profonde qu'on la suppose? Quand il s'agit de faire embrasser par des millions d'hommes ce qui demande à toute vie humaine son suprême effort; que peut valoir en réalité la puissance d'une abstraction?

Direz-vous que les Saints ont trouvé la force et le courage de ces vertus transcendantes, dans la joie généreuse qu'ils en ressentaient? Mais n'est-il pas de toute évidence que cette joie magnanime était non pas la cause, mais l'effet de ces héroïsmes? Et que ce qui devait les saisir tout d'abord, ce n'était pas la joie qu'ils en pouvaient attendre, mais l'effroi que la nature inspire

pour ces suprêmes efforts, qui tendent à la surmonter, à la vaincre et à la broyer elle-même?

Qu'est-ce donc qui peut être ici la cause efficace et suffisante de ces vertus, portées par des millions et des millions d'hommes à des hauteurs qui étonnent la raison et épouvantent la nature? Ah! je crois vous entendre; vous dites ici : la puissance de l'*amour*! Les Saints ont aimé Dieu avec une sainte passion; et même, abstraction faite de toute vue sur l'Eternel, de toute perspective de l'Eternité, cet amour les élevait à toutes les magnanimités et à tous les héroïsmes.

Oui, quelques Saints ont déclaré que même, abstraction faite de toute récompense à espérer et de tout châtiment à redouter, l'amour suffisait à expliquer les réalités de leurs héroïques vies.

Mais, tout d'abord, qui oserait affirmer que ce fait, dont témoignent les paroles enflammées de quelques Saints, doit être accepté comme le fait de *tous* les Saints? Et même ces Saints, en faisant sortir de leur cœur ces prodigieux accents d'un amour qui semble avoir je ne sais quoi de surhumain, expriment-ils par ces accents l'état normal ou ordinaire de leur vie? Ou n'exprimaient-ils pas plutôt un moment d'enthou-

siasme sacré ou de sainte exaltation, tels qu'un grand amour peut en produire dans les plus grands cœurs ? Et, alors même que leur amour leur arrachait ces cris qui avaient quelque chose de séraphique, de céleste, d'extatique ; doit-on admettre que cet amour, déjà si béatifié dans le temps, se désintéressait lui-même du bonheur d'aimer *éternellement*, et qu'il n'y eût pas dans son fond quelque chose comme un rêve d'*Eternel* amour ?

Quoi qu'il en puisse être de ces quelques grandes figures de Saints, rares même parmi les Saints ; il demeure incontestable que, règle générale, les saintetés sont écloses surtout sous les inspirations de l'idée de l'Eternel, de l'éternelle récompense ou de l'éternel châtiment, d'une Eternité de bonheur ou d'une Eternité de malheur; ou si vous voulez, sous l'inspiration de cette grande pensée de l'avenir d'outre-tombe, à savoir : l'Eternel amour, ou l'Eternelle haine. L'éternel amour qui est le fond du paradis; l'Eternelle haine qui est le fond de l'enfer.

Quoi qu'il en soit; la puissance de l'Eternité sur l'âme des Saints, pour y produire la sainteté, constitue dans l'ensemble un fait aussi indéniable qu'il est prodigieux.

Mais comment l'Eternité est-elle si puissante sur l'âme des Saints? Comment y fait-elle germer, sous son regard, les plus grandes vertus et les plus belles fleurs de la sainteté? Et comment y produit-elle surtout ces vertus héroïques, qui demandent à notre humanité son suprême effort?

C'est qu'à la lumière de leur foi et de leur espérance, ils aperçoivent entre tous les actes accomplis dans le temps et leur résultat final dans l'Eternité, une corrélation nécessaire. Ils savent qu'en tout ce qu'ils font ici-bas, au *Momentané* doit correspondre l'*Eternel*. Oui, ils savent qu'à chaque vertu, à chaque bonne œuvre accomplie dans tel moment de leur vie passagère, correspond dans le ciel une récompense éternelle; qu'à chacune de leurs souffrances du temps, correspond une mesure de joie éternelle; à chacune de leurs humiliations du temps, un degré de gloire éternelle. Oui, le Saint peut se dire à chaque œuvre qu'il accomplit, et pour ainsi dire, à chaque heure et à chaque minute du temps : Je sais que dans cette heure qui passe, dans cette minute qui fuit, je crée pour moi quelque chose d'Eternel. *Credo*; je le crois. Cette œuvre que j'accomplis, en elle-même pèse peu et

dure peu; elle est légère et momentanée : « *Mo-* « *mentaneum et leve*; » mais, je sais qu'aux yeux de Dieu elle a son poids de gloire et que ce poids doit être Eternel : « *Œternum gloriæ pondus.* » Eh ! quel bonheur, quelle excitation à l'héroïsme de la sainteté, de pouvoir se dire :

A cette heure, volontairement je m'humilie; mais je sais que cette humiliation me prépare une gloire éternelle.

A cette heure, volontairement je souffre; mais je sais que cette souffrance me présage une joie éternelle.

A cette heure, volontairement je me dépouille et me fais pauvre; mais je sais que ma pauvreté de cette heure me garantit la possession d'une richesse éternelle.

A cette heure, enfin, volontairement je m'immole et je me sacrifie; mais je sais que chacun de mes sacrifices du temps doit attacher une perle ou un diamant de plus à ma couronne éternelle.

Ainsi, en tout et toujours, aux divines clartés dont leur foi s'illumine, les Saints marchent dans la vie; et à chaque pas qu'ils y font, par chaque acte qu'ils y accomplissent, ils savent qu'ils déposent dans le *momentane* le germe de l'*Eternel*.

Et dès lors, pour eux qui traversent le temps, le regard toujours fixé sur l'Eternité, ne comprenez-vous pas comment et pourquoi cette perspective continue de l'Eternel devient le plus puissant ressort de leurs vertus, et comment elle les élève à leur plus haute puissance, c'est-à-dire jusqu'à cet héroïsme qui est l'essence même de la sainteté ?

Aussi le plus sûr moyen de vous faire des Saints une idée juste, c'est de vous les représenter comme nous les représente le pieux auteur de l'Imitation de Jésus-Christ, « Debout sur les « choses du temps, regardant les éternelles : *Spe-« culantes æterna;* » mieux encore, comme une grande armée marchant à travers le temps à la conquête de l'Eternité, et puisant dans cette perspective et cette ambition, la force d'accomplir tous les prodiges de leur sainteté.

V

Puissance d'illumination, de consolation, de conversion et de sanctification, l'Eternité est enfin la grande puissance d'*apostolat* ou de propagation; non seulement parce que son nom seul est, comme nous l'avons assez montré, la plus grande force pour éclairer, consoler, con-

vertir et sanctifier les âmes auxquelles s'adresse l'Apôtre; mais encore, et surtout, parce qu'elle agit directement sur l'Apôtre lui-même, et qu'elle est en lui le ressort le plus fort de son apostolat, le plus puissant moteur de ses ambitions apostoliques.

Il est, je le sais, à l'apostolat catholique, un autre ressort, ou du moins un ressort portant un autre nom; c'est l'amour de Jésus-Christ, selon le beau mot de St Paul : « *Charitas Christi* « *urget nos* »; la charité du Christ nous presse; elle nous presse de communiquer aux autres le don qui nous fut fait à nous-mêmes. Oui, là gît, tout d'abord, la force motrice qui meut les vrais apôtres. L'amour de Jésus-Christ est au zèle apostolique ce que le feu est à la flamme.

Mais, remarquez-le bien, cet amour lui-même bien loin de faire, dans ses ambitions apostoliques, abstraction de l'idée et de la perspective de l'Eternel, y trouve au contraire, pour agir, pour souffrir et pour conquérir, le complément de son énergie et de sa puissance.

Ah! je le crois bien : cette pensée que par une parole, par un dévouement, par un sacrifice, je puis donner à des âmes non pas une vie d'un jour, mais une vie éternelle, et les associer

à la fois à l'infinité et à l'Eternité de Dieu; qu'y-a-t-il de plus fort pour susciter toutes les ambitions et tous les héroïsmes de l'apostolat?

C'est là surtout ce qui élève notre apostolat au-dessus de tous les autres apostolats. Comme l'Eternité l'emporte sur les temps, et le ciel sur la terre; ainsi l'apostolat catholique l'emporte sur tout apostolat humain.

Voyez à l'œuvre tous les apostolats de la terre, même les meilleurs : au milieu de tout le travail qu'ils s'imposent, de tous les plans qu'ils méditent, de tous les dévouements qu'ils prodiguent, de toutes les conquêtes qu'ils vantent et de tout le bruit qu'ils font, où trouver une idée de l'Eternel, une préoccupation, une ambition, une recherche de l'Eternel? Nulle part! Non, là, rien ne rappelle, rien ne vise l'Eternel. Que dis-je? là, pas même une mention, un souvenir d'une vie d'outre-tombe, ni d'une survivance quelconque. Là, toujours l'humain, toujours le terrestre, toujours le temporel et le transitoire; mais le céleste, le divin, l'Eternel, ah! l'Eternel surtout, jamais! Seul notre apostolat, par sa parole, montre l'Eternel; par ses ambitions, cherche l'Eternel; par ses fatigues, travaille à enfanter l'Eternel; et par tous ses dévouements

et ses sacrifices du temps, à donner aux âmes, et s'il le peut à toutes les âmes, une vérité Eternelle, un amour Eternel, une vie Eternelle, bref, une félicité Eternelle.

Et, dès lors, qui pourrait ne pas comprendre comment une pareille idée, une fois entrée dans une âme humaine, et une telle ambition prenant possession d'un cœur humain, doivent susciter dans les vrais apôtres, pour conquérir et sauver les âmes, un courage capable de tout entreprendre, une intrépidité capable de tout oser, une patience capable de tout souffrir, des héroïsmes capables de tout braver, même les plus horribles supplices, et de cueillir à la fois, avec la palme de l'apostolat, la palme du martyre?

Messieurs, quand on vient à se dire qu'il y a sur toute la surface de cette terre, des millions et des millions d'âmes dont nous pouvons, par un labeur, par une fatigue, par un sacrifice volontaire, assurer le bonheur Eternel; et, lorsque au flambeau de notre foi, nous croyons voir ces multitudes suspendues sur l'Eternel abîme, et menacées d'y tomber aujourd'hui ou demain, si nous ne volons à leur secours; comment s'étonner que des hommes, et même des

multitudes d'hommes trouvent, dans cette pensée, la résolution de courir jusqu'au bout du monde, s'il le faut, même à travers toutes les souffrances, même au péril de leur propre vie, pour fermer sous leurs pieds l'enfer des Eternels supplices, et ouvrir sur leur tête le ciel de l'Eternelle félicité?

Quoi! moi, chrétien, disciple du Sauveur mort pour le salut de tous; moi son prêtre, moi son apôtre, et, comme tel, constitué et envoyé pour continuer et étendre, si je le puis, à l'humanité entière le bienfait de sa divine réparation; quoi! je saurais à n'en pouvoir douter, que là-bas, bien loin, à quatre mille lieues d'ici, il y a d'innombrables multitudes qu'un rayon de mon Christ n'a pas encore illuminées, et qu'une goutte de son sang n'a pas encore touchées; quoi! je les entendrais du fond de leurs ténèbres et de leur délaissement, me crier de leur porter l'un et l'autre : et je pourrais hésiter à me dévouer, à souffrir, à me sacrifier, et, au besoin, à mourir pour elles?

Ah! si quelque chose ici semble pouvoir étonner, n'est-ce pas plutôt que cette conviction ne suscite pas en nous tous cette héroïque ambition?

Mais, si elle ne la suscite pas en tous, elle la suscite en un assez grand nombre, pour nous montrer avec éclat, dans cette idée de l'Eternel, la grande puissance de l'apostolat, et l'énergique ressort de l'expansion et de la propagation catholique.

Allez, en effet, au fond de tous les apostolats, c'est-à-dire, pénétrez jusqu'au plus intime de tous les cœurs d'apôtres; qu'y trouvez-vous, si ce n'est, avec l'ambition d'étendre le règne de Jésus-Christ dans le temps, celle d'assurer le bonheur des âmes dans l'Eternité? Deux ambitions qui se tiennent et n'en font qu'une : le règne temporel du Christ ayant pour but propre et immédiat le salut Eternel des âmes.

Voyez à l'œuvre tous les apostolats; apostolats *hiérarchiques*, apostolats *éducateurs*, apostolats *conquérants*. Sous les formes et dans les situations les plus diverses, c'est la même pensée qui les dirige, l'idée de l'Eternel; c'est le même moteur qui les pousse, la conquête de l'Eternel salut des âmes.

Que veulent avant tout, chacun à leur poste et à leur degré, tous les représentants de l'apostolat hiérarchique?

Que cherche le Prêtre-Pasteur dans sa paroisse,

si ce n'est, avant tout, l'Eternel bonheur de tous ses paroissiens?

Que cherche le Prêtre-Evêque dans son diocèse, si ce n'est le bonheur Eternel de tous ses diocésains?

Que cherche le Prêtre-Pontife, du plus haut sommet de la hiérarchie et du centre de tout apostolat, qu'est-ce, si ce n'est l'Eternel bonheur de toute l'humanité? Là, au sein de cette divine hiérarchie, s'il est des fonctions diverses et des actions multiples, tout est coordonné par rapport à ce but suprême : pour la plus grande gloire de Dieu sauver toutes les âmes; c'est-à-dire leur assurer, par l'application des mérites du Rédempteur, l'Eternité de leur bonheur dans l'Eternelle possession de Dieu.

Et tous ces apostolats que j'ai nommés *Educateurs*, ces apostolats qui ont tous, dans leur mesure, la fécondité du sacrifice; eh bien! que veulent tous ces apostolats, souvent aussi obscurs qu'ils sont laborieux; que veulent-ils surtout par ces dévouements, ces abnégations, et ces immolations parfois poussés jusqu'à l'héroïsme; que veulent-ils, si ce n'est, en les initiant à la vie du temps, ouvrir aux enfants la

voie qui doit les conduire droit à la bienheureuse Eternité?

Mais, Messieurs, ce qui fait mieux éclater la puissance de l'idée de l'Eternel sur l'action apostolique et propagatrice, c'est ce que j'ai nommé l'apostolat *conquérant* : j'entends par là, surtout, l'apostolat du prêtre-missionnaire. Ah! c'est qu'en lui particulièrement apparaît dans son plus haut degré, l'héroïsme de la vie apostolique, et souvent le sacrifice poussé jusqu'au martyre.

Regardez : voici le jeune prêtre, portant encore à son front la trace de l'onction sacerdotale. Nouveau Xavier, il s'est dit en regardant l'image du grand apôtre de l'Inde et du Japon : pour donner aux âmes Dieu et l'Eternité, moi aussi j'irai au bout du monde. Le voilà qui s'élance; qu'a-t-il fait? Il a brisé, en un jour, tous les liens qui l'attachaient à tout ce que l'on aime le plus, à la patrie, à la famille, au cœur d'un père, au cœur d'une mère. Le cœur saignant de ses blessures les plus profondes, il a passé à travers toutes les larmes en essuyant et en dissimulant les siennes; et le voici, à quatre mille lieues de tout ce qui fut son bonheur, près de toucher à un affreux rivage. Là, le sauvage apparaît, son casse-tête à la main, jetant sur sa

victime de demain un regard féroce, et semblant dire, en roulant des yeux où se peint, comme en un miroir, la soif du sang : Voici ma proie; demain je le tuerai et je le mangerai.

Que vas-tu faire, ô mon frère l'Apôtre, que vas-tu faire? Reculer? Mais, pourquoi es-tu venu? Non, tu ne reculeras pas. Le missionnaire du Christ ne recule jamais. Que faire? Avancer? Mais, c'est te vouer à une mort certaine. N'importe, j'avancerai, heureux de faire tomber sur ce rivage inhospitalier une goutte du sang réparateur, et, s'il le faut, de l'arroser de mon propre sang. Il dit et il aborde l'affreux rivage; il y plante la croix, et il y offre une fois le divin sacrifice. Le lendemain, le sauvage accourt; il lui brise la tête, et l'apôtre fait du sacrifice de sa vie la consommation de son apostolat.

Eh bien! qu'est-ce qui lui a inspiré ce courage de consommer, même par le martyre, cet apostolat héroïque? Qu'est-ce, si ce n'est l'espoir de donner au moins à une âme l'Eternelle possession de Dieu?

Que d'héroïsmes et de sacrifices pareils je pourrais vous montrer ici, tous puisés dans la même pensée : donner aux âmes, ne fût-ce même qu'à une seule âme, l'Infini et l'Eternité.

Voyez d'ici, dans les plaines glacées de l'Amérique du Nord, cet autre héros de l'apostolat, marchant dans la neige, sous la bise qui souffle. La nuit vient; le voilà seul en cette froide solitude, sans feu, sans abri, n'ayant d'autre ressource, pour attendre le retour de l'aurore, que de se creuser dans la neige, non pas un lit qui le repose, mais un rempart contre le vent qui le glace!

Que cherche cet homme? Où va-t-il? Que veut-il?

Ah! là-bas, plus loin, plus loin encore, un pauvre sauvage va mourir. Et à ce pauvre, placé au bord de son Eternité, l'intrépide apôtre va porter, avec son Dieu, le gage de l'Eternelle vie.

Et voyez cet autre ruisselant de sueur, haletant, harrassé de fatigue, sous les feux de l'équateur, et marchant, marchant quand même au soleil dévorant du désert? Ses pieds brûlent sur le sol embrasé, sa tête brûle dans l'atmosphère enflammée que forme autour de lui la réverbération, sur le sable, des rayons du soleil; tout son corps brûle, et semble à tout instant succomber sous la chaleur qui le pénètre et tout entier l'accable. Il marche quand même, ou plutôt il se traîne

Où va-t-il ? Que veut-il ? Que cherche-t-il, lui aussi? Il va porter à un pauvre nègre mourant et délaissé la consolation et le bienfait suprême de l'apôtre. A ce malheureux prêt à quitter le rivage du temps, il va porter le divin Viatique, qui doit ouvrir devant lui les portes de la bienheureuse Eternité!

Je m'arrête! Pour vous montrer tous les héroïsmes semblables, il faudrait un livre tout entier; ou plutôt il faudrait un poëme, le poëme de l'apostolat poursuivant la conquête des âmes, par tous les sacrifices et par tous les martyres, à la grande lumière et sous la puissante inspiration de l'Eternité.

CONCLUSION

Et voilà que j'ai dit l'incomparable puissance qu'exerce sur l'âme humaine la pensée et la perspective de l'Eternelle vie.

Oui, ô Eternité! c'est toi qui, en nous illuminant de tes clartés transcendantes, nous montres, en face de toi, le néant de tout ce qui est du temps. C'est toi qui, en ouvrant devant les plus grandes souffrances du temps les pers-

pectives d'une félicité sans fin, leur apportes, alors que tout les délaisse, une consolation suprême. C'est toi qui,en montrant de loin aux pécheurs le châtiment qui les attend dans ton sein, leur donnes la force de s'arracher à toutes les tyrannies de la triple concupiscence et de retrouver, en se convertissant, l'honneur de la liberté et la joie de l'espérance. C'est toi qui, sous la lumière de ton regard, fais éclore dans les âmes, avec l'héroïsme de toutes les vertus, les fleurs de toutes les saintetés, et multiplies sur la terre ces générations de Saints et de Saintes qui traversent les obscurités et les épreuves du temps, le regard toujours fixé sur tes splendeurs et tes béatitudes sans fin. C'est toi enfin, qui, en suscitant au cœur des apôtres l'ambition à nulle autre pareille, de donner à des millions d'âmes le bonheur de l'Eternelle vie, produis, sous tes inspirations toutes-puissantes, dans des multitudes incalculables, les apostolats héroïques et les sacrifices poussés jusqu'au martyre !

Telle, Messieurs, m'est apparue à moi-même dans le recueillement de la méditation, ce que j'ai nommé la puissance sur l'âme humaine de la grande pensée de l'Eternité.

Donc, vous aussi, avec moi et comme moi, voyageurs du temps, à cette lumière de l'Eternité et sous sa féconde et salutaire influence, éclairez-vous dans vos ténèbres et vos obscurités; consolez-vous dans vos épreuves et vos tribulations; affranchissez-vous de la servitude de vos péchés et de vos passions; convertissez-vous. Ce n'est pas assez, sous les inspirations de l'Eternelle vie, vous aussi devenez des Saints; vous aussi devenez des apôtres; et, avec tant d'autres qui vous ont précédés dans la voie, le regard fixé sur l'Eternité, montez, montez toujours sur ce chemin royal, où ont passé tous les grands Saints et tous les grands apôtres; et, si Dieu vous le donne, arrivez avec eux jusqu'à l'héroïsme de la sainteté et de l'apostolat.

Et puissiez-vous tous, un jour, vous rencontrer au ciel, dans le sein béatifique de cette Eternité dont le rayonnement, même de loin, produit sur la terre les grandes illuminations, les grandes consolations, les grandes conversions et, avec tous les prodiges de sanctification, tous les miracles d'apostolat et de propagation.

Amen.

L'ÉTERNITÉ
ET
LA VIE FUTURE

Et ibit homo in domum œternitatis suœ.

Et l'homme ira dans la demeure de son Eternité.
(Ps. 102.)

Après avoir établi qu'il y a une Eternité, par le double témoignage de l'âme et de l'autorité, nous nous sommes demandé quelle est, par rapport à nous, sa véritable influence ; en d'autres termes, ce que l'idée et la réalité de l'Eternelle durée opèrent dans notre vie, dans notre vie *présente* et dans notre vie *future*.

Déjà vous savez, par notre dernier discours, quelle est, sur notre vie présente, l'influence féconde et le puissant ascendant de la pensée de l'Eternel. Nous avons dit : l'idee ou la pensée

de l'Eternité, c'est la grande puissance *d'illumination*; car c'est elle qui nous découvre, dans une pleine lumière, tout le *néant* des choses du temps.

C'est la grande puissance de *consolation*; parce que seule cette perspective de l'Eternité console bien les infortunes que rien du temps ne peut plus consoler.

C'est la grande puissance de *conversion*; parce que c'est dans cette pensée de l'Eternité surtout que le pécheur trouve la force de briser tous les liens qui l'attachent à son péché dans le temps.

C'est la grande puissance de *sanctification*, parce que cette pensée ou cette attente de l'Eternité pousse les âmes à tous les héroïsmes de la vertu et de la sainteté.

C'est, enfin, la grande puissance d'*apostolat* et de propagation; parce que cette pensée de donner aux âmes une félicité *Eternelle*, est le plus énergique ressort des ambitions et des sacrifices de la vie apostolique.

Maintenant, Messieurs, se pose devant nous la question plus grave et plus décisive encore que la précédente : Qu'est-ce que l'Eternité est par rapport à notre vie *future*? Qu'est-ce qu'elle doit ajouter elle-même et par elle-même à notre bonheur et à notre malheur d'outre-tombe? Com-

ment l'Eternité complète, d'un côté, le malheur des réprouvés, et de l'autre, la félicité des élus? En deux mots : l'Eternité dans l'enfer, ou le lieu des supplices ; l'Eternité dans le ciel, ou le lieu de la béatitude de l'autre vie. Voilà ce que je vais essayer de vous faire au moins entrevoir, à la lumière de ce discours, et mieux encore à la lumière de votre foi.

Ce sujet a deux faces profondément distinctes ; il a son côté sombre et son côté radieux. Je commencerai par vous montrer le premier, et je terminerai en vous montrant le second.

Peut-être ces deux choses extrêmes eussent gagné à être traitées séparément et avec un développement plus vaste et plus complet. Le temps nous manque, et je me vois obligé de les condenser dans le cadre d'un seul discours. Mais le développement que je ne puis donner sera, je l'espère, dans vos esprits attentifs, compensé par la condensation elle-même ; et peut-être que du contraste de ces deux extrémités, jaillira dans vos âmes une lumière plus vive.

Puisse le Seigneur, que j'invoque pour vous tous, en faire sortir aussi, avec une grande et abondante lumière, de suprêmes et énergiques résolutions.

I

Ce que l'Eternité ajoute à la souffrance des réprouvés, en d'autres termes, l'Eternité dans l'enfer, voilà ce qu'il nous faut avoir le courage de méditer d'abord ensemble.

Remarquez, Messieurs, que je n'entreprends pas de vous montrer au détail et sous tous ses aspects le supplice des réprouvés. Il me suffit de prendre ici, pour point de départ, l'enseignement de l'Eglise, et de vous dire en deux mots avec elle : les réprouvés, ou les pécheurs impénitents, souffrent l'action et le supplice du feu; les réprouvés souffrent le supplice de la séparation de Dieu.

Quelle est la nature, l'intensité de ce feu? Quel est le mystère intime de cette séparation de Dieu? Quel est, en un mot, le mode et le comment de ces deux supplices qui n'en font qu'un, et qu'on nomme, d'ordinaire, peine du *sens* et peine du *dam*? Un discours spécial et direct sur l'enfer pourrait essayer de répondre à ces questions : je ne le ferai pas ; je n'en ai pas besoin pour le but que je me propose; car ce qui me préoccupe et doit uniquement vous

préoccuper avec moi, c'est dans le lieu du supplice le point de vue de l'*Eternel.*

Remarquez encore, afin d'écarter toute confusion trop facile en un tel sujet, que je ne veux pas ici établir le dogme austère de l'Eternité des peines. Ce dogme, pour le moment je le suppose, et, admettant avec l'Eglise dans les condamnés de la justice, le double supplice que je viens de nommer, quelle qu'en soit l'intensité, je veux vous aider à comprendre comment l'Eternité l'aggrave, et comment dans leur supplice total l'Eternité est le facteur principal.

Pour le mieux entendre, creusons un peu ces deux abîmes qui se répondent : l'abîme de l'*Eternité* elle-même mise en face du supplice; et l'abîme de l'*âme* humaine en face de cette Eternité.

Qu'est-ce que l'Eternité en elle-même est par rapport au supplice du réprouvé? Et quelle aggravation apporte à ce supplice la perspective de son éternelle durée?

Tout d'abord ce qui saisit ma pensée en face de la souffrance du damné, c'est son éternelle *uniformité*, ou son éternelle *monotonie*.

Dans cette vie du temps tout se déplace et tout change; dans l'Eternité, rien ; rien ne change et

ne se déplace; c'est l'effroyable *statu quo*; c'est la plus accablante des monotonies, la monotonie dans la souffrance.

La monotonie en toute chose pèse à la nature humaine, même la monotonie dans le plaisir et la jouissance. L'uniformité dans le plaisir, la monotonie dans la jouissance, ce n'est plus le plaisir, ce n'est plus la jouissance; c'est l'ennui, c'est la fatigue, et finalement la souffrance. Les artistes le savent, ceux-là surtout qui travaillent pour plaire et pour réjouir. Le grand effort et le succès le plus assuré de leur art, c'est de varier les aspects et les nuances du plaisir, et surtout d'y ménager par cette variation le progrès dans la jouissance.

Voulez-vous connaître par votre propre expérience ce que peut l'uniformité ou la monotonie, pour anéantir la jouissance et créer la souffrance? Ecoutez.

Je le suppose, on va vous faire dans la jouissance, même ici-bas, la situation la plus désirable pour la satisfaction de tous vos sens. Vous voilà, par exemple, étendu sur la couche la plus molle, embaumé par tous les parfums les plus suaves, et bercé par les sons des plus charmantes harmonies; mais à une condition,

à la condition que cette position une fois acceptée, vous la garderez non seulement un jour, mais une année, mais un siècle, mais une Eternité. Une année entière, une année seulement, pourriez-vous y demeurer? Et cette monotonie dans la jouissance, pourriez-vous la supporter?

Qu'est-ce donc, si cette monotonie, c'est la souffrance? Qu'est-ce, surtout, si c'est la monotonie, non pas même dans une souffrance quelconque, mais dans une effroyable souffrance? Qu'est-ce, enfin, si cette monotonie doit durer non seulement des jours, des années, des siècles, mais l'Eternité tout entière? Qu'est-ce d'être attaché avec sa souffrance à ce roc immobile de l'Eternité; et là, être forcé de se dire : souffrir, souffrir toujours, et toujours la même chose?

Quelle situation! Compter une à une toutes les heures et toutes les minutes d'une souffrance que l'on sait ne devoir et ne pouvoir jamais finir!

Qui ne sait combien longue et douloureuse apparaît l'insomnie au malade qu'une souffrance aiguë empêche de dormir. Pendant ces tristes et longues nuits, le mouvement cadencé de l'horloge envoie toujours le même son à son oreille qui l'écoute dans le silence; chaque battement

du balancier semble lui dire : encore une souffrance, encore une souffrance! Faible et insuffisante image de la situation du réprouvé, à qui la voix monotone de l'interminable durée redit sans cesse et redira toujours : Eternité! Eternite! Ce que tu souffres à l'instant, tu le souffriras toujours, oui, toujours!

Une seconde cause d'aggravation que l'Eternité apporte au supplice du réprouvé et qui touche à la première, c'est, dans la vue de cette Eternité et dans la sensation du supplice qu'elle aggrave, la *continuité* la plus complète, ou l'absence absolue de toute *intermittence*. Le sens toujours présent de sa souffrance et la vue toujours fixée sur son Eternité; ah! voilà dans la vie du réprouvé, une situation dont rien, mais absolument rien, sur la terre et dans le temps, ne peut nous donner une idée. Les souffrances d'ici-bas, même les plus atroces, même celles qui tiennent le plus en éveil l'âme qui souffre, ne peuvent nous représenter même de loin, cette effroyable continuité dans la vue et le sens d'un supplice Eternel.

Chose remarquable, toutes nos souffrances du temps ont des instants d'arrêt, des heures d'intermittence. Entre nos souffrances et nous,

quelque chose s'interpose, qui nous en dérobe la vue et nous en arrache plus ou moins le sentiment. Nous ne nous représentons pas toujours avec la même vivacité, et nous ne ressentons pas toujours avec la même acuité ce qui nous torture, nous supplicie, nous martyrise.

Jusques dans nos plus grandes et nos plus longues souffrances, nous connaissons le bienfait des *intermittences*.

Nous connaissons l'intermittence que nous procure l'oubli ; l'oubli qui, tout fugitif qu'il est, un moment nous soulage ; parce que, ce à quoi nous cessons de penser, ce que nous oublions est pour nous, au moment même de l'oubli, à peu près comme s'il n'était pas.

En ce sens, oublier les souffrances c'est les apaiser ou du moins les diminuer; et rappeler les souffrances, c'est les renouveler et souvent même les multiplier.

Cet oubli qui apaise ou calme un moment la souffrance n'est pas impossible ici-bas, et même les plus souffrants y parviennent quelquefois.

Mais, dans l'Eternité, comment oublier, lorsque le supplice est, par-dessus tout, le face à face avec cette Eternité elle-même?

O frères malheureux, vous que vos crimes

sans repentir ont précipités dans l'abîme; vous qui, depuis des siècles et des siècles, êtes tombés de vos désordres du temps dans l'Eternel supplice; oh! dites-nous, quand avez-vous pu vous dérober à la pensée, au regard, au face à face de votre Eternité? Combien de jours l'avez-vous oubliée? Aucun. Combien d'heures? Aucune. Combien d'instants? Aucun. Combien de minutes? Aucune!

Qu'est-ce donc qui pourra apporter dans la vision et le sens de cette Eternité, une intermittence quelconque? Sera-ce la distraction?

Ah! la distraction dans les souffrances de la terre, je comprends. Volontiers à ceux qui souffrent vous conseillez la distraction, comme remède ou apaisement de la douleur. La distractionc, 'est-à-dire, un je ne sais quoi, un moment nous saisit, nous captive, nous charme, et par là, nous tirant plus ou moins hors de nous-mêmes, nous arrache au sentiment de notre souffrance; ainsi la lecture d'un livre, la conversation d'un ami, l'attrait d'un plaisir, la contemplation d'un grand spectacle, d'un ciel étoilé, d'une mer en tourmente, le son d'une ravissante harmonie, etc., oui, tout cela peut, dans le temps, apporter par la distraction, au

sentiment de la souffrance, une accalmie qui repose.

Mais, dans l'Eternité, rien, absolument rien de pareil: rien que le spectacle continu de sa propre souffrance; rien que la conversation avec l'Eternelle amertume de son âme; et pour toute harmonie, rien que cette voix lamentable redisant éternellement : Souffrir, souffrir encore, souffrir toujours; oui, toujours!

Ah! si du moins le sommeil, comme il arrive dans le temps, pouvait venir interrompre ou suspendre la violence du mal qui tourmente! Quel malade étendu sur un lit, où son mal le tient en éveil, n'invoque comme un soulagement ce bienfait du sommeil? Comme par chaque respiration de sa poitrine oppressée, il semble dire: O sommeil, ô doux, ô bienfaisant sommeil, quand viendras-tu, en fermant mes yeux, suspendre un moment ma souffrance et me donner le repos? Et quand il est venu; oh! alors au réveil, quelles actions de grâces envoie au ciel ce souffrant de la terre, de lui avoir envoyé ce court sommeil comme un ange chargé d'apaiser un moment sa douleur!

Mais, hélas! dans la vie d'outre-tombe, il n'y a plus de sommeil, comme il n'y a plus ni oubli,

ni distraction possible, Le réprouvé veille, il veille toujours. Sa vie, c'est la *veillée éternelle*, dans une souffrance qui ne doit jamais finir! Vous la représentez-vous, Messieurs, cette éternelle veillée de la souffrance? Oh! si le réprouvé pouvait se promettre, dans la durée de son supplice, cette bienheureuse intermittence d'un jour ou d'une heure de sommeil; ne vous semble-t-il pas qu'il tressaillerait de joie, même dans les étreintes de sa souffrance?

Mais non, de sommeil jamais, de distraction jamais, d'oubli jamais! Toujours la vue présente de l'Eternité, et des souffrances qu'elle réserve au fond de sa durée sans fin!

Et voilà la seconde cause d'aggravation que l'Eternité ajoute à la souffrance du réprouvé : son interminable *continuité*.

Avec l'uniformité et la continuité qui aggravent le supplice du réprouvé, il y a une chose dans ce supplice plus aggravante encore, c'est, à chaque instant de son Eternelle durée, la *plénitude* ou la simultanéité de l'Eternelle souffrance.

Dans le temps, même ceux qui souffrent le plus, ne sontjamais accablés par la plénitude de leurs souffrances. Chaque partie de leurs souf-

frances est, pourainsi dire, distribuée sur tous les moments de leur vie souffrante; jamais la souffrance ne se fait sentir à l'un de ces moments toute à la fois.

Eh bien! ce qui n'est jamais, ce qui ne peut pas être dans le temps, est toujours et nécessairement dans l'Eternité; et c'est là ce qui surtout, dans ce supplice, doit frapper d'une religieuse frayeur toute pensée attentive : l'*Eternite tout entière*, venant peser de tout son poids sur chaque instant de l'eternelle durée.

Mais pourquoi? Comment expliquer cette concentration de l'Eternel supplice sur chaque moment de la vie du supplicié? Ah! c'est que l'homme de l'Eternité malheureuse, par une terrible puissance de prévoir qu'il maudit et qu'il voudrait anéantir, ramasse, pour ainsi dire, sur son présent toute l'horreur de son interminable avenir. A chaque instant de sa vie souffrante, il pressent, ou pour mieux dire, il sent tout ce qu'il sait avoir à souffrir pendant toute son Eternité.

Qui ne connaît la prodigieuse puissance de la prévision, pour torturer une âme qui attend une grande douleur, ou une profonde humiliation?

Un jour, on vint annoncer à un condamné à mort, pour le lendemain, l'heure de son exécution. Pendant toute la nuit, l'imagination ne lui représenta que des échafauds dressés. A chaque instant, cet homme croyait sentir sur lui la main du bourreau ou le tranchant de l'acier fatal. Et tel fut le saisissement que lui causa la prévision du supplice qui l'attendait, que le lendemain, quand on ouvrit sa prison, on trouva sa tête blanchie comme la neige ; tant l'effroi de l'attente l'avait profondément remué. Et cependant, que pressentait et qu'attendait cet homme? Un supplice d'un moment; rien de plus.

Qu'est-ce donc que la nécessaire prévision de l'Eternité qui, devant la pensée du réprouvé, à chaque instant se dresse de toute sa hauteur, de toute sa largeur, de toute sa longueur; ah! de sa longueur surtout, et semble tout entière s'étendre sur lui, pour l'accabler de son incommensurable poids!

La fable, vous le savez, comme si elle avait deviné quelque chose de cet effroyable mystère, nous a représenté un géant foudroyé, luttant, luttant toujours pour soulever le mont Etna, qui sans cesse sur lui retombe et l'accable. Ce

n'est là sans doute qu'une fiction; mais ne vous semble-t-il pas qu'il y a, même dans cette fiction, une vive image de l'effroyable réalité qu'en ce moment j'essaye de vous peindre?

Ah! cette Eternité si large, si haute, si longue, et bien autrement lourde que le mont Etna pesant sur le géant Encelade, je me figure la voir à chaque instant de sa durée, se ramasser tout entière, comme en un seul point; et là, accabler le damné des millions et des millions de fois plus que ce supplicié de la fable. A chaque effort qu'il tente pour le soulever, il sent, lui aussi, retomber sur lui son effroyable fardeau; et impuissant même à changer de place, et à trouver dans ce déplacement un soulagement quelconque, je crois l'entendre à chaque respiration de sa vie tourmentée, demander en essayant de s'en débarrasser tout à fait : Encore combien de temps supporter ce fardeau? Et le fardeau lui dit en retombant : Encore une Eternité!... Encore une Eternité!...

Voilà, Messieurs, l'abîme que l'Eternité ouvre devant nous; effroyable abîme qui s'approfondit à mesure que nous le creusons, pour y découvrir quelque chose de ce mystère de souffrances, que sa perspective ajoute au supplice du réprouvé.

Nous y voyons à la fois ces trois choses, dont nous pouvons bien avoir l'idée, mais dont la compréhension nous échappe, même en nos plus grandes souffrances de la terre; l'Eternelle *uniformité*, l'Eternelle *continuité*, l'Eternelle *simultanéité* dans le supplice du réprouvé; en d'autres termes, le damné souffrant uniformément, continuellement et simultanément son Eternel supplice, souffrant toujours la *même* chose, souffrant sans *intermittence* aucune, et souffrant, à chaque instant de son éternel supplice, l'Eternité *tout entière*.

Vous le voyez, ce sont comme trois abîmes qui se creusent au fond d'un même abîme, sans compter tous ceux qui nous échappent, et que nous ne pouvons sonder au fond de l'insondable Eternité.

Mais, après avoir visité, ou du moins entr'ouvert sous nos yeux cet abîme de l'Eternité mis en face du supplice des réprouvés, nous avons à regarder dans un autre abîme, l'abîme de l'*âme* mise en face de son Eternité, c'est-à-dire de son éternel malheur; et nous aurons ainsi le dernier mot de ce que la perspective de l'Eternité ajoute d'aggravation au supplice du réprouvé.

Oui, Messieurs, pour mieux entendre comment l'Eternité est le dernier mot du malheur des réprouvés dans l'autre vie, il faut pénétrer dans cet autre abîme, l'abîme de l'âme humaine elle-même. Il faut nous demander ce que l'âme du damné doit ressentir et ressent en effet, en face de cette Eternité, telle que nous venons de la montrer.

Or, indépendamment des autres causes de son malheur, l'âme du pécheur impénitent, en face de l'Eternité, renferme ces trois supplices qui se compénètrent et n'en font, pour ainsi dire, qu'un seul : supplice de l'Eternel *regret*, de l'Eternel *remords*, de l'Eternel *désespoir* ; c'est-à-dire la privation totale des trois éléments de félicité que nous pouvons connaître même sur la terre.

Il y a surtout trois choses qui entrent comme éléments dans nos félicités relatives du temps : le passé, le présent, l'avenir; le passé par le souvenir, le présent par la possession, l'avenir par l'attente ou par l'espérance. Si le bonheur est ici-bas si difficile et si rare, c'est qu'il nous est d'ordinaire impossible de nous y faire une situation qui ne soit troublée ni par le regret, ni par le remords, ni par le découragement ou la désespérance.

Et bien! l'homme de la malheureuse Eternité ne trouve dans son supplice aucun de ces trois refuges; car, son passé, c'est son éternel regret; son présent, c'est son éternel remords; son avenir, c'est son éternel désespoir. Et ainsi l'âme elle-même répond par ces trois abîmes, aux trois abîmes de l'Eternité que nous venons d'entrevoir.

Oui, ce qu'il y a d'abord au fond de l'âme du réprouvé, dans l'Eternité, c'est ce que j'appelle son premier abîme; l'abîme du plus amer et du plus inguérissable des *regrets*.

Le regret, qu'est-ce à dire? c'est-à-dire la douleur d'un bien perdu, et que l'on pouvait ne pas perdre; la conscience d'un bonheur refusé, et d'un malheur attiré par sa propre faute.

Dans le regret ainsi conçu, il est deux choses qui en agrandissent l'amertume; la première c'est d'avoir beaucoup perdu, la seconde de ne pouvoir rien réparer. Et voilà ce qui explique l'inexprimable douleur du regret, dans l'homme de l'Eternité malheureuse : il sait qu'il a tout perdu et qu'il ne peut rien réparer.

Avoir tout perdu, mais ce qui s'appelle *tout*, et ne pouvoir *rien*, absolument rien réparer; dans l'universalité de la ruine l'impossibilité ab-

solue de toute réparation : Grand Dieu ! quelle situation ! Dans cette situation, quel regret ! Et dans ce regret, quelle douleur !

Ah ! tous nos regrets de la terre, même les plus grands et les plus amers, ne peuvent nous en donner une idée. D'ordinaire, nous ne perdons jamais tout. Toujours quelque chose ou quelqu'un nous demeure ; et dans nos ruines et nos désastres les plus universels, combien il est rare que nous ne puissions réparer quelque chose. Alors même que nous ne pouvons égaler les réparations aux ruines et les restaurations aux désastres, notre impuissance de réparer n'est jamais absolue.

Eh bien ! Messieurs, ce que nous ne pouvons même imaginer dans le temps, c'est dans l'Eternité la complète réalité.

Qu'a-t-il perdu, mon frère le réprouvé ? *Tout.* Que peut réparer mon frère le réprouvé ? *Rien.*

Le voyez-vous d'ici, à l'heure décisive où, à travers les orages du temps il vient échouer au rivage de l'Eternité ? Le voilà pour toujours jeté comme un naufragé sur ce rocher immobile ; et regardant derrière lui les flots de cette mer du monde qui semblent encore murmurer à ses pieds, il s'écrie : Hélas ! tout est *perdu !*... Oui,

perdu tout ce qui est de la terre, et perdu pour moi tout ce qui est du ciel; perdu tout ce qui est du temps, et perdu tout ce qui est de l'Eternité; perdu tout ce qui est de l'homme, et perdu tout ce qui est de Dieu! Plaisirs, richesses, honneurs, gloires, triomphes, où êtes-vous? Hélas! du haut de ce roc de l'Eternité, où m'a jeté la mort, je vous vois pareils à des épaves, flottant après le naufrage sur une mer encore agitée. Ah! si dans cette perte de tout ce qui est de la terre et du temps, Dieu du moins me demeurait, et si j'avais le ciel en espérance! Mais, ô Dieu, où êtes-vous? O ciel, où êtes-vous? Hélas! vous aussi, je vous ai perdus! Tandis que le ciel se ferme sur ma tête, ô Dieu, ô Dieu juste, je sens que pour toujours vous me repoussez de vous!

Ah! dans cette ruine universelle, dans cette perte absolue de tout ce qui est de la terre et de tout ce qui est du ciel, si ce naufragé du temps pouvait se dire : Eh bien! je retournerai dans le temps; là, je recommencerai ma vie, une vie réparatrice, et j'offrirai à Dieu des réparations plus grandes même que mes désastres. Retourner? Mais il est trop *tard*, oui, trop tard! L'Eternelle prison, où m'ont précipité les prévarications de ma vie, a des portes mille fois

plus dures que le diamant. En vain contre ces portes infrangibles je me briserais la tête; ah! c'est fini, c'est à jamais fini; le temps ne me reverra plus; et de ce côté, pour réparer mes pertes, je ne puis rien, et je ne pourrai jamais rien!

D'où me viendra, pour guérir la blessure de mes regrets, la puissance réparatrice? Sera-ce du côté de mon Eternité elle-même? Mais, comment trouverais-je en elle une puissance de réparation, lorsque c'est d'elle-même surtout que me vient l'*irréparabilité* absolue de mes désastres du temps? Comment demanderais-je à mon Eternité le secret d'acquitter ma dette et de réparer mes pertes, lorsqu'en vertu et par la force inéluctable de la condamnation qui a fait de moi, au sortir de ma vie du temps, le réprouvé de l'amour même, je demeure devant la justice un débiteur éternel? O Eternité! je le sais, jamais tu ne guériras mes inguérissables regrets, parce que jamais tu ne m'acquitteras devant la justice qui se sert de toi, non pour m'absoudre, mais pour me châtier. Je pleure aujourd'hui et je pleurerai éternellement mon incomparable malheur; et je sais que mes larmes, en tombant sur ce roc où je pleure, n'acquitteront et ne répareront jamais rien, et qu'elles ne feront que

raviver mes regrets éternellement renaissants ; je sais que je garderai dans l'absolue *irréparabilité* de tout ce que j'ai perdu, l'inguérissable blessure de cet éternel regret.

Une chose pourrait, peut-être, en adoucir l'amertume : Ce serait de pouvoir se dire : J'ai tout perdu et je ne puis rien réparer ; mais, *ce n'est pas ma faute*. Hélas ! voici précisément ce qui fait la grande et poignante douleur du reprouvé ; c'est que, dans la pleine lumière de sa conscience, il est forcé de se dire : C'est ma faute ; si j'ai tout perdu, c'est que je l'ai voulu. Si je suis attaché au malheur, c'est que j'ai repoussé le bien pour embrasser le mal ; et si je suis voué à la haine, à l'Eternelle haine, ah ! c'est que par mon égoïsme j'ai repoussé l'amour.

Et ainsi, à la douleur du regret, s'ajoute dans l'âme du damné une douleur plus grande encore : la douleur du *remords*, et d'un remords absolument inapaisable.

Le remords !... qui ignore ce que peut être, dans l'homme qui a gardé le sens de l'ordre, cette morsure de l'âme blessée par le désordre qu'elle a mis en elle ? Car le remords, c'est cela-même, c'est le sens de l'ordre dans l'âme qui a consommé le désordre ; c'est le sens du bien dans

l'âme qui a embrassé le mal. Le remords! étrange châtiment, où le prévaricateur est tout à la fois le bourreau et la victime; le remords! monstre mystérieux qui dévore au fond d'une conscience troublée les fantômes de bonheur et de paix que l'on essaye de se faire au sein même du désordre.

Le remords ainsi conçu est dans l'humanité l'un des phénomènes les plus émouvants. Des génies de premier ordre, même dans l'antiquité, en ont créé des tableaux et des types, qui ont conquis la gloire de l'immortalité.

Mais, Messieurs, qui pourra vous dire ce que doit être dans l'âme du réprouvé l'Eternité du remords, créé par ses désordres du temps? Comme la douleur du regret, la douleur du remords, croît et grandit aussi en proportion de deux choses, à savoir : en proportion de l'apparition du désordre accompli et de l'impuissance à le chasser de soi

Or, ces deux éléments de la souffrance et de l'amertume du remords, sont, dans le réprouvé, à leur suprême degré ou à leur plus haute puissance.

A peine arrivé au seuil de l'Eternité, le pécheur voit s'évanouir subitement toutes les obs-

curités que le temps laisse planer sur les splendeurs de l'ordre ; et une lumière vraiment *fulgurante* fait briller dans son âme une formidable clarté. L'ordre que Dieu a établi lui apparaît dans sa plus complète irradiation ; et sa violation se révèle au coupable dans toute son horrible laideur.

Ici-bas, la faiblesse même de notre humaine pensée, les nuages de l'erreur, les ténèbres amassées par les plaisirs et par les voluptés, obscurcissent pour nous la lumière de l'ordre, et par suite diminuent dans l'âme, avec le sens du désordre, la douleur du remords.

Mais quand la mort vient de sa main retirer devant le réprouvé le voile qui lui en cachait les splendeurs éternelles ; et lorsque cet ordre Eternel et immuable lui apparaît dans toute sa clarté : oh! qui pourra jamais dire ce qu'est alors, dans cette pleine lumière, au fond de la conscience, le remords de l'avoir violé? Et que sont, devant le supplice de ce remords d'outre-tombe, les remords qui ont fait, à travers l'histoire, leurs plus éclatantes et leurs plus tragiques explosions?

Ce qui complète dans l'Eternité ce supplice du remords, c'est l'impossibilité absolue d'y apporter un apaisement quelconque. Comme le

regret y est *inguérissable*, le remords y est *inapaisable.*

Sur la terre, que de causes apaisent ou endorment le remords! Le charme des plaisirs, l'ivresse des voluptés, l'habitude même de la prévarication, l'influence des erreurs et des doctrines pervertissant la conscience, semblent plus ou moins amortir le remords, si elles ne le tuent tout à fait. Et, pour le chasser de lui, le pécheur a un moyen essentiellement efficace : la confiance de son pardon puisée dans le repentir.

Mais, dans l'Eternité, quel charme, quelle ivresse, quelle erreur capables d'émousser pour le damné l'aiguillon du remords? Et surtout, quel repentir capable de lui rendre, par l'extinction du remords, la paix de l'innocence? La cohabitation Eternelle et inévitable de son âme avec le péché qu'il a emporté, en passant par la mort, au sein de son Eternité, c'est le remords avec toutes ses tortures à jamais fixé dans sa conscience; c'est comme un serpent enfermé dans la poitrine et y faisant sentir une morsure Eternelle; c'est, comme le vautour, dont parle la fable, éternellement attaché aux entrailles de Prométhée : image affaiblie de l'Eternel et inapaisable remords attaché pour toute l'Eternité au

fond de la conscience coupable. Disons mieux; avec l'Ecriture, c'est le ver qui ne meurt pas, mais qui ronge éternellement cette âme qui l'a enfermé en elle avec le remords : *Vermis eorum non moritur*.

Ainsi, dans l'âme du réprouvé,avec l'Eternité du regret, l'Eternité du remords. Je ne connais plus qu'une chose plus aggravante encore, dans le supplice du pécheur impénitent, l'Eternité du *désespoir*.

Le désespoir! c'est-à-dire la rupture avec toute espérance : là est, si je le puis dire, l'idéal de la douleur; là gît, même en cette vie, la cause ou la raison secrète des plus grandes souffrances : Ne plus rien espérer! La mère désespérant de conserver ou de revoir son enfant; l'enfant désespérant de revoir sa mère; l'épouse sans espoir de revoir son époux; l'exilé n'espérant plus revoir sa patrie; le prisonnier n'espérant plus revoir la lumière ; le malade désespérant de revenir à la santé : Ne sont-ce pas là d'ordinaire, les types ou les personnifications les plus émouvantes de la souffrance humaine? Et, lorsque cette désespérance atteint dans l'homme son plus haut degré; lorsque le malheureux ici-bas n'attend plus rien, abso-

lument rien; lorsqu'il a senti tout ce qui l'attachait encore à l'existence se briser autour de lui, et tout ce qu'il aimait se retirer de lui; ah! n'est-ce pas alors que trop souvent la vie s'effondre, comme un édifice qui a perdu tous ses appuis? Oui, c'est alors que l'homme se penche sous le plus lourd fardeau qu'il soit possible de porter, une vie qui n'espère et n'attend plus rien; et que la rejetant comme un poids qui l'écrase, il s'écrie, la tristesse au cœur, la pâleur au visage et le poignard à la main : Allons, c'est fini; nous n'avons plus qu'à mourir! Plus d'espérance!

Il se trompe pourtant, l'infortuné; oui, le suicidé se trompe; il a encore une espérance, car il se dit, en rejetant sa vie du temps: Dans l'autre vie, ce sera mieux, peut-être! Et s'il ne croit plus même à une autre vie, il espère encore; car il invoque la mort comme une délivrance, et si je le puis dire, comme une dernière espérance.

Ainsi, même en ceux que tout dans le temps désespère le plus, il y a encore une espérance. Et nos désespoirs, même les plus profonds n'y sont jamais que relatifs.

Mais le désespoir absolu, le désespoir éternel au sein d'une nuit qui l'enveloppe, sans lui

laisser même le plus petit rayon d'espérance, ah! comment comprendre tout ce qu'il ajoute d'aggravation au supplice du réprouvé? Se sentir attaché, sans pouvoir la rejeter jamais, à une vie où la souffrance doit renaître éternellement de la souffrance, sans pouvoir lui dire à une heure, par une parole efficace : « Va-t'en, laisse-moi; » et à tout instant de sa souffrance attendre encore une Eternité de souffrance!

C'est l'effroyable situation du désespéré de l'autre vie : ne pouvoir plus rien attendre, si ce n'est ce à quoi il voudrait s'arracher : la douleur, et toujours la douleur!

Voilà le caractère le plus affreusement inimitable que l'Eternité imprime au supplice du volontaire réprouvé : l'absolu dans le désespoir; l'impossibilité de toute espérance. Impossibilité qu'exprimait un grand génie éclairé par sa foi, en montrant inscrit sur la porte des éternels châtiments : « *Vous qui entrez par cette porte, laissez-y l'Espérance!* » car, si l'espérance y pouvait entrer, ce ne serait plus l'enfer; l'enfer, où l'on n'espère plus!

Si du moins, dans ce naufrage de toutes les espérances de la vie, il pouvait garder encore l'espoir de la mort!... Ah! s'écrie ce vivant

sans espérance, si je pouvais mourir! Si le néant me restait comme libérateur de cette servitude, qui fait de moi un esclave éternel! Mais c'est là précisément ce qui met le comble à son désespoir et à son malheur : l'impossibilité de mourir.

Les malheureux, s'écrie Job, attendent et cherchent la mort, *expectant mortem.* Et comme on creuse la terre pour trouver un trésor, eux la creusent pour trouver un sépulcre; *quasi effodientes thesaurum.* Et, quand ils ont trouvé un tombeau, ils tressaillent de joie : *Gaudentque vehementer cum invenerint sepulcrum* (1).

Mais l'Eternité, c'est la fin, la fin qui ne doit plus finir; comment faire dès lors, pour s'ouvrir un sépulcre? En vain le réprouvé essayerait de creuser dans ce granit, en s'écriant : La mort, la mort! Après le sépulcre qui a dévoré mon corps, où trouverai-je un sépulcre qui dévore mon âme?... Mais la mort ne vient pas; elle ne viendra jamais cette mort si ardemment désirée; *exspectant mortem et non venit.* O mort! ô mort! viens, viens à mon secours. L'Eternité répond: La vie, la vie! Vivre toujours; mourir jamais Et tandis que l'Eternité lui porte le défi de mou-

(1) Job III. 21.

rir, en lui disant : La vie! la vie! *lui*, s'écrie dans un désespoir sans remède et sans consolation : Eternité! Eternité! Et l'un et l'autre, c'est-à-dire l'Eternité et *lui*, disent ensemble, comme cette voix d'un damné que Dieu faisait un jour arriver, pour le convertir, à l'oreille d'un moribond, du plus profond de l'Eternel abîme : *Plus d'Esperance! Plus d'Espérance!*

Messieurs, j'ai fait sur moi-même un suprême effort, pour vous retenir avec moi devant cette effroyable perspective. Je respire, en pensant que j'ai maintenant à vous en montrer une autre bien différente. Aussi, après vous avoir montré ce que l'Eternité est par rapport au malheur des réprouvés ; j'ai hâte de vous dire ce qu'elle est par rapport au bonheur des Elus.

II

Ce que la pensée de l'Eternité est par rapport au bonheur des élus dans le ciel, il n'est pas difficile et il est très particulièrement doux de l'entendre.

Devant la raison et devant la foi, le bonheur des élus doit être le *parfait* bonheur ; un bonheur qui, bien que s'élevant dans chacun avec le de-

gré du mérite, sera dans tous le rassasiement complet des désirs ; en sorte que l'élu, même le moins élevé dans la hiérarchie des célestes félicités, n'aura plus rien à désirer, et ignorera dans le ciel cette chose qui blesse tous nos bonheurs de la terre, à savoir : le sentiment du *vide*. A qui peut-il échapper, en effet, que quiconque se sent vide par quelque endroit, aspire naturellement *au delà* de ce qu'il possède, et que celui qui aspire *au delà*, n'est pas en réalité parfaitement heureux.

Ce principe une fois admis, et il est incontestable, il sera facile de comprendre ce que la perspective de l'Eternité est par rapport au bonheur du ciel. Elle en est tellement la condition nécessaire et l'élément essentiel, que sans elle, le parfait bonheur ne se peut plus même concevoir. Sans la certitude d'une durée éternelle, il en serait à peu près de la félicité du ciel, ce qui en est de nos félicités de la terre : la crainte de la voir finir en troublerait la possession. Là est la grande blessure qui atteint en leur fond le plus intime tous les bonheurs que nous essayons de nous faire ici-bas : l'impuissance absolue de les *perpétuer*.

Alors même que la Providence vous fait sur

la terre dans la situation la plus souhaitable, le plus grand bonheur que vous puissiez imaginer; une chose, bon gré, mal gré, en trouble la possession : vous savez que ce bonheur doit *finir*, et même qu'il va bientôt finir.

Imaginez la possession la plus complète et la moins troublée de tout ce qu'un homme peut posséder ici-bas. Voici un homme, pareil au roi Salomon, en possession de toute richesse, de tout honneur, de tout plaisir, de toute science; à la lettre, tout y est et rien n'y manque, ce semble, pour réaliser l'idéal de la terrestre félicité.

Ah! je me trompe, une chose y manque, la sécurité dans la possession, la certitude d'assurer pour l'avenir le bonheur de son présent.

Non seulement, comme Salomon, il sent le vide ou la vanité qui est au fond de tout : « *Et vidi quod omnia essent vanitas.* » Mais, alors même qu'il ne sentirait pas le vide, qui résulte de la disproportion entre ce que l'on possède et la faculté de posséder, une autre raison plus intime et plus profonde encore l'empêcherait de jouir tout à fait, et de trouver la paix au sein de la jouissance : c'est l'inévitable pressentiment de la fin, de cette fin dont l'ombre triste vient

assombrir même ses meilleures joies.

Si vous vous représentez la possession de tous les biens et de tous les plaisirs de cette vie, comme un banquet splendide où un homme vient s'asseoir avec ses heureux convives ; comment pourra-t-il, sans ombre de tristesse, jouir de ce banquet de la vie, si, comme au festin de Balthazar, il croit voir une main mystérieuse écrire sur la muraille cette parole qui vient en troubler la joie : Finir! finir! Voici venir la fin!

Il résulte de ce que nous venons de dire, que même la possession de Dieu ne nous remplirait pas et ne nous béatifierait pas tout à fait, si, par hypothèse, cette possession de Dieu pouvait finir un jour. L'homme, dans cette hypothèse, doué qu'il est de la puissance de prévoir, troublerait son présent par la prévision de son avenir, et même au sein et dans les bras de Dieu, ne se sentirait pas parfaitement heureux. A chaque instant, il pourrait se dire : Je sais que mon bonheur doit finir; mais quand? Sera-ce demain? Après-demain? Et ne pouvons-nous pas même ajouter que plus grand serait son bonheur dans la possession de Dieu, plus grande aussi serait la frayeur de le perdre; et que la joie de l'embrasser serait

égalée, et peut-être même surpassée par la crainte ou plutôt par la certitude d'en être un jour séparé? Qui ne sait que, même sur la terre, ce sont les plus heureux qui d'ordinaire sont les plus tourmentés par la pensée de voir bientôt finir tout leur bonheur? Comment, dès lors, l'élu, le prédestiné pourrait-il se reposer tout à fait dans le sein de Dieu, alors qu'à tout instant il pourrait lui dire : O mon Dieu! O beauté! O bonté infinie! Quoi! après vous avoir vue et possédée, il faudra donc vous quitter? Mais, loin de vous, où irai-je, et que deviendrai-je, ô mon Dieu? Vivre sans vous m'est impossible, et retomber dans le néant me fait horreur.

Ainsi, même la possession de Dieu sans la certitude absolue de la perpétuer, si cette hypothèse était réalisable, ne nous pourrait donner le parfait bonheur; le parfait bonheur, qui se compose à la fois d'Infinité et d'Eternité; c'est-à-dire de la possession de l'Infini et de la certitude de ne le perdre jamais.

Donc, Messieurs, rien n'est plus certain : le bonheur du ciel, pour être un parfait bonheur, doit être *Eternel*. Nous pourrions à la rigueur ne pas aller plus loin.

Mais, ce que je veux surtout montrer ici, ce

n'est pas seulement la nécessité, pour le parfait bonheur de l'autre vie, d'être Eternel, c'est-à-dire sans fin ; ce que je veux mettre surtout dans une pleine lumière, c'est tout ce que la pensée de l'Eternité ajoute, sous tous les rapports, à la félicité du ciel.

Que ferons-nous, dans le ciel?...

Dans le ciel nous verrons Dieu, *videbimus*. Dans le ciel nous aimerons Dieu, *amabimus*. Dans le ciel nous possèderons Dieu ; et, dans l'extase de cette vision, de cet amour et de cette possession, nous le louerons, *laudabimus*.

Après le bonheur de le croire sur la terre, le bonheur de le voir face à face dans le ciel; après le bonheur de l'espérer et de l'aimer sur la terre, le bonheur de l'embrasser dans le ciel; et après le bonheur de souffrir pour lui sur la terre, le bonheur de jouir de lui dans le ciel : telle est, pour la résumer en trois mots, la réalité de la céleste béatitude.

Or, qui pourra jamais comprendre, et surtout, qui pourra jamais dire, ce que la perspective de l'Eternelle durée ajoute à cette félicité triple et une tout ensemble ? Remarquez-le bien, de même que je n'avais pas tout à l'heure à vous dire tout le mystère du supplice de l'enfer, je n'ai pas non

plus maintenant à vous décrire tout le bonheur du ciel, ni à vous faire pénétrer jusqu'au fond de son ineffable mystère; mystère qui, au dire de saint Paul lui-même, — qui en avait eu cependant la sublime vision, — dépasse tout entendement et tout sentiment humain. Les discours les mieux concertés et les plus éloquents ne manquent pas d'ailleurs sur ce grand sujet. Ce que je veux montrer uniquement, c'est ce qu'ajoute la pensée de *l'Eternel* à la céleste béatitude, considérée sous le triple rapport que je viens d'énoncer.

Et d'abord, le premier élément de la céleste béatitude, c'est la vision, la vision intuitive de Dieu même, c'est-à-dire de l'Infini. Sur la terre, nous avons une certaine vue de Dieu; mais nous ne le voyons que comme on voit dans un miroir un reflet ou une image; et malgré cette vue réflexe de Dieu, son essence et sa vie intime nous demeurent une énigme, ou comme une chose incomprise. Mais, au ciel, nous le verrons face à face; nous le connaîtrons comme nous nous connaissons nous-mêmes. C'est le dogme que professe l'Eglise appuyée sur la révélation de saint Paul dans sa lettre aux Corinthiens : *Videmus nnnc per speculum in enigmate, tunc autem facie ad faciem* (I).

(1) Corinth. XIII. 12.

Ce qu'est en elle-même et comment se réalise cette vision intuitive de Dieu ; ce que donne de ravissement et de bonheur extatique cette vue claire et face à face de l'Infini, il n'est pas de mon sujet d'entreprendre de le dire ; le fût-il même que je désespérerais de pouvoir y réussir ; car nous sommes ici en face de l'incompréhensible, du mystérieux et de l'inexprimable. Tous cependant, devant ce mystère de la vision intuitive, nous pouvons nous dire : Si le face à face avec le fini et le créé, si la vue des merveilles de la création nous donne quelquefois je ne sais quels transports et quels ravissements béatifiques ; ah! que sera-ce de contempler cette *Infinie* beauté, dont toutes les beautés de la création ne sont que de pâles reflets? Si donc nous ne pouvons nous faire une idée, surtout une idée complète du bonheur de cette céleste vision, nous pouvons en avoir jusque dans nos visions de la terre, comme un prophétique pressentiment.

Ah ! si la séraphique Thérèse, pour avoir eu la vision d'une seule *main* de Jésus Christ, trouvait que toutes les splendeurs de la lumière et du soleil n'étaient pour elle que pâleur devant l'éclat ineffable de cette divine main ; ah ! Thérèse ne pouvait-elle pas pressentir quelque chose de ce

que sera au ciel la pleine vision du Christ tout entier; de ce Christ, c'est-à-dire de ce Verbe incarné et glorifié, en qui et par qui nous verrons Dieu et tout ce qui est de Dieu ; de ce Christ qui nous montrera sur son front la condensation de toutes les beautés créées, transfigurées par la lumière de la divine et éternelle beauté?

Mais que serait, pour la parfaite félicité des Saints dans le ciel, même cette vision de l'Infini, s'ils pouvaient, un moment, douter de son Eternelle durée? Que deviendrait le bonheur de cette inénarrable vision de l'Infinie beauté, s'ils devaient se dire, même dans l'extase de cette contemplation : O beauté divine, ô Infini de la beauté, quel bonheur de vous voir ! Mais quelle tristesse de penser qu'un jour nous ne vous verrons plus! Qui ne comprend, dans cette hypothèse, quel nuage viendrait pour eux obscurcir le ciel même de la béatitude ?

Mais dans cette vision béatifique, dans ce face à face avec la divine beauté, supposez la perspective d'une *éternelle* durée ; oh! alors quelle différence! Alors, dans cette contemplation de l'Infini de Dieu, quel accroissement, et quel rajeunissement perpétuel de la félicité!

Oh! comme ce bonheur de la vision semble à

tout instant se multiplier par lui-même, alors qu'à ce bonheur de voir l'Infinie beauté se joint sans cesse le bonheur de savoir qu'on la verra toujours. Et comme le ravissement succède au ravissement, alors que l'Eternité pour eux toujours présente, promet aux bienheureux de révéler à leurs regards toujours ravis des beautés toujours nouvelles, et de faire briller dans ce monde de l'Infinie lumière des astres toujours nouveaux!

J'entends des hommes qui disent : Mais que peut, pour le bonheur des élus, ce face à face sans fin? Qu'est-ce que cet éternel regard jeté sur la beauté de Dieu, si ce n'est l'éternel ennui dans l'éternelle uniformité? Ah! l'ennui, la souffrance de l'ennui dans l'uniformité et la monotonie du supplice, je la comprends, et nous venons de le voir.

Que dis-je? l'ennui dans la vision des choses infimes de ce monde, nous le pouvons comprendre encore. Et c'est d'elles que nous pouvons dire avec l'Esprit-Saint : « *Non satiatur oculus visu*. L'œil « n'est pas rassasié par ce qu'il voit; » c'est-à-dire l'âme, par sa faculté de voir, n'est remplie par aucun spectacle d'ici-bas.

L'ennui dans la contemplation? Ah! s'il s'a-

gissait de la contemplation d'une beauté imparfaite, d'une beauté finie, d'une beauté terrestre; peut-être? Mais l'ennui dans la vision de la beauté *Infinie*; oh! non, jamais. Comment concevoir cet éternel ennui, alors que baignés de toutes parts dans les flots de la lumière Infinie, les Saints se meuvent dans cet océan sans rivage, et y vont, selon le beau mot de Saint Paul, de clarté en clarté, *de claritate in claritatem*; et cela, dans une extase qui n'a pas plus de fin que cet océan de lumière n'a lui-même de limites!

N'entendez-vous pas ces bienheureux contemplateurs de l'Infinie beauté, s'écrier dans leur perpétuelle extase : O Dieu, qu'elle est ravissante, votre Infinie beauté! Quel bonheur de la voir aujourd'hui! Mais quel accroissement dans ce bonheur de vous voir, de savoir, sans crainte de nous tromper, que nous vous verrons encore demain, après-demain, et toujours!

Ainsi l'Eternité complète la béatitude de la vision intuitive.

Quoi! et l'on vient nous parler de monotonie dans la contemplation de Dieu, et d'ennui dans cet éternel regard de la créature jeté sur son Créateur! Comment expliquer une telle aber-

ration dans la pensée, j'allais dire une telle extravagance dans l'esprit humain?

Ah! c'est que sans doute dans ce regard et cette contemplation, on oublie deux choses. On oublie d'abord que cette contemplation c'est la contemplation de l'Infini, qui par son infinité même exclut l'uniformité, parce qu'il renferme, au sein de son unité, l'infinie diversité. On oublie, surtout, que cet éternel regard jeté sur la divine beauté, c'est un regard d'amour, et d'un amour dont nos terrestres amours ne peuvent pas même nous donner une idée.

Qui ne sait comment, même sur la terre, l'amour, alors qu'il est profond et vraiment souverain, se plaît à prolonger le regard jeté sur le bien-aimé? Ah! c'est que ceux qui s'aiment, non seulement sont heureux de se voir et de se voir encore; mais ils attachent avec bonheur l'un sur l'autre un long regard, regard pour eux relativement béatifique, et qu'ils voudraient, s'ils le pouvaient, prolonger indéfiniment. Que peuvent-ils voir cependant en se regardant, si ce n'est le fini, le fugitif, l'imparfait? Et néanmoins que de félicité déjà l'amour croit trouver dans ce regard!

Que doit donc être dans le ciel le bonheur de

ce regard éternel, alors que ce qu'il voit c'est l'infiniment beau, l'infiniment parfait et l'infiniment aimable; alors, enfin, que ce regard est un regard d'amour jeté sur l'Etre dont l'amour est la nature et l'essence, selon le beau mot de l'Ecriture : « Dieu est amour; *Deus charitas est.*»

Aussi, pour bien comprendre comment l'Eternité complète dans le ciel le bonheur de la vision de Dieu, il faut entendre que le parfait bonheur du ciel ne consiste pas seulement dans la vision, mais qu'il consiste, plus encore, dans l'*amour* de l'Infini. L'amour, l'amour dans l'ordre, l'amour dans son centre est le fond du paradis, ou de la céleste béatitude.

La raison en est aussi simple que fondamentale. C'est que l'amour est à la fois et le fond de la nature humaine, et le fond de la nature divine.

L'amour est le principe vital et le principe moteur de la vie humaine. C'est que le cœur est le centre de l'homme; aussi le cœur aime, comme la poitrine respire; et cet amour du cœur humain gravite vers un autre amour. D'où il résulte que le parfait bonheur de l'homme doit être un repos dans un légitime amour.

D'autre part, Dieu lui-même est amour, *Deus*

charitas est; et il aime, comme le feu brûle, comme la lumière rayonne. Donc vivre et se reposer en Dieu, c'est vivre et se reposer dans l'amour.

Ces deux raisons qui n'en font, pour ainsi dire, qu'une seule, démontrent la même vérité, à savoir : la nécessité de l'amour pour le suprême et parfait bonheur de l'homme. D'où cette conclusion, exigée tout à la fois par la nature humaine et par la nature divine, à savoir, que le ciel est, par-dessus tout, le lieu de l'amour, la paix, la tranquillité, l'ordre, le repos dans l'amour. En un mot, comme je viens de le dire, l'amour est le fond et le centre du paradis. La vision de l'Infini est le repos de l'intelligence ; l'amour de l'Infini est le repos du cœur. En un mot, aimer, aimer l'amour même, l'amour infini, est la nécessité souveraine du parfait bonheur du ciel. Je n'insiste pas sur une vérité dont nous avons tous, au plus intime de nous-mêmes, la révélation spontanée.

Mais, j'insiste pour montrer qu'ici encore, l'Eternité, ou la perspective de l'Eternelle vie, est la condition absolue du parfait bonheur. Quand on aime, pour être parfaitement heureux dans

son amour, il faut avoir la certitude que l'on aimera toujours.

Hélas! c'est l'irrémédiable douleur, c'est l'inguérissable blessure de tous les amours d'ici-bas, de se sentir impuissants à se perpétuer, et de ne pouvoir apposer sur nos cœurs et sur le cœur de ceux que nous aimons, le sceau de l'immortalité. Oui, ce qui frappe et blesse au cœur les félicités que l'on essaye de se faire dans les amours de la terre, c'est d'en sentir, à toute heure, les fragilités et les caducités; c'est de trop bien savoir que nos unions, même les plus heureuses, même les plus durables, ne font que nous prophétiser nos douloureuses et inévitables séparations.

Séparations! Ah! voilà bien le mot qui, pareil à un glaive, pénètre au plus intime de nos cœurs pour y tuer, ou du moins blesser à mort, les félicités que notre amour essaye de se faire ici-bas. Séparations! Au fond de nos grandes souffrances et de nos grandes désolations, y a-t-il donc autre chose? Creusez jusque dans leur fond les souffrances humaines, sous quelque forme qu'elles se présentent, qu'y trouvez-vous, si ce n'est un amour *séparé* de ce qu'il aime? Souffrance de l'orphelin, souffrance de la veuve,

souffrance de la mère, souffrance du prisonnier, souffrance de l'exilé, souffrance de l'isolement... Au fond, c'est toujours la même chose : un amour qui pleure l'absence de ce qu'il aime, en un mot, un amour *séparé*.

Voilà ce qui fait non seulement la tristesse et le découragement, mais parfois même le désespoir de tous ceux qui aiment dans le temps sans mettre dans leur amour quelque chose d'Eternel.

Ah ! s'écriait naguère un homme qui en avait fait la désolante expérience : « Malheureux que « je suis, je n'ai rien aimé d'*immortel*. Tout ce « j'ai aimé, je l'ai pris dans le *temps*; et voici « que cette fuite du temps et de tout ce que j'ai « aimé dans le temps, est pour moi comme le dé- « sespoir... »

Au contraire, quelle joie, quelle joie sans mélange, quand on aime vraiment et profondément ce qui est légitime ce qui est pur, ce qui est saint, de pouvoir se dire que ce qu'on aime aujourd'hui, on l'aimera toujours ! Toujours ! c'est-à-dire non seulement le toujours que le temps nous mesure, mais le toujours des siècles éternels !

Même alors que ce que nous aimons n'est pas

infini, et que de toutes parts nous touchons les limites qui enferment les objets de notre amour; quelle surabondance de joie, quel surcroît de félicité ce serait pour nous, si nous pouvions nous dire en les étreignant dans nos bras, tout impuissants qu'ils sont à remplir toute la capacité de notre cœur : Ah! ces êtres chéris, ces êtres préférés, à qui j'ai donné le meilleur de mon cœur et le plus pur de mon amour, je sais qu'ils ne me manqueront jamais ; je sais que le même amour fera toujours battre nos cœurs ; et que nous nous aimerons éternellement.

Oh ! qui pourra comprendre tout le mystère de la joie que pourrait mettre dans un cœur humain, l'amour même d'un bien fini, mais un amour sûr de son éternité ?

Qu'est-ce donc, si ce que j'aime c'est l'Infini lui-même, l'infiniment bon, l'infiniment parfait, l'infiniment aimable, c'est-à-dire l'être vivant, seul capable de répondre à toute ma puissance d'aimer? Et si je puis dire, à chaque moment de ce béatifique amour : ah ! cet être infiniment aimable, cet être qui m'aime lui-même d'un amour infini, Je l'aime! Et n'eussé-je qu'un jour à l'aimer,ce serait pour moi déjà un bonheur que nul amour de la terre ne peut me représenter.

Mais ce qui est pour moi le comble du bonheur, c'est de savoir que cet être infiniment aimable, je l'aime pour toute mon Eternité.

Et voilà ce qui fait non seulement l'Eternel bonheur, mais encore l'Eternel ravissement de mon amour. Ah ! c'est que je sais que bien différent de tous les amours de la terre et du temps, cet amour ne connaîtra jamais ni la lassitude, ni le regret, ni le dégoût, ni un décroissement quelconque ; je sais qu'il ira se ravivant sans cesse, et que sa flamme ne s'éteindra pas ; parce que cet amour ne connaît ni caducité, ni vieillissement quelconque ; il a la jeunesse de l'Eternité.

Aussi, Messieurs, comme l'intelligence des habitants de la céleste patrie est éternellement béatifiée, en voyant se révéler au fond de l'Infini des beautés toujours nouvelles et des splendeurs qu'ils n'avaient pas encore contemplées ; ainsi leur cœur est éternellement béatifié, en sentant au sein de cet Infini qu'il aime, des amabilités et des trésors d'amour qu'il n'avait pas encore soupçonnés. Et je crois entendre tous ces béatifiés du divin amour s'écrier, dans la certitude qu'ils ont d'aimer éternellement l'amour même : O amour ! O amour infini ! Vous

aimer, vous aimer encore, vous aimer toujours. C'est le bonheur que vous nous avez préparé dès le commencement du monde et pour toute l'Eternité!...

Mais, nous l'avons dit : au ciel non seulement nous *verrons* Dieu, non seulement nous *aimerons* Dieu; nous l'*embrasserons*, et dans la joie extatique de cet embrassement, nous le louerons ; *laudabimus*.

Oui, au ciel nous embrasserons Dieu, c'est-à-dire l'Infini, ou plutôt pour parler plus juste, c'est cet Infini lui-même qui nous embrassera. Quel est le mystère de cet embrassement divin ? Et comment avec les faibles sons de cette voix, pourrais-je vous en révéler quelque chose ?

Du reste, ici encore, je ne creuse pas dans son essence et dans son fond ce mystère de la céleste béatitude, je le constate ; et je me contente de vous dire : Oui, pour nous le suprême bonheur du ciel, le dernier mot, le mot abrégé de notre paradis, c'est un *embrassement* divin ; c'est l'homme embrassant Dieu, ou plutôt, c'est Dieu embrassant l'homme.

En ce sens vrai, mais ineffable, se réalisera la communion intime, aussi intime qu'il est possible de l'imaginer, entre la vie humaine trans-

figurée en Dieu et la vie divine communiquée à l'homme ; et ce sera non pas la communion purement *mystique*, qu'opère en nous la vie surnaturelle, et qui ne donne pas par elle-même le sens intime de sa réalité ; ce sera la communion vraiment *béatifique*, dans laquelle la vie tressaille de sa joie et de son bonheur au contact de la vie. Véritable possession, ineffable jouissance de Dieu lui-même, où l'âme humaine plongée dans l'Infini, comme le poisson dans la mer, connaîtra ce qu'à défaut d'autre mot, saint Bonaventure appelle l'enivrement de la divine suavité, *divinæ suavitatis inebriatio*.

Mais, encore une fois, vous dire ce que peut et ce que doit être en soi pour le bonheur de l'homme, cette jouissance ou cet enivrement de Dieu même, ce n'est pas le but de ce discours. Ce que je veux montrer, comme je viens de le faire pour le bonheur de la vision et de l'amour, c'est ce que doit ajouter à cette jouissance et à cet enivrement de l'essence divine, la considération de l'*Eternelle* durée dans cet enivrement lui-même.

Et ici encore, ici surtout, devant le mystère de cette vie pénétrée et enivrée de l'essence divine elle-même, je me dis : Cet embrassement de Dieu, ne fût-il que d'un jour, qui, parmi nous, ne sou-

haiterait, même au prix de tous les sacrifices, d'avoir connu la joie d'un tel jour? Et, comment pouvons-nous nous figurer, comment, même, pouvons-nous concevoir tout à fait la joie, l'inénarrable joie de cette communion, où l'âme humaine, arrivée au terme de sa destinée suprême, non seulement embrasse Dieu, mais *jouit et s'enivre de Lui*?

Qu'est-ce donc, si vous supposez que cette communion ne doit jamais finir? Qu'est-ce, si cet embrassement de Dieu doit durer, non seulement des années, non seulement des siècles, mais des milliards et encore des milliards de siècles?

Nous qui sommes ici-bas condamnés à n'embrasser que le fini et le misérable, le fugitif et le périssable, comment pourrions-nous comprendre et dire ce que c'est que l'Eternité dans l'embrassement et la jouissance de l'Infini?

Ici, Messieurs, plus qu'en tout autre sujet, je sens, pour exprimer quelque chose du mystère divin, l'insuffisance de la parole humaine; et je comprends que mon silence serait, pour le dire, plus éloquent que cette impuissante parole.

O mes frères les Saints, vous qui êtes assis à cet éternel banquet des divines suavités; vous

qui, comme nous sur la terre, n'avez plus seulement de ce bonheur un pressentiment, un soupçon, mais vous qui en goûtez les ineffables délices, ah ! vous seuls, oui, vous seuls pourriez bien exprimer et dire ce qui est pour nous l'ineffable et l'inexprimable !

Sans doute, ce mystère, vos âmes, dans leur éternelle extase, le disent et le redisent, par ce *parler sans paroles* que connut la séraphique Thérèse. Et si Dieu me donnait de pénétrer, ne fût-ce qu'un instant, dans votre société bienheureuse; il me semble que je vous entendrais tous vous écrier dans le tressaillement et dans l'ivresse de ce divin embrassement : Ah ! mon bien-aimé, non seulement je le vois, je l'aime, mais je l'embrasse ; je le tiens, et je ne l'abandonnerai pas, *tenui eum, nec dimittam* ; et je sais que lui-même ne me manquera et ne me repoussera jamais ! O Dieu, qui m'embrassez, et en m'embrassant me rassasiez de vous, oh ! qu'il m'est doux de me sentir dans vos bras et de me reposer sur votre cœur ! Après vous avoir de loin entrevu par ma foi, après vous avoir attendu par mon espérance, quel bonheur de vous posséder enfin ! Quel bonheur d'être uni à vous, de jouir de vous, et

de savoir que rien désormais ne pourra me séparer de vous !

Qu'est-ce, en effet, qui pourra nous séparer de vous et nous arracher de vos bras? *Quis ergo nos separabit?* Quoi? La tribulation? L'angoisse? *Tribulatio? An angustia?* Mais, notre tribulation, notre angoisse, c'était d'être encore éloignés de vous. Quoi donc? La faim? La soif? *An fames? An sitis?* Mais, notre faim, c'était le besoin de nous nourrir de vous; notre soif, c'était de nous désaltérer à la source de toute vie et de toute joie qui est en vous, et que vous êtes vous-même : et nous voici nous nourrissant et nous désaltérant en vous. Quoi donc? enfin, pourra nous séparer de vous? Peut-être la persécution ? Peut être le glaive? *An persecutio? An gladius?* Mais quelle persécution humaine ou satanique pourrait désormais nous atteindre? Quel glaive si puissant et si aigu soit-il, pourra nous détacher jamais de vous, alors que le glaive de votre amour ne nous transperce que pour nous fixer éternellement en vous?

Oh ! non, nous en sommes certains ; rien, ni la vie, ni la mort; ni les puissances de la terre, ni les puissances de l'enfer ; ni la hauteur du ciel, ni la profondeur de l'abîme ; ni le présent,

ni l'avenir! *Neque instantia*, *neque futura* ne pourront nous arracher à vous. Le présent? Mais notre présent, c'est de vous embrasser et de vous posséder; et notre avenir, ah! nous le savons, c'est la durée sans fin, c'est l'Eternité de cet embrassement lui-même (1)!

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, sous quelque aspect qu'on la considère, l'Eternité est la suprême raison de la félicité du ciel. Le bonheur de *voir* l'Infini, le bonheur *d'aimer* l'Infini, le bonheur *d'embrasser* l'Infini, sans crainte aucune de voir jamais finir ni cette vision, ni cet amour, ni cet embrassement: voilà le ciel, le véritable ciel: Le repos, mais le repos éternel dans la vision, dans l'amour et dans la possession de Dieu. Ah! comment avec nos bonheurs si fragiles et nos joies si courtes de la terre, pourrions-nous nous faire une idée de ce bonheur et de cette joie du ciel?

Ah! le ciel, sans la perspective radieuse de l'Eternelle durée, serait-ce encore vraiment le ciel? Le paradis, sans la certitude de son Eternité, serait-ce encore vraiment le paradis, c'est-à-dire le lieu d'un repos sans agitation possible? Quel que puisse être en lui-même l'objet et l'intensité

(1 Saint Paul, ad Rom. VIII 35-36.

du bonheur qu'on y goûte, comment supposer qu'on s'y repose tout à fait, si la crainte de le voir finir vient à tout instant en troubler la possession?

Aussi, lorsque le bienheureux, du terme où il est arrivé, c'est-à-dire du haut de sa bienheureuse Eternité, lorsque de ce point éternel qu'il a touché, il regarde la mer orageuse qu'il a traversée; oh! alors, quelle ineffable joie de se voir arrivé à ce terme béatifique qu'il ne quittera plus! Qu'il se sent heureux d'avoir sacrifié les félicités de ce jour fugitif qui se nomme le temps, pour la félicité de ce jour permanent qui se nomme l'Eternité! Quelle joie d'avoir traversé sans naufrage tous les écueils, tous les dangers, toutes les tempêtes, et d'en avoir rapporté un cœur sans souillure, une conscience sans remords, une âme sans regrets!

Et, quand il regarde devant lui, quel accroissement de joie, de se sentir fixé dans un ordre parfait et, par suite, dans un bonheur Eternel! Oui, en face de ce passé et de ce présent, de ce passé sans regret et de ce présent sans remords, quel bonheur de pouvoir en souriant regarder l'avenir, ce radieux avenir qui lui-même lui sourit du fond de son Eternité,

et d'en voir sortir sans cesse l'assurance d'un bonheur qui ne doit jamais finir!

Ah! c'est qu'en effet, en se tournant vers cet éternel avenir, il voit surgir de son fond la source de joie qui doit jaillir éternellement du Cœur de Dieu dans son propre cœur. Et cette perspective multiplie, si je le puis dire, la joie de son présent par toutes les joies que lui réserve cet éternel avenir.

Il n'y a pas, en effet, d'exagération à dire que pour les bienheureux du ciel, le bonheur de toute l'Eternité se fait sentir à chaque moment de sa durée. En possession de leur destinée finale, c'est-à-dire de leur destinée éternelle, ils jouissent à la fois, et du bonheur qu'ils ressentent dans leur présent, et de celui qu'ils entrevoient et pressentent au fond de leur avenir; ou pour parler peut-être plus exactement; toute leur durée ne leur paraîtra que comme un *instant*, dans lequel se remassera, par une mystérieuse concentration, tout le bonheur de leur Eternité ; ineffable multiplication de l'éternelle félicité, par chaque moment de son éternelle durée. Nous disions tout à l'heure que le réprouvé, par la prévision de son éternel supplice, sent peser sur chaque moment de sa souffrance tout le poids de son

Eternité malheureuse. Par contre, nous disons maintenant que les élus dans le ciel jouissent, à chaque instant de leur vie heureuse, de tout le bonheur de leur Éternité.

Même nos bonheurs de la terre, dans certaines conditions, peuvent nous laisser entrevoir ce que peut être, dans le ciel, ce bonheur des élus, ayant toujours en perspective le bonheur de leur Eternel avenir. Même ici-bas, l'attente d'un bonheur, n'est-ce pas déjà le bonheur? Bonheur de l'espérance, plus grand quelquefois que celui de la possession; cette douce et béatifique espérance multipliant souvent par de longs jours, le bonheur de la possession qui ne sera peut-être lui-même que de quelques jours.

En ce sens, on peut dire que la joie de la possession, selon la longueur de l'attente, est plus ou moins multipliée par la joie de l'anticipation; phénomène constant et universel dans l'humanité, et qui nous aide à deviner et à pressentir même sur la terre, comment, dans nos frères les Saints, la céleste félicité est multipliée par tous les instants de son éternelle durée!

Je m'arrête, Messieurs, impuissant que je me sens ici encore à vous mieux montrer ce que la perspective de l'Eternité ajoute, pour nos frères

les Saints, à leur félicité du ciel, et, comment ces deux choses, félicité et Eternité, félicité parfaite et durée Eternelle, se tiennent attachées l'une à l'autre par une chaîne que rien, absolument rien ne peut briser.

CONCLUSION

Et en face de cette Eternelle félicité qui doit être la nôtre, et pour laquelle Dieu nous à tous créés, je vous demande, Messieurs, qui parmi vous, pourra s'attacher encore, comme à sa Destinée, à ces courts bonheurs que la terre et le temps vous promettent ici-bas?

Ah! de tout ce qu'on nomme les bonheurs de la terre, que ne pourrais-je pas vous dire? Je pourrais vous dire qu'ils sont *petits*, effroyablement petits, et que rien d'eux ne répond à l'immense capacité de nos désirs. Je pourrais vous dire que ces bonheurs sont *superficiels*, et qu'ils effleurent à peine les surfaces de la vie, sans pouvoir jamais pénétrer dans son fond. Je pourrais vous dire que ces bonheurs sont

trompeurs, et que jamais ils ne donnent ce qu'ils promettent. Je pourrais vous dire, enfin, que ces bonheurs sont *amers*, et que trop souvent les plaisirs qu'ils donnent sont submergés dans les cœurs par les flots de la tristesse.

Je néglige et je laisse toutes ces misères de nos terrestres bonheurs et d'autres encore. Je me contente de vous dire : Ces bonheurs sont désespérément *courts*; ils durent ce que durent les roses, et quelquefois moins encore.

Vérité banale à force d'avoir été dite, mais qu'il faut vous redire toujours, à vous les voyageurs du temps, et qui tous trop facilement vous trompez sur la valeur, et surtout sur la durée des plaisirs fugitifs et des félicités transitoires.

Du reste, Messieurs, entre les deux extrémités du malheur et de la félicité, vous avez inévitablement à choisir.

D'un côté, l'Eternité aggravant le supplice des réprouvés par l'uniformité, la continuité et la simultanéité de la souffrance; et l'âme du réprouvé répondant à ces trois abîmes par trois autres abîmes éternellement creusés au fond d'elle-même : abîmes de l'éternel regret, de l'éternel remords et de l'éternel désespoir.

De l'autre côté, l'Eternité agrandissant dans

le ciel, d'une manière ineffable, la félicité des Saints par le bonheur de l'Eternelle vision, de l'Eternel amour et de l'Eternelle possession, ou de l'Eternel embrassement de l'Infini.

En face de ces deux perspectives, quelles qu'aient pu être la gravité et l'énormité de vos prévarications, quelle consolation de savoir qu'avec un seul acte de repentir vous pouvez, tout à la fois, fermer sous vos pieds ces trois grands abîmes de l'éternel regret, de l'éternel remords et de l'éternel désespoir; et ouvrir sur vos têtes ces trois abîmes de l'éternelle vision, de l'éternel amour et de l'éternelle possession de Dieu!... Entre ces deux extrémités vous avez à choisir. Et quand on se dit, ce qui est absolument vrai et ce que vous croyez tous, qu'une heure du temps suffit à décider pour nous l'une ou l'autre de ces deux Eternités, ah! je me demande comment vous pourriez encore hésiter?

Hésiter? Oh! non, j'en garde la confiance, vous n'hésitez pas : vous tomberez à genoux; vous frapperez sur votre poitrine, ou plutôt sur votre cœur le coup triomphant du repentir. Et même en cette vie, au lieu du regret, pour vous ce sera la joie; au lieu du remords, ce sera la paix; et au lieu du désespoir, ce sera l'espérance, la douce

espérance qui est déjà un bonheur dans le temps; et qui, avec votre foi et votre amour, vous conduira sûrement à cette éternelle béatitude du ciel, après vous en avoir donné un pressentiment et comme un avant-goût sur la terre.

Amen.

ÉTERNITE DES PEINES

LES PREUVES

Et ibunt hi in supplicium œternum. Math. xxv, 46.

Et ceux-ci iront au supplice éternel,

Nous avons vu, dans notre dernière réunion, ce que l'Eternité est par rapport à notre vie future. Nous avons vu, à la double lumière de la raison et de la foi, d'un côté, ce que l'Eternité ajoute au supplice des réprouvés, et de l'autre, ce qu'elle ajoute à la béatitude des élus ; en deux mots, l'Eternité dans l'*enfer* et l'Eternité dans le *ciel*.

Je n'insiste pas sur ces deux choses, qui marquent les deux pôles extrêmes de la *Destinée* : l'éternelle fixité dans le malheur, et l'éternelle fixité dans la béatitude. J'ose croire que sur ces deux sujets, comme sur les précédents, votre conviction est faite.

Mais, Messieurs, il me semble qu'il reste dans

vos esprits un point encore obscur, sur lequel vous appelez la lumière.

Tandis que je vous voyais hier si attentifs à la parole, vous montrant ces deux extrémités de la *Destinée* finale, je croyais entendre une voix qui tout bas murmurait dans vos âmes : Ah ! l'Eternité dans le *ciel*, l'Eternité dans la félicité : *parfait*; nous comprenons, et ce dénouement du drame de la *Destinée* nous paraît digne de Dieu, de sa sagesse et de sa bonté. Mais l'Eternité dans l'*enfer!* L'Eternité dans le supplice... Mon père, sur ce point noir, un peu de lumière, s'il vous plaît.

L'Eternité du supplice, l'Eternité des peines, ah! je le sais, c'est là ce qui toujours, mais aujourd'hui surtout, soulève les protestations de la raison, pour ne pas dire des passions. Sans doute, vous, chrétiens, malgré son obscurité apparente, et appuyés que vous êtes sur l'autorité de l'Eglise votre infaillible mère, vous y croyez à cette Eternité de la peine; et si je ne tenais compte que de votre foi, je n'aurais pas à y insister davantage : l'affirmation de l'Eglise fondée sur celle de Jésus-Christ vous suffit.

Mais dans ce monde où vous vivez, dans cette atmosphère que vos inteslligence respirent avec

tant d'autres, ce dogme de l'Eternité des peines souffre contradiction, et vous ne pouvez ignorer jusqu'où vont, contre cette vérité fondamentale du Christianisme, les insultes, les sarcasmes, les blasphèmes. C'est au milieu de nous, chrétiens catholiques, que naguère un auteur tristement célèbre osait écrire : « L'Eglise romaine s'est porté le dernier coup ; elle a consommé son suicide le jour où elle a fait Dieu implacable, et la damnation *éternelle!* (1) »

A ce compte, il y a dix-neuf siècles que l'Eglise devrait être morte; car il y a dix-neuf siècles qu'elle professe et enseigne l'Eternité des peines.

Un autre ne se contente pas de prophétiser; il insulte ; et il insulte par des paroles que je vous demande la permission de prononcer, pour vous mieux montrer jusqu'où va l'outrage fait à notre dogme par l'impiété contemporaine. « Ce dogme de l'Eternité des peines « est un épouvantail, qui n'effraye plus que les « enfants... Ce dogme de l'Eternité des peines « est contraire à la nature ds Dieu, à la nature « de l'âme, à l'instinct de tous les cœurs et à « la raison. Il est dès à présent évident pour « quiconque réfléchit, que ce dogme touche

(1) G. Sand. Spiridion.

« à sa fin. Le clergé lui-même fléchit sur ce « point (1). »

J'omets d'autres citations plus outrageantes encore, et que le respect du temple et de vos âmes ne me permet pas. Sous cent formules diverses, la même négation, ou plutôt la même insulte a retenti au milieu de nous.

Messieurs, à notre tour de parler et de proclamer à temps et à contre-temps notre dogme souverain ; à nous de montrer que ce qui touche à sa fin, ce n'est pas ce dogme qui, depuis bientôt deux mille ans, règne dans la catholicité, mais bien les philosophies et les systèmes qui en prophétisent la ruine. A nous, enfin, de vous dire que bien loin de fléchir sur ce point, comme on ose nous en accuser, et de rien retirer de notre austère croyance, nous la maintenons, nous l'affirmons et la proclamons avec la même assurance et la même certitude que nos Pères dans la foi.

Pour procéder avec ordre et sûreté dans cette démonstration, la plus décisive et la plus grave de toutes, nous examinerons successivement ces trois choses : ce qui appuie et établit ce dogme ; ce qu'on prétend lui opposer ; ce qu'on essaye de

(1) Voir *Univers*, 4 févr. 1859. Citations.

lui substituer; en trois mots, les *preuves*, les *objections*, les *hypothèses*.

Aujourd'hui je me borne à vous montrer, ou plutôt à vous rappeler les *preuves* qui établissent l'existence de l'éternité des peines.

Peut-être, pendant ce discours, les objections viendront en foule obstruer les avenues de votre pensée. Mais je vous demande de les éconduire, ou du moins de les prier d'attendre à demain. Il faut d'abord entendre la *preuve*, si l'on veut bien voir ce que vaut l'objection.

Il s'agit donc, Messieurs, uniquement dans le présent discours, de vous montrer les fondements sur lesquels s'appuie l'affirmation des *peines éternelles*; et ce que nous avons dit lorsqu'il s'agissait d'établir l'existence de l'Eternité, doit se dire, à plus forte raison, de ce dogme de l'éternel supplice, à savoir, que ce dogme s'appuie surtout et avant tout sur *l'autorité* qui l'affirme.

Nous pourrons demander ensuite ce que pense la raison elle-même de ce dogme, appuyé sur le témoignage de l'autorité. Nous verrons quelle est devant cette affirmation de l'autorité, sa véritable attitude, si elle nie ou si elle affirme, si elle approuve ou désapprouve; bref,

si elle s'oppose ou s'associe au témoignage de l'autorité.

Mais le premier fondement qu'il faut ici avant tout poser à la doctrine qui affirme, ce sont les témoignages de *l'autorité*. Si ces témoignages sont décisifs, et si leur autorité est tout à fait irrécusable, il nous sera facile de préciser quelle est, devant cette affirmation autoritaire, la véritable attitude de la puissance rationnelle; et il sera manifeste qu'étant données la vérité et la certitude de ces témoignages, la raison, même devant le mystérieux, même devant l'incompréhensible, ne pourra plus reculer.

Eh bien! j'affirme que ces témoignages existent, et qu'ils sont irrécusables. Lesquels, demandez-vous? Ceux-là mêmes déjà invoqués pour établir l'existence de l'Eternité, à savoir : témoignage de *l'humanité*, de *l'Église* et de Jésus-Christ.

I

Et tout d'abord, il y a un témoignage que sont forcés d'admettre tous les négateurs plus ou moins absolus du *divin*, c'est le témoignage

humain; c'est la parole de l'humanité de tous les lieux et de tous les temps se levant ici comme un seul homme, pour attester la vérité de la peine éternelle réservée aux grands coupables morts sans repentir.

Pour quiconque prétend repousser l'Eternité des peines comme absurde impossible, inadmissible, voici un fait étrange, étonnant, inexplicable :

Tous les peuples, sans exception, par des formules de langages, par des symboles et des rites religieux, ont plus ou moins explicitement exprimé la même idée : l'Eternité des peines pour les méchants, comme l'Eternité de la récompense pour les bons. Les nations en masse y ont cru; les philosophes eux-mêmes, en général, ceux-là du moins qui ne faisaient profession ni d'un matérialisme grossier, ni d'un scepticisme universel, ont cru avec le peuple et comme le peuple. Et ceux qui, par orgueil et par la passion de se distinguer des multitudes réputées ignorantes et crédules, affectaient de répudier tout ce que croyait l'humanité; eh bien ! ceux-là même rendaient un témoignage *relatif* à la vérité qu'ils prétendaient nier; car ils constataient par leur négation personnelle et leur

incrédulité solitaire, le fait universel de l'affirmation et de la croyance populaires. Que, dans leur dédain et leur mépris fastueux, ils aient traité de superstition, de fanatisme et de folie tous ces rites et tous ces symboles, nous voulons bien en convenir; nous reconnaissons même que trop souvent le peuple traduisait sa croyance à l'Eternité de la peine, comme sa croyance même à la Divinité, par des cérémonies absurdes et par des rites incohérents. Mais, tout en niant l'idée qui se cachait sous ces rites et sous ces cérémonies, les prétendus grands penseurs n'en constataient pas moins ce fait varié dans ses formes, mais identique dans son fond ; ce fait, lui aussi, trois fois universel, se produisant à tous les points de l'espace, à tous les moments de la durée, à tous les degrés de l'humanité, à savoir que, sauf quelques rares exceptions qui ne comptent pas devant l'immensité de ce témoignage, tous les peuples ont cru et croient encore à l Eternité des peines.

Qu'importent l'absurdité, l'incohérence et la grossièreté des inventions et des moyens imaginés par les peuples, pour exprimer leur croyance? Ce qui importe ici, par-dessus tout, et à vrai dire uniquement, c'est la croyance elle-

même dont ces peuples, par leurs cultes et leurs rites plus ou moins révoltants, sont les irrécusables témoins. Je vous épargne, Messieurs, un luxe d'érudition que vous trouverez étalé dans des livres spéciaux, d'une incontestable autorité. Je me contente d'affirmer le fait historique et universel des manifestations de la croyance des peuples à l'existence des peines éternelles.

Les poètes eux-mêmes, pour être partout et toujours les témoins authentiques et les interprètes véridiques de la pensée populaire, ont reproduit dans leurs poèmes ce que la libre pensée se plaît à nommer le mythe ou la légende de l'*enfer éternel*. Et ici encore, la fable parle comme l'histoire.

Qui ne connaît, sous ce rapport, le témoignage écrit en caractères plus ou moins saisissants, dans toutes les littératures du monde? Pour ne parler que d'une seule; qui n'a encore dans sa mémoire, ce *Tartare*, le lieu le plus profond de l'enfer, siège des supplices éternels et demeure de ces Titans foudroyés, dont l'audace faisait l'éternel effroi du ciel? Qui a oublié ce *Tytius* dont les entrailles renaissent éternellement, sous le rostre qui les dévore? Ce *Tântale* condamné à désirer toujours

une eau qui s'enfuit éternellement ? Ce *Sisyphe* qui roule, dans un travail éternel, un rocher qui retombe toujours? Cette *Tisiphone* veillant aux portes de l'effroyable demeure, pour empêcher qu'aucun de ceux qui l'habitent s'en échappe *jamais?* Cet *Ixion* tournant sans cesse une roue qui roule éternellement sur elle-même? Ce *Thésée* éternellement assis sur une pierre immobile :

...Sedet æternumque sedebit
Infelix Theseus?...

Pourquoi insister? Ce qui est vrai de la littérature grecque,est vrai de toutes les littératures. Depuis les rives du Gange jusqu'aux rivages de l'Islande; depuis les profondeurs de l'Asie jusqu'aux profondeurs de l'Amérique; partout, sous des formes diverses et des symboles indéfiniment variés, vous rencontrez invariablement le même dogme debout au sein de toutes les religions, et la même croyance écrite au fond de l'âme des peuples.

Voilà le fait, Messieurs, le fait universel et authentique. On peut essayer de l'interpréter; on ne peut pas le contester, et beaucoup moins le nier. Ce fait est là, public, solennel, inébranlable, et par lui-même résistant à tout ce qui essayerait de l'ébranler.

Eh bien! ce fait étant admis comme certain, et reconnu dans la grande lumière de sa publicité il s'agit d'en expliquer l'existence, et, sans parti pris et sans jugement préconçu, d'en rechercher la raison d'être. Devant toute intelligence capable de se rendre compte des phénomènes humains, la question doit se poser, et je la pose hardiment devant vous : Pourquoi cet étrange phénomène? Si l'Eternité des peines n'existe pas et ne peut pas exister, pourquoi et comment l'humanité a-t-elle cru et croit-elle encore non seulement à l'Eternité de la vie, comme nous l'avons déjà vu, mais à l'Eternité de la peine? Comment trouver, dans la nature humaine, la raison suffisante de ce fait universel dans l'humanité?

Certes, Messieurs, que l'humanité, telle que nous la connaissons, trouve, dans sa nature sensuelle, voluptueuse et réfractaire à toute souffrance, des raisons pour repousser ce dogme de l'éternelle souffrance; tous facilement nous le pouvons comprendre; car, alors que l'existence de l'éternel enfer lui est invinciblement démontrée, et alors même qu'elle croit fermement à ce dogme souverain, il demeure vrai que ce dogme, même admis, semble déconcerter sa

pensée, effrayer son imagination, et parfois même étonner sa raison. Car, de prime abord, l'éternel supplice semble faire horreur à la nature humaine; ses passions n'en ont pas besoin, elles en ont peur; et facilement elles poussent l'homme à se débarrasser d'un frein qui les gêne. Bref, l'homme par sa nature déchue, tend plutôt à écarter qu'à appeler l'Eternité des peines.

Comment donc l'humanité en masse a-t-elle eu partout et toujours l'étrange idée de se créer à elle-même cet épouvantail? Comment a-t-elle pu seulement imaginer, au terme de sa vie voyageuse, le spectre de l'éternel supplice, pour s'en effrayer elle-même au chemin?

Je pose la question, et je somme la libre pensée d'y répondre, non avec le rire de Voltaire et la légèreté de son siècle, mais avec le sérieux et la gravité dont se vante le nôtre.

Il est à peine croyable jusqu'où va le ridicule des réponses, que prétendait faire à cette question grave ce siècle du rire et de l'insulte, et quelles étranges solutions il se vantait de donner au problème que pose la raison la plus vulgaire, en face de ce grand fait humain. Ecoutez : Vous nous demandez pourquoi et comment fut admise, dans les générations humaines, la croyance à

l'éternité des peines? La réponse est facile et le secret est bien simple:

Les prêtres l'ont inventée.

Vraiment, vous le croyez? Les prêtres ont eu cette idée? cette audace? cette puissance? ce succès? Ils ont inventé l'enfer éternel; et ce qui est plus prodigieux, ils l'ont fait accepter! Mais à quelle époque? On y a cru toujours. Mais dans quel peuple? On y a cru partout. Mais quel fut l'inventeur? Comment se nomme cet homme-prodige? Comment l'histoire n'a-t-elle pas retenu et inscrit partout le nom de cet étonnant génie, qui s'est signalé par la plus prodigieuse découverte qu'on ait jamais pu lire dans les annales humaines?

Quoi! vous le croyez? Les prêtres ont inventé le dogme de l'éternel châtiment? Mais pourquoi? Dans quel but? Et à quel dessein? Car, encore en faut-il un. L'humanité douée d'intelligence, de raison et de liberté, l'humanité en masse, comment a-t-elle pu, sans raison, sans motif et sans but, tenter une telle entreprise? Quel est ce motif et ce but?

Ah! je vous entends : les sacerdoces ont inventé l'éternel enfer pour effrayer le peuple,

et pour se faire de cette épouvante même une domination égoïste.

Quoi! tous ces prêtres de religions, de races, de passions, de doctrines et de convictions si diverses, quoi! tous ces hommes à travers les espaces et les siècles, sans s'être jamais entendus ni même connus, des extrémités les plus lointaines de l'espace et de la durée, ont conspiré pour accréditer dans toutes les nations la même erreur? Et quelle erreur! Ils ont décrété la croyance obligatoire à un dogme que notre nature tend à repousser, que des philosophes déclarent contradictoire, absurde, impossible; et ils ont partout réussi? Du fond de leurs sanctuaires, ils ont crié partout d'une voix unanime et formidable : *Il y a un Enfer éternel!* Et tous les peuples effrayés, de tous les bouts du monde, du fond de tous les siècles, ont répondu : Oui, il y a un éternel enfer! Et tous les échos de la terre ont redit d'espace en espace et de siècle en siècle, et redisent encore : *Eternel enfer, Eternel enfer!...*

Mais un moment supposons que les sacerdoces aient pu avoir partout l'idée et l'audace d'une telle invention : est-ce que les peuples ne pouvaient pas avoir la pensée et la résolution

de la repousser? Et croyez-vous, en vérité, que pour faire accepter par tous les peuples à la fois un tel épouvantail, il suffisait simplement de l'avoir inventé?

Quoi! Messieurs, aujourd'hui que ce dogme, depuis bientôt vingt siècles, a été formulé, enseigné et cru par des générations innombrables, et qu'il a pour lui partout les plus augustes témoignages; ce même dogme, appuyé sur tant de preuves, éclairé de tant de lumière, excite encore partout, plus ou moins, les révoltes, les attaques, les insultes et les blasphèmes: et, un jour, alors qu'il n'aurait encore été ni enseigné, ni cru par personne, pour le plaisir d'effrayer les nations et de les dominer en les effrayant, ce dogme formidable nous l'aurions inventé, proclamé, imposé; et tous les peuples à la fois nous auraient cru et nous auraient obéi?... Fils du XIXe siècle, ah! si vous le croyez, retournez jusqu'à Voltaire; allez annoncer à son siècle incrédule la plus incroyable des découvertes et la plus impossible des dominations.

Ne dites pas, pour essayer d'expliquer l'inexplicable, que nous sommes un siècle de lumières; qu'à ce titre, vous repoussez une croyance qui est née dans les ténèbres, et que notre civilisa-

tion rejette avec raison ce produit de la barbarie et de la sauvagerie. Mais comment pourriez-vous le dire sans attester votre ignorance, alors que toute l'histoire nous montre avec un éclat qui s'impose que, sur ce point, les peuples le plus civilisés, comme les Egyptiens, les Grecs et les Romains, se sont rencontrés avec les peuples les plus barbares et les plus sauvages, et forment avec eux ce concert universel proclamant partout et toujours l'*Eternité de la peine?*

Mais, Messieurs, je le sais, et vous le savez tous, notre siècle s'estime mieux avisé que le siècle de Voltaire. — Non, vous dira-t-il, le dogme de la peine éternelle n'est pas une invention du sacerdoce. — Mais alors, d'où vient-il? Et comment a-t-il jeté dans les générations humaines des racines si profondes? Ecoutez cette autre invention, encore plus étonnante que la première. Avec l'affectation du plus grand sérieux, et sans rire aucunement, la critique contemporaine prétend donner au problème historique une facile solution. Elle nous dit : « La « croyance à la peine éternelle est le produit de « la *spontanéité humaine.* » Miracle encore plus impossible que celui de l'invention sacerdotale.

D'après ce système de la critique nouvelle (système importé d'outre-Rhin), l'humanité se créée à elle-même des dogmes et des religions en harmonie naturelle avec ses besoins. Elle produit, elle *pousse* des religions comme un arbre ses rameaux ; et ces religions portent avec elles leurs dogmes enveloppés sous la forme du mythe ou de la légende, comme les rameaux de l'arbre portent d'eux-mêmes leurs fruits enveloppés sous l'écorce.

Ainsi, à entendre notre critique nouvelle, se serait produite chez tous les peuples la croyance à l'éternel enfer ; croyance historiquement incontestable.

Vous le voyez, selon le siècle de Voltaire, le dogme de l'éternité des peines a le sacerdoce pour père ; et d'après le nôtre, il aurait la *spontanéité* pour mère.

Spontanéité vraiment étrange qui, à tous les points de l'espace et du temps, produirait des religions et des dogmes en opposition radicale avec les besoins de notre nature, et avec ce que l'on prétend être les exigences de la raison.

O prodigieux logiciens, dirais-je ici volontiers aux inventeurs de cette théorie nouvelle : quand donc saurez-vous au moins être d'accord avec

vous-mêmes, vous qui vous mettez avec la vérité en si parfait désaccord? Quoi! partout, dans votre dédain *transcendant*, vous opposez la raison à la foi et le naturel au surnaturel; vous n'adorez que ces deux choses : Raison et Nature, Rationalisme et Naturalisme; et voici que cette humanité, qui n'est que raison et nature, produit partout et toujours par sa *spontanéité* propre, des dogmes que, selon vous-mêmes, désapprouvent la nature et la raison? Vraiment, je vous admire; cette fois je ne comprends plus; et le mystère de cette spontanéité humaine me paraît plus incompréhensible que le mystère de notre éternel enfer.

Se peut-il, en effet, imaginer dans la nature humaine et dans cette critique qui s'en fait l'interprète, de contradiction plus flagrante, et, devant le bon sens, plus vraiment révoltante?

Vous dites et vous dites toujours, sauf à ne le démontrer jamais, que cette humanité se fait à elle-même des mythes qu'elle prend pour des réalités, des légendes dont elle arrive un jour à se faire des dogmes. Vous avez beau dire, vous êtes en face d'un fait inexplicable, d'un incroyable mystère, d'un problème insoluble; et pour expliquer l'inexplicable et résoudre le pro-

blème, vous vous mentez à vous-mêmes, c'est-à-dire au principe que vous avez vous-mêmes posé.

D'après votre hypothèse, en effet, en elle-même d'ailleurs absolument gratuite, si la nature humaine est douée de cette étonnante puissance que vous lui attribuez, de se créer à elle-même, par sa spontanéité propre, des mythes et des légendes, et par suite, des symboles et des dogmes; est-ce qu'il n'est pas absolument contradictoire de supposer qu'elle se crée des mythes et des légendes, des symboles et des dogmes en opposition absolue avec ses besoins les plus profonds, ses instincts les plus natifs, ses aspirations les plus naturelles et les plus vraiment spontanées?

Quelle étrange pensée, quelle singulière idée, pour ne rien dire de plus, d'admettre et d'enseigner que la nature humaine, par sa spontanéité, produit des fruits absolument antipathiques à la nature humaine, pour repousser ensuite, avec un dédain superbe, ces fruits de sa spontanéité elle-même? Et ce serait toujours la même humanité qui, tour à tour, éprouverait le besoin de se créer et de repousser ces mythes, ces légendes et ces dogmes produits par elle-

même : un jour, les faisant sortir du fond de sa propre nature, et un autre jour, armant contre eux la puissance de sa raison?... O contradiction! O contradiction!

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, cette explication non seulement n'explique rien ; mais elle est elle-même, si on l'admet, la plus inexplicable des énigmes ; et le témoignage de l'humanité, attestant l'Eternité des peines, garde, avec toute son autorité, toute sa puissance de démonstration.

II

Mais, Messieurs, quoiqu'il en soit de la valeur de ce grand témoignage de l'humanité, pour nous, chrétiens catholiques, il est un témoignage plus particulièrement décisif, une autorité plus particulièrement auguste et vénérée : c'est l'autorité et le témoignage de la Religion dont nous sommes les disciples ; c'est l'autorité et le témoignage infaillible du *Christianisme*. Il ne se peut que je n'invoque ici ce témoignage, déjà invoqué pour établir l'existence et la certitude de l'Eternité ou de l'éternelle vie. Ce n'est pas une répétition, c'est une progression ;

car avoir démontré par ce témoignage l'Eternité de la *vie*, ce n'était pas encore avoir démontré l'Eternité de la *peine*.

Eh bien! j'affirme maintenant que ce divin témoignage ne se borne pas à attester pour tous, de l'autre côté de la tombe, une *survivance* éternelle, mais qu'il atteste encore, pour les méchants, un *châtiment* éternel.

Et d'abord, envisagez, si je puis ainsi parler, le *personnel* du Christianisme, c'est-à-dire la masse des chrétiens qui, depuis près de vingt siècles, affirment l'éternité des peines; un moment, si vous voulez, faites abstraction de l'autorité *divine* dont relève et s'inspire tout ce monde des chrétiens; et ne voyez en eux que des hommes formant, des extrémités de l'espace et des siècles chrétiens, un immense collège d'intelligences humaines.

Eh bien! même réduit à ces proportions et vu sous ce jour, quel auguste, quel imposant témoignage déjà! Tous les apôtres et tous les martyrs; tous les docteurs et tous les confesseurs; tous les évêques et tous les pontifes; tous les prêtres et tous les religieux; tous les théologiens et tous les apologistes; tous les saints; bref, *tous les chretiens*.

Quoi! tous ces hommes, depuis bientôt deux mille ans, ont affirmé et affirment encore, sans hésitation aucune, non seulement l'Eternité de la vie d'outre-tombe, mais encore l'Eternité de la peine; et cela, en pleine civilisation, et malgré les oppositions systématiques, les négations opiniâtres et les attaques acharnées de la libre pensée! Et, chose remarquable, parmi eux vous voyez apparaître, ici encore, en tout genre et dans toutes les sphères, les hommes les plus illustres et les plus justement fameux : les plus grands orateurs, les plus grands philosophes, les plus grands moralistes; des hommes comme Saint Augustin, comme Saint Anselme et Saint Thomas d'Aquin; des hommes comme Saint Ambroise et Saint Jean Chrysostome; et plus rapprochés de nous, des hommes comme Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, et avec eux, tant d'autres qui ont été, plus ou moins, leurs rivaux de savoir, d'éloquence, de gloire et d'illustration.

Et, remarquez-le bien, tous ces grands hommes ne se sont pas contentés de donner au dogme de la peine éternelle, le témoignage de leur parole et de leur savoir, ils lui ont donné surtout le témoignage de leurs actes; car tous

ont fait de ce grand dogme, avec la règle de leur foi, la base même de leur vie. Et toute cette multitude d'hommes grands parmi les plus grands, et illustres parmi les plus illustres, qui pourra la compter : *multitudinem quis enarrabit?*

Voilà, Messieurs, même abstraction faite de tout caractère surnaturel, voilà l'immense, l'incomparable collège d'intelligences humaines qui se lèvent de tous les points de la chrétienté, pour rendre hommage au dogme divin ; et je demande au libre penseur, quel qu'il soit : Que pensez-vous de cette autorité? Que pensez-vous du témoignage qu'elle rend à la vérité : *Il y a une peine éternelle?*

Le rationaliste osera-t-il répondre : Cela n'est rien? O profond penseur! Quoi! avec votre intelligence incertaine, vacillante, isolée, vous vous poserez en face de tous ces apostolats et de tous ces martyres, de toutes ces gloires et de toutes ces saintetés; et, regardant au visage toutes ces grandeurs scientifiques et philosophiques, toutes ces illustrations littéraires, morales, historiques, en un mot, toute cette majesté séculaire, vous oserez dire : Cela n'est rien, *quantité négligeable?*

Ainsi, toute cette multitude (et quelle multitude!) faisant à travers les espaces et les siècles une même et publique affirmation: rien, quantité *négligeable*! Cette autorité, même humainement la plus grande qu'il y ait au monde, *négligeable*! Ce témoignage, le plus important par le nombre, par la science, par la vertu, bref, par la valeur des témoins, *négligeable*!

Je le demande encore une fois, qui donc dans la suffisance ou pour mieux dire, dans l'outrecuidance de sa pensée solitaire, pourra, avec une ombre de raison, tenir un pareil langage? Qui osera dire: Moi, homme de lettres; moi, homme de finance; moi, journaliste; moi, artiste; moi, médecin, avocat, jurisconsulte, je vois mieux que tous ces apôtres, tous ces martyrs, tous ces docteurs, tous ces théologiens, tous ces apologistes, tous ces millions de saints, tous ces milliards de chrétiens; et contre eux et en face d'eux, je leur donne un démenti, je nie l'Éternité des peines?...

Ah! vous niez. Vous dites: Il n'y a pas de peine éternelle. Mais comment le démontrez-vous? Je pourrais vous demander: En êtes-vous bien sûr? En feriez-vous, devant le ciel et la terre, le serment solennel? Combien, parmi ces hardis

négateurs, le soir, avant de s'endormir, oseraient dire devant Dieu et leur conscience : Je le jure, il n'y a pas d'éternel enfer? Et combien, pour défendre leur négation, seraient prêts à mourir et à lui donner la signature de leur sang?

Et puis, ici encore ce serait le lieu de leur demander : Combien êtes-vous, pour appuyer votre négation? Combien êtes-vous, *vous*, qui avez contre l'unanime et ferme affirmation de tous les enfants de l'Eglise et de tous les disciples de Jésus-Christ, non pas un doute seulement, une opinion seulement, une objection seulement, mais une *certitude*, une inébranlable certitude?

Eh bien! nous tous, chrétiens, nous voici posant devant vous, non comme une opinion, non comme une probabilité, non comme une hypothèse, mais comme une absolue *certitude*, cette affirmation souveraine : *l'Eternité des peines!* Nous sommes aujourd'hui encore près de trois cent millions nous rencontrant dans la même affirmation; et, lorsque nous nous unissons par la pensée à tous nos frères, qui à travers dix-neuf siècles ont affirmé avec nous; oh! alors, nous ne pouvons plus nous compter; et, devant cette incalculable multitude, du milieu de laquelle se

détachent tant de grandes figures, entre cette autorité et votre autorité, entre ce témoignage et votre propre témoignage, la vérité vous somme de choisir.

Ainsi, même en n'envisageant que comme purement humain ce témoignage, que l'Eglise rend par tous ses membres au dogme de la peine éternelle; ce témoignage par le nombre, la valeur et la durée, dépasse tout témoignage qu'on essayerait de lui opposer.

Qu'est-ce donc si nous, chrétiens, catholiques, nous venons à considérer que ce grand témoignage, avec son autorité humaine, porte le signe inimitable d'un témoignage *divin*? Que ce dogme de la peine éternelle, l'Eglise divinement infaillible l'enseigne, le proclame et le défend depuis bientôt deux mille ans; et cela, malgré toutes les révoltes de la raison, toutes les répulsions de la nature, et toutes les fureurs des passions conjurées pour renverser ce dogme, que l'on attaque toujours et qui ne tombe jamais?

Aussi, cette miraculeuse opiniâtreté de l'Eglise catholique à maintenir l'intégrité de ce dogme, est-elle une éclatante preuve de sa divine révélation et de sa propre divinité. Que de

raisons l'Eglise *humainement* n'aurait-elle pas eues d'abandonner ce dogme, si elle n'en avait gardé l'invincible certitude, et si elle avait pu, un jour, se persuader qu'il lui fût possible, sans trahir la vérité, de transiger sur ce point? Est-ce que ce n'est pas surtout contre ce dogme que se sont heurtés de siècle en siècle, et se heurtent encore aujourd'hui, les naufragés de la foi? Est-ce que ce n'est pas son formidable mystère qui soulève contre l'Eglise, non seulement les murmures, mais souvent les colères des rationalismes? Est-ce que ce n'est pas aussi spécialement sur ce point, que ses ennemis de tous les temps sont venus lui demander une transaction, en lui promettant en retour leur réconciliation? Combien de fois, de nos jours surtout, sous mille formes diverses, ne lui ont-ils pas dit : — Mais, est-ce qu'enfin ce dogme lugubre, votre dogme prétendu divin de la peine éternelle, ne s'effacera pas devant la marche progressive de l'esprit humain? Est-ce que vous n'accorderez rien, obstinée que vous êtes, au progrès et à l'idée moderne, pas même le sacrifice de ce dogme barbare, désormais impossible? Est-ce que vous ne voyez pas que le maintien de ce dogme éloigne de vous de plus en plus les gé-

nérations nouvelles, et qu'il doit, dans un prochain avenir, consommer votre propre suicide? N'accorderez-vous rien à la philosophie, à la science, à la pensée moderne? Vous vous plaignez que les hommes en masse désertent vos temples et vos chaires catholiques; eh bien, retranchez de votre symbole ce mot qui révolte : *Un supplice éternel.* Oui, donnez à une exigence légitime cette satisfaction nécessaire; et le monde moderne revient à vous.

Ainsi les sages du siècle ont dit à l'Eglise.

Qu'a répondu l'Eglise? L'Eglise a répondu et répond toujours : Je crois ; et voilà pourquoi je proclame qu'il y a un enfer éternel.

Or, qui pourrait ne pas voir que cette intrépide et permanente opiniâtreté de l'Eglise à maintenir un dogme, contre la conspiration séculaire des erreurs et des passions conjurées pour l'anéantir, est une démonstration de sa divinité, et une démonstration de la vérité du dogme qu'elle affirme?

Ah! gloire à la vérité, et honneur à l'Eglise! A tout ceux qui lui ont demandé le sacrifice de son dogme, l'Eglise, ma divine Mère, a pu répondre, en effet, toujours : Si je n'étais qu'une institution humaine, et si, comme telle, j'avais

pu transiger sur ma doctrine, est-ce que cent fois pour une je n'en aurais pas fini avec ce dogme, qui provoque contre moi une guerre qui ne finit jamais que pour recommencer toujours? Est-ce que, depuis longtemps, je ne l'aurais pas jeté comme une facile concession à la faiblesse des intelligences et à la lâcheté des cœurs? On me promettait de tout croire et de tout embrasser dans ma doctrine, oui, tout, excepté mon dogme effrayant de la peine éternelle. Eh bien! j'ai résisté; j'ai maintenu mon dogme et je le maintiens encore et le maintiendrai toujours, avec la même certitude et la même indépendance. Mes ennemis ont dit : « Le dogme de l'Eternité des peines touche à sa fin. » O philosophes, ô prophètes de mensonge, écoutez : Demain on ne parlera plus de vous ni de vos systèmes, ni de vos prophéties; et ce dogme, dont vous prophétisez la fin, moi, l'Eglise catholique, l'immortelle épouse de mon Christ immortel, je le proclamerai et le chanterai sur votre tombe; et pas plus que moi-même mon dogme ne périra.

Vous dites que, sur ce point grave, mes « prêtres eux-mêmes fléchissent. » Ces prêtres, où sont-ils? S'ils existent, qu'ils soient *ana-*

thèmes. S'ils n'existent pas, pourquoi les inventez-vous?

Ainsi dit notre divine Mère; et ainsi tous, avec elle, nous affirmons ce dogme souverain devant ce siècle le plus fier de lui-même, le plus confiant en la liberté de sa pensée et en la suffisance de sa raison. Et ce dogme ne serait qu'une chimère? Et cette affirmation ne serait qu'un mensonge?.....

Mais alors, que sommes-nous donc tous aux yeux de la libre pensée?

Quoi! il y a bientôt deux mille ans qu'avec notre Mère l'Eglise, nous disons à l'humanité : *Peine éternelle*, *Eternité* de *supplices*; et nous ne disons pas vrai? Et, avec l'Eglise, nous trompons les générations humaines? L'Eglise se fait de ce mot un épouvantail pour mieux les dominer? Et nous sommes, *nous*, les échos de sa voix; et nous mentons avec elle, pour le plaisir de révolter votre raison, d'indigner votre philosophie et de troubler votre repos?

Mais, s'il en est ainsi, encore une fois, je le demande, que sommes-nous donc, nous tous qui affirmons et proclamons avec l'Eglise et tous les chrétiens, ce même dogme de la peine éternelle? Que sommes-nous, en vérité? Ah!

peut-être nous ne sommes que des fanatiques, et notre fanatisme nous fait imaginer, pour vous tourmenter, vous indigner, vous révolter, un enfer, et, dans cet enfer, une Eternité?

Mais quoi? Un fanatisme qui dure depuis près de deux mille ans? Un fanatisme de tous les peuples catholiques et de toutes les conditions humaines, c'est-à-dire un fanatisme trois fois universel? Le fanatisme aussi dans toutes les catégories dont nous venons de faire l'énumération; dans tous les apôtres, dans tous les martyrs, dans tous les docteurs, dans tous les saints, dans tous les grands hommes, enfin, qu'a produits le Christianisme? Est-ce possible, vraiment? Et qui pourra le croire?

Ou bien, pour nous épargner l'injure de cette appellation : *fanatiques!* direz-vous, ce qui serait plus injurieux encore, que nous sommes des trompeurs, et même des *hypocrites*?

Oserez-vous dire, par exemple, que de ce dogme effrayant de l'éternel supplice, nous ne croyons *rien* nous-mêmes; et que, nous prêtres, nous travaillons à envoyer au peuple qui nous écoute, à propos de ce dogme, des terreurs que nous n'éprouvons pas? Que nous demandons à tous, sur ce point, une foi que nous n'avons pas;

et que nous prêchons, pour vous faire frémir, une croyance dont nous ne faisons que rire?

Ah! je le sais, des hommes ont eu cette audace : ils ont prêté à des millions et à des millions de chrétiens, même aux plus saints, aux plus savants, aux plus dignes de foi et de vénération, ce rôle de la plus odieuse des hypocrisies.

Eh bien, Messieurs, du haut de cette chaire, assurément l'une des plus grandes du monde; au nom de toutes ces autorités; au nom de plus de dix milliards de chrétiens, je proteste : et, la main étendue devant l'autel où réside le Dieu que nous adorons, et devant vous tous qui m'écoutez, je le jure : oui, tous nous croyons à l'Eternité des peines; tous nous croyons à un enfer éternel. Et chacun de nous dit, en toute sincérité : Oui, je le crois; et, parce que j'ai cru, j'ai parlé. Ma foi est la raison de ma parole; et ma parole est l'attestation de ma foi. *Credidi, propter quod locutus sum.*

Soit, dira peut-être ici la théologie de la libre pensée, telle est la foi et l'affirmation de l'Eglise et des chrétiens ; et nous voulons bien en convenir, c'est un grand témoignage. Mais il est

(1) Ps. 115.

pour nous et pour les chrétiens eux-mêmes, un témoignage plus grand que celui-là. Quoi donc? le témoignage de l'Evangile, la parole de Jésus-Christ lui-même.

Quoi! vous nous opposez à nous, chrétiens et catholiques, le témoignage de Jésus-Christ? Ah! nous le savons, c'est la tactique de l'erreur contemporaine, surtout des théories et rêveries *humanitaires*, de séparer l'Eglise de Jésus-Christ, et la doctrine catholique, des enseignements évangéliques. Je n'en suis pas étonné.

L'Evangile jouit encore, même au milieu des générations les moins chrétiennes, d'une immense et impérissable popularité ; et la philosophie soi-disant *humanitaire* voudrait confisquer à son profit cette impérissable popularité de l'Evangile. Mais elle l'essaye en vain. Entre l'Eglise et Jésus-Christ, entre la doctrine et l'Evangile, l'alliance est immortelle. Qui attaque l'Eglise, attaque l'Evangile; et qui nie la doctrine catholique, nie la doctrine évangélique.

Disciples de la libre pensée, vous faites appel à l'Evangile contre le témoignage de l'Eglise : Eh bien, disciple et ministre de Jésus-Christ, pour confirmer le témoignage de l'Eglise, j'invoque, moi, le témoignage de l'Evangile. Vous

en appelez à l'Evangile, pour convaincre de faux notre dogme de la peine éternelle : soit; nous acceptons; et nous affirmons que, même sur ce point, l'Evangile est contre vous, et que notre Christ lui-même donne par sa parole à votre négation, le plus solennel démenti.

Certes, Messieurs, je pourrais citer de nombreux témoignages de l'Evangile, et compter combien de fois le divin Révélateur parle « du « ver qui ne meurt pas; *vermis eorum non mo-* « *ritur*, » et du feu qui ne s'éteint pas; « *ignis* « *inextinguibilis*. » Je n'en ai pas besoin et je me contente d'évoquer un seul témoignage, parce qu'il est absolument décisif, et qu'il peut tenir lieu de tous les autres.

Les adversaires de l'Eglise, négateurs à outrance de l'austère prédication de son dogme de la peine éternelle, se plaisent à commenter cette admirable page de l'Evangile, où Jésus-Christ lui-même déroule, dans toute sa majesté tout à la fois rayonnante et lugubre, le drame à nul autre pareil du jugement dernier; alors que lui-même doit proclamer la loi d'amour comme le signe du discernement des bons et des méchants, et comme le *criterium* suprême de sa divine justice.

Je ne relirai pas tout entière cette incomparable page ; il faut la lire soi-même, au chapitre vingt-cinquième de saint Matthieu, pour se faire une idée de la témérité, ou plutôt de l'impudence rationaliste osant invoquer, contre l'éternité des peines, le témoignage de l'Evangile et la parole de Jésus-Christ. O prodigieux interprètes de notre divin Evangile, quoi ! vous osez rappeler au prédicateur même de cet Evangile, une page que certes notre prédication n'a jamais oubliée, puisque depuis près de vingt siècles elle en a fait, devant tous les peuples qui l'écoutent, les commentaires les plus publics, et souvent aussi les plus chrétiennement éloquents.

Eh bien, nous-mêmes osons vous porter le défi de comprendre autrement que nous, avec une ombre de raison, cette grande et décisive parole du Sauveur, devenu notre Souverain juge ; et nous vous sommons de répondre : cette page solennelle de notre Evangile, l'admettez-vous comme l'oracle authentique de la vérité, comme la doctrine et la révélation du Christ-Dieu, donc d'un Christ infaillible ? Oui ou non, la tenez-vous pour telle ? Si vous répondez : *Non*, nous ne lui reconnaissons ni cette valeur doctrinale, ni cette puissance révélatrice : mais alors, pour-

quoi contre nous et notre dogme, l'évoquer en témoignage? Répondrez-vous : *Oui*, nous l'admettons ; alors, puisque vous l'admettez, cette page divinement révélatrice et véridique, lisez-la tout entière, et ne la scindez pas.

Ecoutez : Jésus-Christ, selon sa divine prophétie, vient environné d'une grande puissance et d'une grande majesté. Autour de lui toutes les nations sont rassemblées. Entre les boucs et les brebis, entre les justes et les méchants, la séparation est faite : les uns sont à droite, les autres sont à gauche; et tous attendent la parole qui va fixer à jamais leur suprême *Destinée*. Que dira ce souverain juge à ceux qui sont à sa droite? Ecoutez : O vous tous les bénis de mon père, venez; *venite Benedicti Patris mei*, et possédez le royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde : *Possidete regnum vobis paratum a constitutione mundi.*

Voilà la Destinée, c'est-à-dire la sentence qui fixe à jamais la Destinée des bons. Et voici la raison qui légitime la sentence : « J'ai eu faim, « et vous m'avez donné à manger, etc. » C'est, au tribunal de la divine justice, la suprême proclamation de la loi d'amour.

Jusqu'ici, pas d'objection, et l'incrédulité elle-

même applaudit au triomphe de la loi d'amour, devant le tribunal même des suprêmes justices.

Mais attendez; le drame n'est pas fini. « Et « Jésus dira à ceux qui sont à sa gauche : Allez, maudits, au feu *éternel*, qui a été préparé au diable et à ses anges: *Ite, maledicti in ignem* ŒTERNUM, *qui praparatus est diabolo et angelis ejus*.

Ai-je besoin d'insister pour expliquer le sens de ces divines paroles? Qui ne comprend ce dernier mot de la justice sortant avec une si fulgurante clarté de la bouche même de l'amour? « Allez, maudits, au feu éternel; *in ignem* ŒTERNUM (1). »

Puis-je, moi prédicateur de la parole du Christ, puis-je altérer par des interprétations arbitraires et atténuer par des ménagements humains la force et la portée de cette malédiction divine : Allez au feu *éternel?* Au feu *éternel!*... Cela est-il écrit, oui ou non? Et si cela est écrit, qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut-il dire : Allez, rentrez dans le néant? Cela veut-il dire : Allez, repentez-vous ; allez, purifiez-vous par les supplices momentanés que réclame ma justice outragée; allez, à force d'expiations, faites-vous innocents; et puis, revenez plus tard avec

(1) Matth. xxv (31-46).

mes élus, dans les bras de mon amour, et dans l'éternelle béatitude qui leur fut préparée? Qui oserait, à ce point, altérer la sentence de la divine justice? Il y a là une malédiction : *Ite, maledicti*; et une malédiction *éternelle*. Il y a là une condamnation : quelle condamnation? Une condamnation à un feu, donc à un supplice *éternel* : *In ignem æternum!* En vérité, si cela n'est pas clair, il n'y a rien de clair dans l'Evangile; et il faut renoncer à l'invoquer, pour attester une vérité quelconque.

Impossible de reculer devant cette conclusion si précise et si nette du jugement divin, proclamant pour la Destinée des bons et des méchants, l'*éternelle durée* : Et ceux-ci iront au supplice *éternel*; et les justes à la vie *éternelle*.

En vain on voudrait introduire dans le texte une disjonction absurde. Le texte ne comporte pas une telle violence. En vain on dirait ce qu'on a dit, en effet : Eternité pour la *récompense*, soit, nous l'admettons. Eternité pour le *supplice*, non, nous ne l'admettons pas. Il n'y a pas à hésiter cependant : Jésus-Christ envoie les uns à un supplice éternel, aussi clairementqu'il appelle les autres à une vie éternelle. Si d'un côté vous admettez qu'*Eternel* veut dire une durée sans fin;

comment, de l'autre côté, *Eternel* signifiera-t-il une durée qui doit finir? Pourquoi et comment, dans un même texte, à un même mot, un sens et un autre sens, alors que le souverain juge affirme l'éternel supplice de la même manière qu'il affirme l'éternelle vie, ou l'éternelle béatitude?

Déjà de son temps Saint Augustin confondait cette interprétation fantaisiste, qui scinde à volonté le texte de l'Evangile, c'est-à-dire la parole de Jésus-Christ. « Si le sort des bons et « des méchants est déclaré éternel; *si utrumque* « ŒTERNUM; alors, ou l'un et l'autre aura une fin, « ou l'un et l'autre sera sans fin : *aut utrumque* « *cum fine diuturnum, aut utrumque sine fine perpe-* « *tuum debet intelligi* (1).»

Ainsi, rien n'est plus certain ni plus manifeste, sur ce point si grave et si décisif; de même que l'Eglise parle comme l'humanité, l'Evangile, de son côté, parle comme l'Eglise : l'une et l'autre, c'est-à-dire la voix divine et son écho divin, disent ensemble : Enfer éternel, *Eternite des peines*.

(1) St Aug. de Civitate Dei L. XXI. c. 9 et 23.

III

Vous le voyez, Messieurs, le libre penseur doit en prendre son parti : il a contre lui et le témoignage de l'Eglise, et le témoignage de Jésus-Christ, et le témoignage de l'humanité entière. — Soit, répond le rationaliste; mais il y a un témoignage qui est pour nous et contre vous : c'est le témoignage de la *raison,* qui est lui aussi, lui surtout, le vrai témoignage de l'humanité. Vous avez beau évoquer, en faveur du sombre dogme de la peine éternelle, des autorités et encore des autorités. Il n'y a pas d'autorité qui puisse prévaloir sur l'autorité de la raison. Or, vous avez contre vous la raison, la raison philosophique et la raison populaire. « Aucun principe de la raison ne *conduit* à l'E- « ternité des peines, et ne *permet* de l'ad- « mettre (1). »

Ainsi disent, ainsi font nos philosophes rationalistes, même les meilleurs; ils tranchent, ils décident.

« Aucun principe de la raison ne conduit à « l'Eternité des peines » : par voie de démons-

(1) Jules Simon. *Religion Naturelle,* p. 349.

tration rigoureuse, soit. Nous n'avons nul besoin de le contester. Mais, vous-mêmes, oseriez-vous affirmer que la raison ne dit rien, absolument rien en faveur de la peine éternelle?

Surtout, sommes-nous obligés de vous accorder « qu'aucun principe de la raison ne *permet* de l'admettre? » et devons-nous convenir que toute bonne philosophie, au nom de la raison, doit prendre parti *contre* notre dogme? Oh! non, mille fois non, nous n'en conviendrons pas; et nous ne craignons pas de sommer les plus rationalistes des philosophes de se demander quelle est, en face de notre dogme catholique, la véritable attitude de la raison humaine? Car, c'est de quoi il s'agit en ce moment.

Oui, Messieurs, il s'agit de savoir précisément quelle est, vis-à-vis du dogme de la peine éternelle, l'attitude réelle de notre raison : est-elle neutre? Est-elle pour? Est-elle contre?

Avant d'aller plus loin, remarquons que notre dogme catholique ne prétend nullement s'appuyer sur les données et sur les principes de la raison humaine, comme sur son principal fondement. Notre dogme, comme nous venons de le voir, s'appuie avant tout, et par-dessus tout, sur l'autorité; non seulement sur l'autorité hu-

maine la plus imposante, et pour tous la plus irrécusable ; mais ce qui est pour nous, chrétiens, plus imposant et plus irrécusable encore, sur l'autorité de Jésus-Christ et de l'Eglise, c'est-à-dire sur une autorité rigoureusement *divine*.

Or, ce qu'affirme une autorité divine doit être tenu pour vrai et n'a pas besoin, pour être cru et affirmé par nous-mêmes, d'être démontré par des principes de *raison*. Il n'est donc pas nécessaire « qu'un principe quelconque de la raison « *conduise* à l'Eternité des peines. » Mais, autre chose est que cette raison toute seule ne nous y *conduise* pas, et autre chose est qu'elle *ne permette* pas de l'admettre.

Notre grand dogme, étant appuyé sur des autorités qui ne nous peuvent tromper, nous n'avons pas à montrer qu'un principe de raison y conduit ; c'est à la raison elle-même, ou plutôt aux grands *penseurs*, qui prétendent l'incarner en eux, de prouver que ce dogme est, avec une donnée absolument certaine de l'humaine raison dans une contradiction évidente. Le rationaliste déclare que la raison ne *permet pas* d'admettre l'Eternité des peines : à *lui* de le démontrer contre l'autorité qui l'affirme.

Mais nous sommes en droit d'aller plus loin ;

et nous pouvons affirmer que si la raison ne *démontre* pas toute seule notre dogme divin, elle en donne cependant des motifs qui, sans constituer par la démonstration une absolue certitude, fondent au moins, par vraisemblance et insinuation, une certaine probabilité, *aliqua probabilitas*, comme disent les théologiens.

Ce serait ici le lieu d'abriter ma parole sous le bouclier du génie et de la raison de nos plus grands hommes et de nos plus profonds penseurs du Christianisme. Il est par trop commode de s'attribuer à soi-même le privilège exclusif de la raison; comme si ces hommes incomparables avaient été par leur foi destitués de toute raison. Eh! qui donc, après avoir lu et compris la Somme Théologique de saint Thomas, oserait s'attribuer à lui-même une raison supérieure à ce prodige de raison?

Eh bien! Saint Thomas, pour ne parler que de lui, non seulement n'admet pas que la raison repousse par elle-même le dogme de l'Eternité des peines; mais en je ne sais combien d'endroits, que je n'ai pas le temps de citer, il insiste pour bien établir que, si la raison toute seule ne le démontre pas, elle l'insinue, elle y

incline et l'approuve plutôt qu'elle ne le désapprouve.

En compagnie de ce grand génie, et sous la sauvegarde de sa haute raison, je ne crains donc pas de dire, moi aussi, que ma raison, ma raison dégagée des obscurcissements du préjugé et de la passion, non seulement ne condamne pas le dogme de la peine éternelle, mais qu'elle l'approuve, et, si je le puis dire, elle applaudit à l'autorité qui l'affirme.

Que dit ici en effet ma raison? Elle me dit que la damnation éternelle peut être admise comme la conséquence *logique* de la *volontaire* excommunication dont le réprouvé se frappe par sa libre séparation de Dieu. Elle me dit que la peine éternelle paraît être la seule sanction tout à fait *suffisante*, pour le maintien de l'ordre *moral*, et qu'elle est en même temps l'une des plus grandes sauvegardes de l'ordre *social*. Bref, ordre logique, ordre moral, ordre social, approuvent et appellent ensemble, plutôt qu'ils ne la repoussent, l'Eternité des peines.

Et d'abord, ne vous semble-t-il pas, Messieurs, comme à moi-même, que l'*éternelle* damnation peut être admise comme conséquence *logique*

de l'excommunication dont le réprouvé se frappe *librement* lui-même?

Dieu se pose devant l'homme, au terme final de sa vie, comme sa suprême félicité et comme l'objet du choix qui doit décider sa propre Destinée. Il lui dit : Si tu le veux, moi-même je serai ta récompense, ta récompense surabondante, *Ego ero merces tua magna nimis*. Oui, si tu le veux, tu posséderas éternellement toute ma vérité, tout mon amour, toute ma vie, tout moi-même, enfin. Pour t'aider à me chercher, je te donne ma lumière; pour t'aider à me conquérir, je te donne ma force; et pour te préparer à jouir de ma gloire, je te donne la foi. Viens donc, si tu le veux, mais seulement si tu le veux; car je t'ai créé libre par un acte de mon amour, et c'est par ton *libre* amour que je veux être embrassé.

Voilà l'homme prévenu par la grâce, et averti par la Providence divine; l'homme illuminé par les clartés du vrai, et invité par les tendresses de l'amour. Et voilà Dieu faisant appel à l'homme; mais dans ces illuminations de la vérité et ces invitations de l'amour lui laissant, pour fixer sa Destinée, la pleine liberté de son choix. Pour se décider, l'homme a vingt ans, il a quarante ans, il a soixante ans, quatre-vingts ans

peut-être. Pendant tout ce temps, Dieu attend la réponse qu'il va faire aux appels de son amour.

Or, je le suppose, pendant vingt, trente, quarante, soixante ou quatre-vingts ans, l'homme répond à Dieu qui l'appelle : *Non*, je n'irai pas à toi. Il dit à la vérité, qui veut l'éclairer : Laisse-moi. Il dit à l'amour, qui veut l'embrasser : *Non*, je ne t'embrasserai pas. Il dit enfin, à Dieu, le mot de son apostasie : Va-t'en, retire-toi de moi, *recede*... Quoi! se récrie à cette pensée le sens humain, quoi! l'homme dire à Dieu une telle parole? Qui pourra jamais le croire et se le figurer? Ah! sans doute cette parole, l'homme, même prévaricateur, d'ordinaire ne la dit pas à Dieu par des discours qu'il lui adresse, mais par des actes qui le repoussent. Suis-je téméraire de prétendre que, peut-être, il en est, dans ce grand auditoire, qui depuis dix ans, depuis vingt ans disent à l'amour divin qui les poursuit et les sollicite, quelque chose de pareil? Ah! cette affreuse parole : *Retire-toi de moi, va-t'en*! vous ne l'avez pas prononcée par des sons articulés; mais qu'importe, si par d'opiniâtres prévarications vous l'avez pratiquée?

Eh bien, demande ici la raison elle-même, sans blesser sa justice et sans se renier lui-

même, au prévaricateur obstiné qui, depuis de longues années dit à cet amour qui l'invite : Non, je ne veux pas ; va-t'en, retire-toi de moi — Dieu ne peut-il répondre : Soit ; qu'il te soit fait comme tu l'as voulu. Tu me repousses, malheureux ; depuis vingt ans tu me dis et me redis : Retire-toi de moi. Je respecte la liberté que je t'ai donnée moi-même ; je t'obéis ; je me retire ; je m'en vais de toi : va-t'en toi-même ; et loin de moi, sois heureux si tu peux !

Ainsi l'homme se damne, c'est-à-dire s'excommunie lui-même de la communion de Dieu ; il se fixe librement dans la séparation de Dieu. Arraché par lui-même à sa fin suprême, il la fuira éternellement ; comme un corps lancé hors de sa sphère fuirait éternellement son centre.

Est-ce que la plus simple raison ne m'autorise pas à voir, dans cette damnation éternelle, comme une conséquence *logique* de la libre excommunication dont le pécheur obstiné se frappe lui-même ?

Je ne dis pas, remarquez-le bien, qu'il y ait en ceci une démonstration rigoureuse de la peine éternelle ; mais essayez de trouver une raison démonstrative qui force Dieu à mettre lui-même

un terme à cette volontaire séparation: vous ne pouvez pas même l'imaginer. L'homme qui s'unit volontairement à Dieu, l'embrasse pour l'éternité. Qu'est-ce qui empêche que l'homme qui se sépare volontairement de Dieu, s'en sépare aussi pour l'Eternité? J'ai beau creuser ici par ma pensée les profondeurs de la sagesse, de l'amour, de la justice de Dieu, de l'ordre, enfin, qui est en lui et qu'il est lui-même; ma raison ne parvient pas à trouver en défaut le Dieu infiniment sage, infiniment juste et infiniment bon, qui, par respect pour cette liberté, qui est l'honneur et fait le mérite de l'homme, laisse le pécheur apposer lui-même à sa propre Destinée le sceau de sa libre excommunication.

Si cette sentence, ou plutôt cette permission divine peut vous demeurer un mystère, la raison vous défend d'y trouver contre Dieu une légitime accusation. Essayez de vous dire, dans le silence de vos passions et sous la seule inspiration de votre raison : cette attitude est indigne de Dieu; vous n'y parviendrez pas. La vérité vous en porte le défi.

Bref, contre cette ratification faite par Dieu, de la volontaire excommunication de l'homme, logiquement la raison n'a rien à dire; elle

approuve plutôt qu'elle ne désapprouve ce sceau de l'éternelle durée, que Dieu permet à l'homme d'apposer à la damnation voulue et consommée par l'homme lui-même.

Maintenant, si de l'ordre logique nous passons à l'ordre moral, voulez-vous savoir ce que dit la raison? Elle rend au dogme de la peine éternelle un témoignage et donne un assentiment que sans doute vous n'attendiez pas : elle dit que ce dogme est l'un des plus fermes appuis du monde moral; parce qu'il est à la fois le ressort le plus fort pour pousser à la vertu, et le frein le plus puissant pour enchaîner les passions et arrêter les crimes. Sous ce rapport, cette vérité définie dogmatiquement et crue religieusement vous est bonne et salutaire. Vous la déclarez déraisonnable, injuste, cruelle même. Eh bien, moi, dit la raison au rationaliste lui-même, je la déclare *utile*, si ce n'est tout à fait nécessaire au maintien de l'ordre moral. C'est que sans elle, quoi que vous fassiez, vous ne trouvez facilement ni à la justice une sanction tout à fait suffisante, ni aux passions un frein assez puissant pour enchaîner en elles, en certaines situations surtout, la volonté du mal.

Quelques-uns, je le sais, acceptent pour satis-

faire la passion d'un moment la perspective d'un éternel châtiment; mais c'est l'exception. Règle générale, l'homme ne pèche pas en bravant audacieusement la certitude de l'éternel supplice; il pèche surtout en l'oubliant, et en se faisant de ce quart d'heure de jouissance un simulacre de félicité qui lui dérobe, un moment, la perspective lugubre de la peine éternelle. Mais, s'il se met en face de son Eternité, et s'il fixe de son regard, au fond de cette Eternité, le supplice qui l'attend; d'ordinaire cette pensée l'arrête, ce regard l'épouvante, et, le plus souvent, il n'y a pour l'arrêter et le retenir tout à fait, que cette pensée et ce regard.

Un jour, sous le coup de la tentation, un homme, même croyant, s'apprête à donner à sa passion la satisfaction qu'elle exige. Sous le charme qui le fascine, tel lui apparaît ce bonheur de la passion satisfaite, que l'attrait de cette félicité présente menace de l'emporter en lui sur la crainte d'un malheur futur. Ah! s'il était bien sûr de voir, un jour, la fin de ce malheur auquel il s'expose, ne fût-ce même qu'après un siècle : devant ce supplice d'un siècle et ce bonheur d'un jour, devant cette peine qui l'attend de loin et ce plaisir qui le sollicite de

près, peut-être son choix ne serait pas douteux. Détournant sa pensée d'un avenir plein de terreur, il embrasserait ce présent plein de charmes. Mais, se dit-il, jouir un jour, une heure, pour souffrir *toujours*; oui, ô mon Dieu, toujours loin de vous, et loin de vous toujours dans les supplices; ah! c'est trop. M'exposer à cet irrémédiable malheur, oh! non, je n'y puis consentir. Joies perfides, plaisirs, trompeurs, retirez-vous et ne venez pas, pour le bonheur d'un instant, compromettre mon bonheur de l'Eternité.

Il en est ainsi, Messieurs; pour empêcher une âme, à l'heure de la tentation, d'embrasser le mal, le mal qui attire, le mal qui charme, qui séduit et qui, par toutes les fascinations de sa présence, menace de donner le vertige, il n'y a rien de plus fort que la perspective d'un supplice *éternel*.

Et c'est par ce dogme qu'aujourd'hui encore l'Eglise catholique garde, pour enchaîner les passions et réprimer les crimes, une puissance morale à nulle autre pareille.

Ah! je le sais, cette puissance, même en ceux qui croient à la peine éternelle, ne suffit pas toujours à vaincre le redoutable attrait du plaisir présent et fascinateur; mais elle suffit

souvent; et, en tout cas, nulle autre puissance ne la remplace. Quand, sous l'influence du doute ou sous le coup de la négation, ce frein vient à se relâcher ou à se briser tout à fait; alors qu'arrive-t-il? Les âmes en masse vont à la corruption, et bientôt se précipitent dans toutes les fanges. La destruction du dogme de la peine éternelle dans les intelligences renverse, dans les générations, le plus ferme rempart des saintes mœurs.

Messieurs, ouvrez les yeux; regardez autour de vous et voyez: parmi les hommes dont la foi, sur ce point, a fait dans la tourmente des erreurs ou des passions, un lamentable naufrage, où sont les grandes figures de la pureté et de la justice? Où sont surtout les héros du dévouement et du sacrifice? Où sont-ils? Nulle part. Qui parmi eux du moins, même dans le sens vulgaire de ce mot, fait véritablement le bien? Personne!.. *Non est qui faciat bonum.* Non, il n'y en a pas un, (1) *Non est usque ad unum.*

Ainsi la ruine de ce grand dogme de la peine éternelle entraîne, plus ou moins rapidement, la ruine de l'ordre *moral*.

Que dis-je? ce n'est pas seulement l'ordre

(1) Ps. XIII, 1.

moral, c'est l'ordre *social* aussi qui est compromis par la ruine de ce dogme essentiellement salutaire et conservateur.

Savez-vous, Messieurs, ce qui rend, à l'heure qui sonne, le peuple si redoutable pour l'ordre social et si menaçant pour la société vivante?

Ah! je vais vous le dire : le peuple en masse ne croit plus, ou du moins ne croit plus assez au dogme de l'Eternité des peines; et c'est par cette brêche ouverte dans les âmes, que les passions antisociales tendent à faire irruption dans la cité et troublent le sommeil de la patrie, trop souvent menacée de se réveiller dans les horreurs de l'anarchie.

Allez trouver ces multitudes trompées par des sectaires, et qui, au grand soleil de la publicité, annoncent et proclament tout haut des projets de brigandage, de dépouillement et d'assassinat. Sondez le mystère de leur croyance : *elles*, surtout, ne croient plus à l'éternel enfer. Et voilà pourquoi leurs fureurs fratricides, franchissant ce rampart écroulé des menaces divines, méditent de se faire, par des crimes sans remords et sans repentir, des biens de ce monde un paradis de quelques jours. A cette parole : Plus *d'enfer éternel*, répond bientôt

cette autre : Le *Paradis dans le temps*, n'importe par quels moyens, et même sur des ruines arrosées par le sang.

En vain espéreriez-vous que le dogme de la peine éternelle, une fois détruit au fond de l'âme populaire, la croyance à un châtiment temporaire de l'autre côté de la tombe y pourrait tenir encore, et former un rempart assez fort pour contenir le torrent des passions, et arrêter le débordement des crimes qu'elles enfantent : vain espoir. Cette dernière ressource ne vous reste pas même. L'abolition de la peine éternelle conduit vite à la suppression de toute peine d'outre-tombe ; et la négation de l'éternel enfer précipite, par une pente rapide, la négation absolue de l'enfer lui-même. Ah ! ne nous faisons pas illusion : pour le peuple, nier l'Eternité de l'enfer, c'est bientôt nier l'enfer lui-même. Cette négation suprême le pousse à la destruction de tout frein dans sa conscience intime, et au dehors, au renversement de tout rempart capable de contenir sa fureur impatiente de courir, le poignard ou la torche à la main, à l'assassinat des frères et à la destruction de la société.

Donc, ô vous tous qui voulez comme nous le maintien de l'ordre social, et avec lui la sauve-

garde de la propriété, de la famille, de vous-mêmes, n'oubliez pas que, pour empêcher ces projets de massacre, de bouleversement et d'extermination de germer dans l'âme du peuple et de faire demain ou après-demain leur effroyable explosion, il faut que sa croyance enchaîne sa conscience, et que sa conscience enchaîne ses convoitises. Pourquoi? Vous demandez pourquoi? Ah! c'est que ce peuple a faim et soif de bonheur, et que, par un instinct en quelque sorte irrésistible, il convoite avec ardeur et souvent avec fureur ce qu'il en croit être la condition essentielle et le moyen nécessaire : la *richesse. Lui* pauvre, lui misérable, il veut être riche, il le veut absolument.

Voilà pourquoi, une fois affranchie de toute croyance et débarrassée de tout frein sa passion de jouir le pousse, comme invinciblement, à convoiter le bien d'autrui. Déshérité de tous les biens de ce monde, dites-moi, comment se résignera-t-il à votre richesse et à sa propre indigence? S'il se sent le plus fort, qui donc l'empêchera, un jour, d'étendre son bras pour frapper vos fortunes, vos biens et, si vous lui résistez, vous-mêmes ?

Et si ce géant de la force et du nombre, dans

sa soif de jouissance, vient à se dresser devant vous, menaçant tout ce qui vous appartient et vous-mêmes avec tout ; je vous le demande, quel moyen assez puissant avez-vous pour retenir son bras prêt à frapper ? Encore une fois, je vous le dis : pour enchaîner la conscience et arrêter la fureur populaire, une seule chose est assez forte, la foi, la foi ferme et décidée à un bonheur ou à un malheur *éternel*, réservé à ses vertus ou à ses crimes, donc à un paradis éternel et à un enfer éternel. Ah ! c'est que le peuple, *lui*, n'entend rien à cet avenir nuageux, à cette survivance indéterminée et vague que lui montrent quelques prétendus sages, par delà son tombeau. Vous lui dites qu'il n'y a pas d'enfer éternel : il comprend tout de suite, *lui*, qu'il n'y a pas d'enfer, que cette vie est tout, et qu'au-delà il n'y a rien.

Et n'est-ce pas là, en effet, ce que l'on est parvenu à faire croire à ce peuple déshérité de la doctrine de Jésus-Christ et de l'Eglise ? On a mis entre ses mains un nouveau catéchisme. Ah ! grand Dieu ! quel catéchisme ! Catéchisme du doute, de la négation et du blasphème ! Ce catéchisme disait :

Y a-t-il un enfer éternel ?

— Non, il n'y a pas d'enfer éternel.

Où est le lieu de la Destinée humaine? Où est le paradis ? Est-ce au ciel ? Est-ce sur la terre ?

— Le paradis est sur la terre. Le paradis du ciel est une chimère , et l'enfer de l'autre vie un épouvantail, dont on se sert pour retenir le peuple dans la servitude de sa misère et dans l'enfer de ses souffrances.

Qu'est-ce donc que le vrai paradis et le véritable enfer?

—Le paradis, c'est l'homme jouissant de la terre; l'enfer, c'est l'homme pauvre, l'homme misérable, se débattant ici-bas dans les étreintes de sa misère. Arrière le rêve d'un paradis de l'autre monde! Arrière, surtout, l'épouvantail d'un éternel enfer..

Eh bien, Messieurs, qu'en pensez-vous? Est-il bon, est-il salutaire à l'ordre social, de faire germer au fond de l'âme populaire de pareilles doctrines? Et que peut attendre la société de tels enseignements, s'ils viennent à se généraliser ?

Ah! quand ces épouvantables erreurs auront envahi l'âme des multitudes, ne comprenez-vous pas, et la raison ne vous dit-elle pase elle-même que, selon toute prévision, elles essayeront de se faire, des biens de ce monde, ce terrestre paradis, dont le rêve les séduit d'autant plus

qu'elles souffrent davantage; qu'affranchies de tout frein, rien ne leur coûtera pour le réaliser, pas même la spoliation, pas même l'assassinat; et qu'un jour, vous pourrez les entendre s'écrier, la colère au cœur, la menace aux lèvres et le poignard à la main : *La richesse ou la mort!*

CONCLUSION.

Voilà, Messieurs, en résumé, ce que dit la raison elle-même en face de l'Eternité des peines. Elle dit qu'elle peut être admise comme la conséquence *logique* de l'excommunication volontaire dont le pécheur obstiné se frappe lui-même; elle dit que le dogme de la peine éternelle est, dans l'ordre *moral*, le ressort le plus puissant de la vertu, et le frein le plus fort du crime; elle dit, enfin, que ce dogme, essentiellement conservateur, est le plus ferme rempart de l'ordre *social* et la meilleure sauvegarde de la société. Et ainsi elle montre non seulement une fois, mais trois fois, que bien loin de repousser elle approuve elle-même le dogme de la peine éternelle, appuyé sur la double autorité du Christianisme et de l'humanité.

Après cela, que le rationaliste vienne nous

dire qu'aucun *principe de la raison ne conduit* à l'*Eternité des peines*, et qu'il ajoute que la raison ne *permet pas* de l'admettre : appuyés sur l'inébranlable fondement de ces grandes et infaillibles autorités de Jésus-Christ et de l'Eglise, nous persisterons à dire que la raison, bien loin de répudier leur témoignage, y joint son propre suffrage; et nous continuerons d'affirmer que, si la raison elle-même et par elle-même ne *démontre* pas seule et directement l'Eternité des peines, elle ne la repousse pas non plus; et que, d'après ce que vous venez d'entendre, il est manifeste qu'elle tend plus à l'affirmer qu'à la nier, quelle l'approuve plus qu'elle ne la désapprouve; que la raison, en un un mot, sur ce point exceptionnellement grave, n'est pas une adversaire qui la combat, mais une auxiliaire de l'autorité qui l'affirme.

Certes, Messieurs, je n'ignore pas tout à fait les difficultés que le rationalisme, au nom de la raison, prétend opposer à ce dogme de la peine éternelle, et par lesquelles même il se vante de le confondre.

Ces difficultés sont de deux catégories, que je distingue et que j'appelle, d'un côté les *objections*, et de l'autre les *hypothèses*.

Mais avant de les aborder en face, il fallait montrer tout d'abord comment notre dogme, dans sa substance, s'appuie sur des autorités et des témoignages pour tous irrécusables.

Peut-être jusqu'à présent, cette vérité, que les erreurs et les passions tendent chaque jour à obscurcir, ne vous avait-elle pas encore apparu sous ce jour et environnée de cette lumière.

Et maintenant, j'imagine, vous êtes curieux de savoir ce que la vérité peut répondre aux difficultés soulevées contre elle. Revenez demain et après-demain aussi nombreux qu'aujourd'hui; et, Dieu aidant, j'espère donner à votre légitime curiosité une légitime satisfaction, en vous montrant avec quelque clarté, que les *objections*, qu'on oppose à notre dogme, ne prouvent rien contre notre dogme, que les *hypothèses* qu'on prétend lui substituer, ne se soutiennent pas ; et que la raison elle-même renverse les objections et les hypothèses par lesquelles on prétend nous combattre et nous vaincre, au nom de la raison

ETERNITÉ DES PEINES

LES OBJECTIONS

Et ibunt hi in ignem æternum.
Et ceux-ci iront au feu éternel.
ATH. XXV, 46.)

Messieurs,

Nous savons maintenant sur quels fondements repose le dogme de l'Éternité des peines. Ce dogme est affirmé par l'humanité entière; affirmation absolument inexplicable, si l'on suppose que la peine éternelle n'existe pas. Ce dogme est affirmé d'une manière plus explicite et plus définie par le Christianisme, c'est-à-dire par tous les chrétiens, par l'Église, par Jésus-Christ lui-même. Et ce dogme appuyé sur ces grandes et irrécusables autorités, non seulement n'est pas désavoué par la raison, mais elle-même l'approuve et le confirme par un témoignage d'une valeur

relative, et qui, sans avoir la portée d'une démonstration proprement dite, constitue, en faveur du dogme proclamé par l'autorité, une réelle *probabilité*.

Mais, Messieurs, déjà je vous l'ai fait pressentir : ce dogme de la peine éternelle, malgré sa certitude bien établie, devait naturellement soulever des objections, et il en a soulevé beaucoup, en effet. Il n'y a rien en cela qui doive nous étonner. Ce dogme par une de ses faces touche à l'Infini, donc au mystérieux; et, plus que les autres, il entr'ouvre dans l'avenir des perspectives devant lesquelles facilement notre esprit semble prendre une sorte de vertige. Ce dogme d'ailleurs, par lui-même particulièrement austère a, pour la pratique de la vie présente, les plus graves conséquences; et l'on conçoit que, contre son mystère et son austérité, l'esprit humain, se faisant plus ou moins complice des passions, se cabre, se révolte et se soulève, plus encore que contre tous les autres dogmes.

J'essayerai donc de donner à vos esprits, trop inquiets et trop timides souvent en face de l'objection, la satisfaction qu'ils réclament, en répondant aux principales objections que soulève contre notre dogme le rationalisme de tous

les temps, et très spécialement le rationalisme de notre temps.

Toutefois, avant de venir au détail de ces objections, nous devons savoir préalablement ce qu'il faut penser de l'objection elle-même en face des vérités qu'elle attaque.

On a d'ordinaire, sur ce point, des idées peu exactes qu'il importe de rectifier, avant de croiser contre l'arme infirme de l'erreur le glaive tranchant de la vérité.

En général, l'objection se présente en face de la vérité avec une apparence de supériorité, qui trompe les spectateurs du duel qu'elle engage avec le dogme, et qui semble d'avance lui assurer la victoire. Elle a pour elle, en effet, la sympathie de l'esprit humain, depuis la chute originelle porté à l'objection plus qu'à l'affirmation, et presque toujours la complicité des passions toujours armées contre la vérité, et toujours prêtes à applaudir au triomphe de l'erreur. Aussi, l'homme de l'objection, si faible qu'il soit par lui-même, paraît, alors qu'il objecte, comme investi d'une force factice, qui prévient en sa faveur et fait préjuger aux esprits superficiels le résultat de la lutte. C'est peut-être là ce qui a fait donner

aux rationalistes et aux libres-penseurs le titre si peu mérité d'esprits *forts*.

Voyons donc ce qu'est d'*ordinaire* ce qu'on nomme *objection*, devant les dogmes qu'elle a la prétention de renverser.

Disons, dans la première partie de ce discours, quelle est sa *valeur* intrinsèque, sa *source* la plus ordinaire et son *but* principal. Et vous allez voir comment elle perd de son prestige, et par suite de sa puissance, quand on la connaît bien; alors surtout qu'elle se pose, comme c'est le cas présent, en face d'un dogme parfaitement établi, et d'une vérité déjà clairement démontrée.

Nous aborderons ensuite de front les principales objections qui s'attaquent directement au dogme de la peine éternelle ; et j'espère vous faire voir, avec une certaine clarté, que ces objections, bien loin de renverser notre dogme, ne se soutiennent pas, et faiblissent elles-mêmes sous les coups que leur porte la défense.

I

Et d'abord, Messieurs, quelle est d'ordinaire la *valeur* et la force intrinsèque de l'objection ?

Je laisse de côté les quelques rares exceptions qui peuvent se rencontrer sur ce point, comme il s'en rencontre en toutes choses humaines, relevant de l'empire de la liberté; et j'affirme que, le plus souvent, l'objection en face du dogme catholique ou de la vérité dogmatique, est ou *faiblesse d'esprit* ou *ignorance des choses* ou *fausseté du point de vue* où l'on se place pour le regarder et le juger. Elle est, d'ordinaire, l'une de ces trois choses, et quelquefois même toutes les trois ensemble.

Oui, d'ordinaire l'objection contre le dogme porte ce signe : *faiblesse* de l'esprit, *infirmité* de la pensée.

L'homme qui soulève les objections et multiplie les difficultés contre des vérités admises par le plus grand nombre des intelligences, facilement se persuade, comme je viens de l'insinuer, faire preuve de force et de puissance intellectuelle. Il met superbement son intelligence qui repousse le dogme, au-dessus de toutes les intelligences qui l'admettent; il s'admire dans la supériorité qu'il s'attribue et dans la royauté qu'il se fait. Aussi il objecte, il objecte toujours. Pareil au Jupiter de la fable, il se complaît dans les nuages qu'il amasse; et il n'est pas bien

loin d'imiter ce dieu du tonnerre, et de prendre la foudre pour renverser autour de lui tout ce qu'adore le vulgaire des esprits.

Voilà le penchant de l'esprit humain inspiré par l'orgueil, et ignorant encore du mystère de l'humilité chrétienne. Il s'exalte dans sa puissance pour triompher de l'affirmation par le prestige de l'objection. Mais, règle générale, cette prétendue puissance n'est que la faiblesse, et son objection soi-disant triomphante a pour cause son impuissance même. Il en est ainsi, les objections de notre esprit contre le dogme établi ont pour cause son infirmité c'est-à-dire son défaut de compréhension, d'intuition, de vigueur et de pénétration.

Voilà pourquoi Dieu, qui possède tout cela à la plus haute puissance, Dieu, dont l'intelligence a tout à la fois une force et une compréhension infinies, ne peut faire d'objection.

Et plus un homme, par l'ampleur de son intelligence et la force de sa pensée se rapproche de Dieu, plus il augmente sa puissance d'affirmer, et plus il diminue son besoin d'objecter. Au contraire, moins l'homme a la force de l'intelligence, alors qu'il estime surtout la posséder, plus il sent croître en lui le penchant

à l'objection. Si le rayonnement direct de la lumière du soleil fait palpiter notre paupière et nous empêche de voir, c'est que nous n'avons ni le regard assez ferme, ni l'œil assez sain. Ainsi en est-il, à peu prés, de la vision intellectuelle. Si telle ou telle vérité nous offusque et semble, quand nous la regardons, nous donner le vertige, c'est que le regard de notre intelligence manque de fermeté et de force suffisantes. Si nous étions dans l'ordre intellectuel et le monde intelligible, comme l'aigle dans le monde physique, nous fixerions, sans en être éblouis et surtout sans en être blessés, le soleil de la vérité.

Donc, Messieurs, gardez-vous de prendre la facilité avec laquelle l'objection vient offusquer votre esprit, comme un témoignage de votre force intellectuelle. Gardez-vous de croire, surtout, que votre regard est d'autant plus profond et votre génie d'autant plus vigoureux, que vous soulevez plus d'objections contre le dogme, et vous créez à vous-mêmes plus de difficultés.

Soit dit, sans offenser l'homme ou les hommes à *objections*, c'est le contraire qui est vrai. Pour ne plus avoir de difficulté, pour ne plus faire d'objection, sur tel ou tel point où se heurte votre raison, que vous faudrait-il souvent? Une

seule chose: un regard plus clair, une vue plus pénétrante. L'objection, c'est un empêchement ou une diminution de la vue ; c'est un œil fermé, ou un œil infirme devant la lumière. Est-ce que celui qui aurait, toute sa vie, l'œil vicié et le regard malade, n'aurait pas la tentation d'objecter contre le bienfait de la lumière? Est-ce qu'un aveugle-né n'a pas même la tentation naturelle de la nier, et de prendre pour un mensonge ce soleil, dont il entend raconter les merveilles? Bref, si nous avions l'esprit plus ferme, et si nous voyions mieux, nous aurions moins d'objections à soulever contre la vérité.

Une autre cause qui fait naître en nous l'objection, c'est, avec l'infirmité de notre esprit, l'insuffisance de notre savoir; osons dire le mot, notre *ignorance.*

Le plus souvent, nous ne voyons pas, ou nous ne savons pas assez ; et voilà presque toujours pourquoi nous objectons. Nous avons des choses une notion fausse, inexacte, incomplète, ou nous ignorons tout à fait; et c'est dans l'ombre que cette ignorance projette sur notre intelligence, que nous objectons contre la lumière. Vous sentez naître l'objection en face d'un dogme qu'on vous propose; vous dites sans hésiter : *Absurde ;*

impossible. Allez au fond de l'affirmation; creusez-la, pénétrez-la, *connaissez-la* enfin, non telle qu'un préjugé vous l'a faite, mais telle qu'elle *est en elle-même*; et il n'y a plus de difficulté pour le regard qui a vu l'objection s'évanouir, comme une ombre sous un rayon de soleil. Combien parmi vous, du fond de leur pensée obscurcie par le préjugé, l'erreur et quelquefois l'ignorance, dans la meilleure foi du monde, objectent contre une trinité qui n'est pas *notre* Trinité, contre un péché originel qui n'est pas *notre* péché originel, contre une incarnation qui n'est pas *notre* Incarnation, en un mot, contre un dogme qui n'est pas *notre* Dogme? Combien dont l'esprit troublé demeure, des années et des années, dans les obscurités et sous les étreintes d'une objection artificielle et d'une difficulté imaginaire; jusqu'à ce qu'une rencontre heureuse, une lecture, une conversation, une prédication, une illumination quelconque, un rayon venu de l'homme ou de Dieu, fasse évanouir le fantôme qui troublait la pensée, ou tomber le sophisme qui tenait l'intelligence captive! Hier vous aviez devant votre pensée une objection qui vous paraissait triomphante; elle voilait pour vous le vaste champ de la vérité, comme ces corps placés devant votre

œil vous masquent des horizons immenses; cette objection, vous la fixiez sans cesse, et à mesure que vous la regardiez, elle grandissait sous votre regard, et d'autant plus que vous en approchiez davantage.

Eh bien, aujourd'hui une parole vous est venue, et dans cette parole, un rayon de lumière. Cette parole a défini, nommé, montré la réalité; et il s'est trouvé que l'objection était un fantôme qui vous obsédait. Chevalier errant dans le champ de la vérité, pour combattre toutes les erreurs de l'esprit humain et redresser tous les torts de l'intelligence, vous vous êtes aperçu, un peu tard, que vous vous battiez avec des fantômes et que vous faisiez la guerre, vous aussi, (pardonnez l'expression), à *des moulins-à-vent*.

Mais, Messieurs, avec notre faiblesse et notre ignorance, il y a une chose encore qui doit diminuer à nos yeux la valeur et l'importance de nos objections; c'est la *fausseté* du point de vue où nous nous plaçons, le plus souvent, pour regarder les choses. Supposez que vous réalisez ces deux conditions qui manquent souvent à l'auteur de l'objection : la *fermeté du regard* et la *connaissance des choses* dont il s'agit; qu'importe, si, pour regarder, examiner ou discuter un dogme,

une doctrine, vous vous placez à un point de vue essentiellement fautif? Vous regardez de trop haut ou de trop bas, vous ne voyez qu'à moitié; vous regardez de trop loin, vous ne voyez plus; vous regardez de trop près, vous ne voyez pas davantage. Car si l'œil ne voit pas ce qui lui échappe, il ne voit pas non plus ce qui le touche, selon la remarque d'un grand écrivain. Dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre physique il y a, pour bien voir des conditions d'optique. Il y a une mesure de distance et une élévation de point de vue qui donne la vision totale de la chose regardée, et la montre telle qu'elle est, sans tromperie ou illusion de perspective. Vue de là, presque toujours l'objection disparaît.

Surtout, il y a une chose qui fait d'ordinaire disparaître la valeur de l'objection: voir l'*ensemble* au lieu de ne voir que la partie séparée. Dans une doctrine religieuse, les dogmes se tiennent, les mystères se répondent et s'appellent les uns les autres. Le côté lumineux et doux d'un mystère éclaire et adoucit le côté austère et obscur d'un autre mystère. Si vous faites entre l'un et l'autre la disjonction, si vous séparez le second du premier, et l'un et l'autre de

l'ensemble; alors vous ne comprenez plus; votre raison se déconcerte, votre intelligence se heurte, non seulement à des mystères mais à des impossibilités. Un jour votre raison prend à part la chute de l'homme par le péché originel; mais elle oublie la restauration de l'homme par le mystère de l'Incarnation du Verbe. Un autre jour, vous vous prenez à l'enfer, surtout à l'enfer éternel; votre raison s'y heurte et y prend le vertige; mais vous oubliez le ciel, le ciel éternel et l'Infini se donnant lui-même en récompense. En un mot, il y a dans la doctrine et l'institution une économie générale, et si j'ose le dire, un mécanisme doctrinal et religieux de main de maître, ou plutôt de main divine. Au lieu de suivre du regard le mouvement et l'harmonie de l'ensemble, vous regardez une pièce, une pièce isolée dont le rapport avec l'ensemble vous demeure ignoré. Quoi d'étonnant dès lors que les objections vous obsèdent en foule et se ruent comme des folles les unes sur les autres, pour assiéger toutes les avenues de votre pensée?

Savez-vous alors à qui vous ressemblez? Vous ressemblez à un homme qui visite les grands et ingénieux mécanismes créés pour la production par l'industrie moderne; homme d'esprit peut-

être, mais fort ignorant de la mécanique et des créations de notre génie dans l'ordre matériel, cet homme regarde ébahi et stupéfait; il ne comprend rien à ce mouvement multiple dont les complications l'intriguent et dont le fracas l'étonne et l'étourdit Volontiers dirait-il en multipliant ses questions : Pourquoi ce rouage qui se meut? Et cet autre? Et puis cet autre?... L'envie lui prend même à chaque pas de faire des objections, et il n'est pas loin de se demander comment tout ce mouvement est possible?

Que lui manque-t-il, à cet homme d'esprit, pour trouver tout cela très simple? Une seule chose: voir l'ensemble; surtout connaître le grand *moteur* qui fait marcher le tout. Un homme vient qui lui découvre la force d'impulsion, qui lui montre les points de contact où la force répond à la force, où le rouage s'engrène au rouage, où le mouvement produit le mouvement, et chaque partie s'harmonise avec le tout. Alors, l'homme d'esprit comprend le mystère industriel, et il n'a plus d'objection.

Ainsi, Messieurs, le grand secret, pour faire tomber devant soi l'objection qu'on se faisait à soi-même contre telle ou telle donnée de la religion, est surtout celui-ci : voir et regarder

l'ensemble. La religion, œuvre de la sagesse divine, est un accord et une harmonie; c'est un mécanisme divin, où la sagesse, la justice et l'amour ont mis la main pour en faire le plus complet et le plus beau chef-d'œuvre de Dieu; ce qui n'empêche pas qu'on n'y rencontre des dissonances, et souvent même des contradictions apparentes. Si ce chef-d'œuvre nous fait difficulté et nous suscite l'objection, ah! croyez-le bien, ce n'est pas sa faute, c'est la nôtre.

Ne vous heurtez pas au détail; montez plus haut et embrassez l'ensemble. Et surtout, quand il s'agit de ce côté lugubre de l'Eternité des peines, ah! ne le séparez pas, ne l'isolez pas: regardez les mystères qui répondent à ce mystère; et si votre raison ne parvient pas tout à fait à s'arracher elle-même aux serres terribles du génie de l'objection, du moins elle ne prendra plus le vertige comme il arrive parfois, à force de regarder toujours le même point au fond de l'insondable abîme.

Vous venez de voir, Messieurs, ce qui amoindrit, devant la raison, la valeur intrinsèque des objections : faiblesse de l'esprit, ignorance des choses, fausseté du point de vue d'où on les regarde.

Voici maintenant une seconde considération qui rend nos objections contre certains dogmes encore plus suspectes, et partant moins recevables ; c'est la *source* d'où elles émanent le plus souvent. Quelle est cette source? Je ne dois rien vous déguiser de la vérité, dans la crainte de vous déplaire. Cette source, quand il s'agit particulièrement de l'enfer et de l'Eternité, c'est l'antagonisme implacable de nos passions et des dogmes redoutables aux passions.

Je ne veux pas dire assurément que toute objection contre l'Eternité des peines n'est faite que par une passion qui a peur, et cherche à briser elle-même avec le dogme le frein qui la retient. Il y a dans les âmes les plus pures et les mieux douées, des quarts d'heure d'éblouissements, et je ne sais quel vertige que donne facilement la fixation par la pensée de tout ce qui touche à l'Infini; mais ces éblouissements passent, ces vertiges s'apaisent, et il reste au fond de l'âme, la sérénité de la foi dans la calme possession de la vérité, même incomprise.

Il n'en est pas de même des objections qui prétendent ébranler ou renverser le dogme et qui se révèlent souvent, jusque dans leur expression et leur forme, comme un acte d'hosti-

lité et comme une machine de guerre. Ces objections, d'où viennent-elles le plus souvent? Il faut avoir le courage de se l'avouer à soi-même ; d'ordinaire, elles viennent de nos *passions.*

Je faisais remarquer tout à l'heure, que l'objection tient souvent à la faiblesse ou à l'étroitesse de notre esprit ; je dois ajouter qu'elle tient encore plus souvent à la force et à la violence de nos passions.

L'homme qui gouverne ses passions et embrasse avec courage l'austérité de la vertu, le chrétien dévoué, humble, chaste, vertueux enfin, dans le grand sens de ce mot, rarement pousse à outrance contre l'enfer et l'Eternité l'arme de l'objection. Humble, il adore ; chaste et pur, il se fait de ses vertus un abri contre la terreur du châtiment. Il n'a pas de raison personnelle pour repousser et anéantir la peine éternelle.

Il en est tout autrement de l'homme vicieux, décidé, quand même, à satisfaire ses passions. La passion est exigeante, la passion est intolérante, la passion est impatiente. Oui, impatiente de ce qui la trouble ou la gêne, elle dit : « Arrière « votre enfer ! Arrière vos châtiments éternels !

« Moi je ne connais que le Dieu bon, le Dieu de « la miséricorde et de l'amour. »

Aussi, règle générale, tous les hommes vicieux, fussent-ils baptisés, chrétiens, catholiques, font des objections contre l'enfer et l'Eternité des peines. Je le comprends, ils ont eux aussi leurs raisons; raisons du cœur « que la *Raison* ne connaît pas. »

Sans doute nous pouvons, sur ce point, nous faire de faciles et chères illusions; mais la vérité est que le plus souvent, notre objection, c'est notre présomption; notre objection, c'est notre indépendance ; notre objection, c'est notre orgueil; notre objection, c'est notre volupté; en un mot, notre objection, c'est notre *passion*.

Autrefois humbles et dociles que vous étiez, soumis en tout à la volonté divine, chastes et purs encore de tout contact avec le mal, la passion ne vous armait pas contre la vérité, et contre la peine éternelle votre raison ne protestait pas. Si parfois, malgré vous, elle soulevait au fond de vous-même une légère protestation ; dans le silence de la réflexion elle écoutait la réponse que lui faisait la vérité, et

facilement et bien vite elle se déclarait satisfaite.

Mais si, un jour, pour assouvir une passion dans le présent, sans avoir à redouter le châtiment de l'avenir, vous avez commencé à murmurer tous bas : Est-il bien sûr qu'il y ait un *enfer*? Et surtout un enfer *éternel*? On le dit; mais qui en est revenu? Et, si passant du doute à la négation, vous avez osé dire : Mais *non*, ce n'est pas possible; il n'y a pas d'éternel enfer. Oh! alors, votre passion, devenue volontairement hostile à notre grand dogme, vous a paru donner à votre pensée un semblant de force et de raison, que jusque-là elle ne se connaissait pas. Alors, il vous a paru découvrir, tout à coup, entre l'Eternité des peines et les principes de la raison, un antagonisme à jamais irréconciliable. Alors sont venues des objections que vous estimiez triomphantes ; et avec une assurance que rien ne semblait pouvoir désormais ébranler, vous sommiez l'Eglise, tous les chrétiens, Jésus-Christ lui-même de vous répondre.

Qu'était-il arrivé cependant? Une lumière nouvelle vous était-elle tout à coup venue? Un soleil nouveau s'était-il levé sur vous pour éclairer

votre pensée? Non, rien de pareil ne s'était produit en vous. Qu'y avait-il donc là, pour faire si soudainement une si fière opposition à la vérité d'un dogme que, hier encore, vous admettiez sans peine, et contre lequel vous n'aviez pas à faire de sérieuse objection?

Il n'y avait là de nouveau qu'un obscurcissement survenu, et je ne sais quels nuages accumulés par la passion dans votre intelligence. L'antagonisme n'était pas entre notre croyance et votre raison; il n'était qu'entre vos passions qui repoussaient notre dogme, et notre dogme qui déconcertait vos passions.

Donc, dirai-je ici à l'homme armé par sa passion contre notre croyance et notre conviction : si vous le voulez, un accord parfait entre notre dogme et votre raison peut revenir encore : renversez l'empire de cette passion qui vous demande, pour se satisfaire, le sacrifice de votre foi; soyez humble, d'orgueilleux que vous étiez; soyez chaste, de voluptueux que vous étiez; oui, soyez chaste, surtout, soyez chaste six mois ; et peut-être, à votre grande et heureuse surprise, six mois passés dans l'innocence et la pureté; contre la vérité qui vous offusque et vous révolte, vous n'aurez plus d'objections; ou

s'il s'en présente encore au seuil de votre intelligence, facilement votre bon sens en fera justice. Le dogme de l'Eternité n'aura plus de raison de vous révolter, parce qu'il ne vous troublera plus; et il ne vous troublera plus, parce que vous aurez l'espoir fondé sur vos vertus et vos mérites du temps, de trouver après cette vie l'Eternité de la récompense et de la béatitude.

Et quels que puissent être à l'avenir les murmures et les protestations involontaires de votre raison devant la perspective de la peine éternelle ; vous ne pourrez trouver déraisonnable et antirationnel, d'admettre avec l'Evangile, avec l'Eglise, avec l'humanité entière, que de même qu'il y aura pour les justes une félicité éternelle, il peut y avoir pour les méchants dans l'autre vie une peine éternelle.

Donc, n'en doutez pas, Messieurs, la source profonde, toujours ancienne et toujours nouvelle, d'où jaillissent perpétuellement les protestations et les objections contre le dogme de la peine éternelle, du moins la source incontestablement la plus ordinaire et la plus féconde, ce sont les passions du cœur humain, intéressées qu'elles sont à repousser un dogme qui les

gêne et qui, par le frein de la croyance enchaîne leur puissance.

Bref, la source des objections soulevées contre l'austérité de ce dogme, est la même d'où s'échappent les objections contre tous les autres dogmes, même contre le dogme fondamental et générateur de tous les autres, le dogme de l'existence de Dieu. « L'insensé a dit dans son « *cœur* : Dieu n'est pas; » oui, *l'Insensé* a dit dans son *cœur*, et contre toute raison *: Il n'y pas de Dieu; Dixit insipiens in corde suo* : *non est Deus* (1).

Ainsi, ce n'est pas par sa raison et dans son intelligence, mais c'est dans son *cœur* et sous l'inspiration de ses passions, que l'homme a dit : Il n'y a pas d'*éternel enfer*. Si toutes les négations ne dérivent pas de la même source, je ne crains pas de l'affirmer, la plupart ont cette source.

Nous venons de voir, Messieurs, comment la *valeur* intrinsèque et la *source* principale des objections que l'on oppose à la vérité de nos dogmes, en amoindrissent la puissance et la portée, si elles ne les annulent tout à fait.

Mais il y a une chose qu'il importe encore

(1) Ps. XIII. I,

plus de considérer : c'est le *but* que se propose et que prétend atteindre l'objection rationaliste, alors qu'elle se pose en face de nos dogmes.

Ce but est manifestement de les renverser et d'élever sur leurs ruines le trône de la raison, devenue désormais souveraine maîtresse, et la seule révélatrice du présent et de l'avenir.

Comment le rationalisme prétend-il atteindre son but et réaliser cette étrange ambition? Le voici : en opposant à nos dogmes ce qu'il appelle des difficultés *insolubles* et des objections sans *réponse* possible. Ainsi, par exemple, se pose devant nous, c'est-à-dire devant nos dogmes, le rationaliste ; il dit : Nous avons, nous libres penseurs, contre vos dogmes et vos croyances, des difficultés qu'il est impossible de *résoudre* ; et jamais notre raison ne consentira à admettre un dogme ou des dogmes contre lesquels se lèvent des objections, pour elle et pour les croyants eux-mêmes, tout à fait insolubles. Je me fais à moi-même, avec une pleine sincérité, contre un dogme que vous professez, une difficulté, une objection à laquelle, malgré mon bon vouloir, je ne parviens pas, et vous ne parvenez pas vous-mêmes à donner une pleine satisfaction. Dès lors, quoi que vous affirmiez sur

ce dogme, et quelles que soient les preuves soi-disant convaincantes sur lesquelles vous dites l'appuyer, je ne l'admettrai pas ; et devant ma raison votre dogme doit reculer.

Ainsi, Messieurs, *l'insolubilité* de l'objection : voilà la fin de non-recevoir que nous oppose le rationaliste, dans le but avoué de faire reculer et de renverser le dogme.

Telle est, en effet, la portée que s'attribue d'ordinaire à elle-même l'objection rationaliste, qui se pose face à face avec le dogme. Elle dit : Je vous attaque, et vous ne savez pas vous défendre ; je vous fais une difficulté, et vous ne savez pas y répondre ; du moins votre solution directe à mon objection me demeure insuffisante ; donc votre dogme ne se soutient pas ; il est confondu, renversé, anéanti par l'objection.

Certes, Messieurs, avec un tel procédé il serait facile de tout réduire à néant. On ébranlerait l'une des plus légitimes et des plus fermes bases du raisonnement humain en tout ordre de choses ; si l'on consentait à admettre qu'une vérité quelconque, une fois établie par des preuves et des démonstrations réelles, cesse de se soutenir, dès qu'il y a contre elle une objec-

tion à laquelle on ne répond pas, et réputée relativement insoluble.

Or, c'est là tout d'abord un principe contre lequel nous protestons, et contre lequel dans la pratique, vous protestez vous-mêmes et de mille manières avec la raison et le sens commun.

Contre telle ou telle vérité de votre foi vous avez, je le suppose, des objections qui vous paraissent insolubles, et auxquelles vous ne parvenez pas à donner une réponse absolument satisfaisante ; eh bien ! est-ce que, même dans cette hypothèse, vous vous croyez obligés, au nom de la raison et de par son autorité, de rejeter la vérité ou le dogme dont il s'agit? Je vous pose la question, en vous conjurant d'y répondre dans le secret de vos âmes sincères.

Mais, Messieurs, où n'irions-nous pas, guidés par un tel principe? Si vous admettez qu'il faut rejeter toute affirmation contre laquelle s'élèvent telles difficultés que vous ne pouvez résoudre, telles objections auxquelles vous ne pouvez répondre; quelle vérité, je vous prie, pourra demeurer debout dans votre intelligence, sous la sauvegarde de la certitude?

En dehors de quelques vérités principes et de quelques axiomes primitifs, qui supportent

l'édifice de toutes les connaissances, et sont comme le granit sur lequel s'appuie tout le monde intellectuel; ou, pour me servir d'une autre image, si vous exceptez ces vérités premières, flambeaux allumés par la main de Dieu au fond de nos âmes pour y tout éclairer, et qui eux-mêmes brillent de leur propre lumière ; où sont les vérités par vous tous admises et acceptées comme certaines, contre lesquelles même un médiocre génie, un esprit quelque peu subtil et perspicace, ne serait pas assez puissant pour soulever des difficultés dont vous ne pourriez dénouer le nœud, et formuler des objections dont la solution se dérobant à votre esprit vous trouverait sans réponse?

Certes, Messieurs, je crois, autant que tout autre, reconnaître avec sincérité la faiblesse de mon intelligence; et cependant, même avec le sentiment de cette infirmité, je crois me sentir encore assez fort pour poser devant la plupart des vérités que tous vous admettez comme certaines, des objections auxquelles même les plus habiles d'entre vous ne pourraient répondre, ou du moins ne répondraient qu'imparfaitement.

Tous, vous admettez avec l'existence de Dieu, la création, la Providence, la spiritualité et l'im-

mortalité de l'âme, la liberté, la personnalité, la responsabilité humaine. Or, croyez-vous qu'un esprit un peu exercé à la gymnastique de la pensée et de la parole, ne pourrait ici vous objecter des difficultés qui vous embarrasseraient fort, et peut-être vous amèneraient à confesser simplement votre impuissance de répondre?

Pourquoi, malgré ces difficultés pour vous insolubles, n'en concluriez-vous pas à la négation de ces vérités que je viens d'énoncer? Pourquoi?... Parce que vous avez de ces vérités des démonstrations qui vous en garantissent la certitude, et que vous reconnaissez avec la raison, la logique et le bon sens, qu'aucune objection, même réputée humainement insoluble, ne saurait prévaloir contre une vérité démontrée certaine, et contre la possession intellectuelle de la certitude acquise.

Impossible à nous, qui croyons et savons aussi pourquoi nous devons croire, d'abandonner à l'ennemi cette position vraiment inexpugnable.

Telle est, en effet, devant toutes les attaques de l'erreur et du doute, notre vraie position. Nous avons dans la théologie une démonstration de la révélation chrétienne; et la certitude qui sort de cette démonstration atteint tous les

dogmes enseignés par l'Eglise. Nous avons de plus une démonstration de chaque dogme particulier. Cela posé, une objection nous fût-elle insoluble, ne nous fera jamais abandonner le dogme. La démonstration, si vous la supposez réelle, est une *possession* de la vérité. L'objection est,contre cette possession, une sorte de revendication faite au nom de la raison.

Jusqu'à ce que vous ayez démontré contre nous, dans la lumière de l'évidence, l'illégitimité de nos titres, c'est-à-dire la fausseté de nos preuves, nous demeurons dans la possession acquise; et nous pouvons ici nous appliquer cet axiome de la jurisprudence : *Melior est conditio possidentis*. Vous objectez ; par défaut de connaissance, de réflexion, d'habileté, et par suite même de l'infirmité native de ma pensée, je ne parviens pas à vous répondre. Mais, mes preuves subsistent; je demeure, quand même, en possession de la vérité : vous essayez de la renverser; elle se soutient appuyée sur l'inébranlable base de sa propre démonstration.

Prenons, Messieurs, parmi toutes les vérités qu'enseigne l'Eglise et que vous croyez avec l'Eglise, un exemple qui pourra nous tenir lieu de tous les autres.

Nous croyons tous avec l'Eglise, et je puis ajouter avec toute doctrine spiritualiste, ces deux vérités avec la même certitude: d'un côté, la *liberté* de l'homme, et de l'autre, la *prescience* de Dieu. Or, à ce moment que nous appelons hier, Dieu a vu clairement l'acte ou les actes que je pose aujourd'hui librement.

Comment puis-je concilier ces deux vérités : la prescience divine et ma liberté humaine? Si Dieu a vu hier l'acte que je pose aujourd'hui; comment suis-je encore libre de ne pas le poser? Et si je suis libre de ne pas le poser, comment Dieu a-t-il prévu que je le poserais? Donc, ou il faut, pour sauver la prescience de Dieu, nier la liberté de l'homme; ou, pour sauver la liberté de l'homme, nier la prescience de Dieu. Que répondre, pour sauver l'une et l'autre? Je réponds : Il y a une prescience divine; j'en ai la certitude qui me vient de *l'évidence*, l'intelligence infinie ne pouvant *rien* ignorer. Et il y a une liberté humaine; j'en ai la certitude qui me vient de mon *sens intime* qui ne peut me tromper.

Je *suppose* qu'à cette difficulté je n'aie pas d'autre réponse ; est-ce qu'à cause de cela, je lâcherai l'une de ces deux certitudes: ou la prescience de Dieu, ou la liberté de l'homme? Non

mille fois non ; à cause de ce qui est obscur je ne nierai pas ce qui est clair : *Non sunt neganda clara propter obscura.*

Joseph de Maistre, par un exemple ingénieux, nous montre la nécessité de maintenir ce principe de logique ou de philosophie populaire.

Je suppose, dit-il, qu'il soit historiquement *certain* qu'Archimède, avec un miroir ardent, a incendié, sous les murs de Syracuse, la flotte des Romains.

Un savant vient, au nom de la science, essayer de me démontrer qu'un tel fait n'a pu exister ; et il me fait, par une longue suite de déductions scientifiques, des objections auxquelles, par défaut de science suffisante, j'ai de la peine à répondre. De la série de ses raisonnements scientifiques il semble résulter que, pour pouvoir à l'aide d'un miroir ardent incendier à distance la flotte des Romains, Archimède aurait dû faire fonctionner un miroir dont la grandeur eût égalé au moins l'étendue de la ville de Syracuse. — Que répondez-vous à cela ? — Je réponds qu'Archimède, avec un miroir ardent, a brûlé la flotte des Romains sous les murs de Syracuse. J'ignore comment cela a pu se faire ; mais je sais que cela s'est fait. Dès lors, je suis certain,

malgré mon impuissance de répondre à votre objection, que la chose est possible, par la raison démonstrative que la chose a existé. Un jour, après deux mille ans, un autre savant, Kircher, viendra, et retrouvera le miroir d'Archimède. Mais je n'avais pas besoin de cette nouvelle découverte, car, d'après l'axiome connu : Du fait à la possibilité, je conclus avec certitude; et, à cause de ce qui est obscur, je ne nierai pas ce qui est clair.

Ainsi, vous le voyez, Messieurs, l'objection d'ordinaire si fière et en apparence si triomphante en face du dogme qu'elle attaque, perd singulièrement de son prestige et de sa force, vue et considérée dans sa *valeur* intrinsèque, dans sa *source* et surtout dans son *but*, qui est de prévaloir contre la vérité, même appuyée sur d'irrécusables témoignages.

Aussi, quand elle s'attaque directement à notre grand dogme de la peine éternelle, nous pourrions à la rigueur lui opposer une simple fin de *non-recevoir*, en possession que nous sommes de son inébranlable certitude, et appuyés sur la terre ferme de notre démonstration.

Mais nous ne voulons pas nous renfermer, vis-à-vis de l'objection, dans cette situation pu-

rement négative. Et encore bien que, même impuissants à lui répondre, nous maintiendrions, *quand même*, la vérité de notre dogme, il nous plaît de l'aborder en face. Et vous allez voir si, aux principales objections qu'elle nous fait nous n'avons qu'à opposer un silence prudent.

Les objections que soulève le rationalisme contre notre dogme de la peine éternelle, sont pour ainsi dire à l'infini. Elles sont semées dans les intelligences comme les grains de poussière dans l'atmosphère que nous respirons.

Elles peuvent toutefois se ramener à ces trois chefs principaux : La *Providence* divine; la *Justice* divine ; la *Bonté* divine.

Les adversaires, dont bon nombre croient à peine en Dieu, prétendent défendre ces trois attributs divins contre un dogme qu'ils disent les anéantir. N'avons-nous rien à leur répondre? C'est ce que nous allons examiner.

II

Et tout d'abord, pour ce qui concerne l'objection tirée de l'attribut de la *Providence*, veuillez, Messieurs, remarquer l'incompétence de la raison humaine, pour trouver en défaut le plan de

la divine sagesse. Qui a pu lire jusqu'en son fond l'harmonie infinie des plans de la Providence? Qui en a découvert tous les secrets, touché tous les ressorts, saisi toutes les faces, embrassé toute l'étendue, pénétré toutes les profondeurs, creusé tous les abîmes? Qui a pu être son conseiller? Et qui pourra être son juge? Et pourtant, j'entends des hommes qui se portent pour juges, et juges sans appel, des plans de la Providence divine dans les destinées humaines.

Votre dogme, disent-ils, insulte la sagesse et la Providence divine; parce qu'étant donnée l'Éternité des peines, Dieu n'atteint pas et ne peut atteindre son but dans l'œuvre de la création. Le but de Dieu créateur étant le bonheur final de la créature, il est impossible de concevoir un état de supplice, qui exclut à jamais pour elle la possession du bonheur. Or, telle est, ajoutent-ils, la situation inhérente à l'éternité des peines : des âmes créées libres et réduites, bon gré malgré, à l'impossibilité absolue d'atteindre leur fin en arrivant au bonheur.

Que répondre à cette objection, qui a la double prétention de justifier Dieu et de confondre notre dogme? Je réponds que cette objection s'appuie sur une *ignorance*, l'ignorance du vrai plan de

la création; elle n'embrasse pas, dans toute sa vérité et toute son étendue, la notion ou l'idée du plan providentiel. Il est faux, métaphysiquement faux, que la fin dernière et suprême de la création soit le bonheur même de la créature, ou de l'être créé.

La vraie fin, la fin suprême de la création, c'est la *glorification du Créateur* par la créature. Sans doute le bonheur de l'être créé entre nécessairement dans le plan du Créateur, Dieu l'ayant créé par le motif et sous l'impulsion de son amour. Mais il faut manquer de la plus vulgaire philosophie, pour ne pas comprendre cette vérité de métaphysique élémentaire, à savoir, que Dieu ne pouvant avoir *hors* de *Lui* un but qui lui fût supérieur ou même égal, n'a pu avoir en créant, d'autre but suprême que lui-même; parce qu'il est à lui-même nécessairement son principe et sa fin, selon ce mot simple et profond: « Je suis le principe et la fin. *Ego sum principium et finis.* »

Et parce que cette glorification du Créateur, but suprême de la création, doit résulter de la manifestation de ses perfections par la créature, il en résulte que, dans le premier plan de sa Providence, Dieu a uni harmonieusement ces

deux choses: la gloire du Créateur et le bonheur de la créature. Mais, par cela même que ces deux choses sont harmonisées, il faut absolument que l'une des deux soit coordonnée par rapport à l'autre. Est-ce la gloire de Dieu qui sera coordonnée par rapport au bonheur de l'homme? Ou bien, le bonheur de l'homme par rapport à la gloire de Dieu? Sur la question ainsi posée, qui donc, je vous pire, pourrait hésiter une minute?

Vous le voyez tout de suite, Messieurs, cette objection pèche par la base, et s'appuie sur une erreur; car le but principal, essentiel et final de la création, ce n'est pas, ce ne peut pas être le *bonheur* de la créature, mais bien la *gloire* du Créateur. Toutes les subtilités de la sophistique, et toutes les niaiseries de la philosophie *sentimentaliste* ne peuvent rien changer à la nécessité métaphysique et à la force même des choses. Car, enfin, il n'y a pas à hésiter et à tergiverser sur ce point ; toute la question revient à savoir si, parce qu'une âme révoltée jusqu'à la fin, est par sa faute damnée *éternellement*, la Providence de Dieu est en défaut et sa sagesse vaincue?

Eh! qui donc, au nom de la plus vulgaire philosophie, oserait le prétendre? Ah! ce qui nous

manque sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, pour bien voir la faiblesse et l'inanité de l'objection, c'est cela même, c'est la philosophie la plus élémentaire. Oui, Messieurs, croyez-le bien, d'ordinaire, pour ne pas dire toujours, on nous attaque au nom de la philosophie, par défaut de philosophie; au nom de la raison, par défaut de raison, et au nom de la science, par défaut de science, ou du moins de science suffisante. Je n'en voudrais pour preuve que la manière dont on prétend mettre notre dogme en contradiction avec le plan de Dieu créateur et Providence.

Vous dites que si le pécheur est condamné à la peine éternelle, le Créateur a manqué son but, et que le plan de sa Providence est renversé.

Vous oubliez que Dieu créateur, par rapport à la créature a un double plan; l'un qui fait abstraction de la prévarication, et l'autre qui la suppose; le premier que la théologie nomme *antécédent*, le second qu'elle nomme *conséquent*. Dans le premier plan, évidemment, le bonheur de la créature entre comme moyen coordonné par rapport à la fin principale, qui est la gloire du Créateur; Dieu, dans son premier dessein,

n'ayant pu prédestiner l'homme libre à une inévitable damnation. L'Eglise catholique répudie et frappe d'anathème ce sombre dogme de l'hérésie calviniste.

Mais, dans le second plan de sa Providence, c'est-à-dire dans celui qui suppose la libre violation par l'homme de l'ordre divin, comment Dieu pourrait-il être forcé de faire tout aboutir à la félicité de l'homme, même sa prévarication? Dieu a fait l'homme libre de choisir sa Destinée. Ce principe est-il contestable? Non. En agissant ainsi, Dieu a-t-il bien fait? Oui. Dès lors, si l'homme a voulu choisir son malheur; Dieu sera-t-il forcé de l'empêcher, et doit-il à sa sagesse de lui imposer le partage de sa félicité? Dieu a proposé à l'homme de choisir avec le bien le bonheur ; son amour, de toutes les manières, l'y a sollicité. L'homme a choisi le mal, et avec le mal son malheur. En quoi la divine Providence manque-t-elle son but? — Mais elle le manque, dit-on, parce qu'elle n'atteint pas ce qu'elle a voulu, la félicité de l'homme. — Entendons-nous: ce qu'elle a voulu d'une volonté relative et subordonnée à la liberté humaine, soit ; mais ce qu'elle a voulu d'une volonté *absolue*, c'est-à-dire, sa gloire par la manifestation de ses per-

fections, je vous dis qu'elle l'atteint; car cette gloire que le pécheur réprouvé ne publiera pas par son éternelle félicité, force lui sera de la publier par son éternel supplice. Oui, que vous le vouliez ou que vous ne le vouliez pas, la fin suprême du Créateur s'accomplira dans la créature. Si vous faites le bien, si jusqu'au bout vous marchez dans l'ordre, vous accomplirez sa volonté première; si vous faites le mal et jusqu'au bout persévérez dans le désordre, vous accomplirez sa volonté seconde; et dans l'un et l'autre cas, vous proclamerez sa gloire. Ecarté par votre libre prévarication de la *fin dernière* que Dieu s'est proposée, vous y serez ramené par un châtiment forcé.

Ainsi Dieu sauvegarde à la fois, avec la souveraineté de ses droits, l'infaillibilité de ses desseins et le plan total de sa Providence. Malgré la prévarication de l'homme, sa sagesse triomphe; et l'Eternité de la peine, loin d'être une insulte à sa Providence et un outrage à ses desseins, sera au contraire, devant toute intelligence, l'éternelle justification de ses desseins et l'éternelle glorification de sa Providence.

Mais — ajoute-t-on, — c'est un principe, que l'amélioration et la réhabilitation du pécheur est

le but que Dieu doit se proposer en le châtiant. Or, comment, avec ce principe, concilier votre dogme de la peine éternelle? — Mais, d'abord, ce prétendu principe est-il vraiment un principe? Dieu, à vous entendre, ne pourrait punir le pécheur qu'en vue de l'améliorer, et finalement de le rendre heureux en le faisant innocent. Vous l'affirmez; mais qui jamais démontrera la vérité d'une telle affirmation, alors qu'il s'agit de Dieu outragé et de l'homme prévaricateur? Est-ce que vous ne voyez pas qu'au-dessus des intérêts de l'homme pécheur, plus haut que sa réhabilitation et sa félicité personnelle, il y a la nécessaire restauration de *l'ordre* établi par le Créateur, et renversé par l'homme pécheur lui-même?

Si, dans cette nécessité de restaurer l'harmonie brisée par la libre prévarication de l'homme, Dieu cherche avant tout à donner à l'ordre universel et essentiel, c'est-à-dire à lui-même, une légitime satisfaction; qu'avons-nous à murmurer et à nous révolter contre les plans de sa divine sagesse, et contre l'œuvre de sa création et de sa Providence? — Dieu doit, dites-vous, au pécheur, après son supplice la réhabilitation. — Dieu *doit?* O folie humaine, prétendant prendre en défaut la sagesse divine! Dieu *doit?* Qu'est-ce

à dire? C'est-à-dire le *devoir* de Dieu, de Dieu réduit à s'incliner devant le *droit* de l'homme? Dieu *doit?* Comment? Dieu créateur, et à ce titre, le souverain par excellence, et dans un sens, le seul vrai souverain, quoi! ce souverain, souverain outragé et insulté par le pécheur, c'est *lui* qui *doit* la réhabilitation à ce pécheur lui-même, à ce pécheur obstiné, opiniâtre dans sa révolte, et poussant jusqu'à l'insulte ses résistances aux poursuites du divin Amour? Mais où prenez-vous donc cette étrange métaphysique, qui fait du créateur le *débiteur* d'une créature, et d'une créature qui lui doit à lui-même réparation de ses volontaires et libres insultes? Dieu *doit*?.. O aveuglement des esprits! O renversement des idées! Dieu créateur ne doit rien, il ne peut rien devoir à sa créature, même innocente : que lui doit-il donc, coupable? Ah! le *débiteur* ici ce n'est pas Dieu, c'est l'homme, l'homme qui a offensé Dieu; et ce qu'il doit à l'offensé, c'est ce qui tient à l'offense même, c'est-à-dire le châtiment. — Mais Dieu, pour montrer en châtiant une sagesse vraiment digne de lui, ne doit-il pas vouloir que ce châtiment soit tout ensemble, et une satisfaction donnée à l'ordre violé, et la réhabilitation du violateur lui-même? —

Ah! je vous en prie, ne parlons plus ici de devoir; car, encore une fois, il n'y en a pas, il ne peut pas y en avoir. Le *devoir* de Dieu offensé envers sa créature qui l'offense, c'est un non-sens absolu; c'est une logomachie tout à la fois absurde et sacrilège. Parlons de ce que Dieu *veut*, de ce que Dieu fait, de ce que Dieu cherche en réalité, dans ses rapports avec ses libres créatures.

Ah! ce que Dieu veut, ce qu'il cherche ici-bas par la souffrance, l'épreuve, le châtiment infligé au pécheur qui l'offense et l'outrage, c'est en effet, le bien, l'amélioration, la conversion, le salut, le bonheur enfin du pécheur lui-même. C'est ce que l'Eglise, organe de la divine bonté, s'efforce, chaque jour et à toute heure du temps, d'obtenir du pécheur, par le travail purificateur et par la souffrance réparatrice et satisfactoire de la pénitence. Eh! qui dira tout ce que fait en faveur de ses enfants prévaricateurs cette divine maternité? C'est là aussi la signification des malheurs et des catastrophes que Dieu laisse souvent tomber, ici-bas, sur les crimes des pécheurs, et dont le but est de les préserver en cette vie, par les épreuves temporaires, des satisfactions éternelles que doit dans l'autre vie revendiquer sa justice.

La justice! mais comment, Messieurs, oserai-je ici prononcer ce mot, alors que l'adversaire en appelle surtout au tribunal de la divine justice, pour essayer de convaincre l'Eternité des peines de souveraine injustice? Je l'oserai pourtant; et vous allez voir que sur ce point, la justice de Dieu n'est pas plus atteinte que sa Providence par le glaive de l'objection, et que l'une et l'autre demeurent intactes et invulnérables.

Eternité de la peine, outrage à la *justice* de Dieu! Voilà donc ce que les rationalistes opposent avec un éclat plus grand encore, à la vérité de notre dogme. Oui, sur ce point, ils font retentir plus haut encore que quand il s'agit de la Providence, les revendications et les objections soi-disant triomphantes de l'humaine raison. Même les moins avisés s'estiment assez sages, pour prétendre nous convaincre de folie. Ils disent avoir pour eux l'arme puissante du sens commun, ce génie de l'humanité, contre lequel rien ne prévaut. A sa lumière, c'est-à-dire, à la grande lumière qui éclaire l'intelligence populaire, ils croient découvrir entre l'éternité des peines et la justice de Dieu, entre le supplice éternel de l'homme prévaricateur et l'essentielle équité de

Dieu vengeur, une opposition radicale, un antagonisme absolu ; en sorte que l'une de ces deux choses vues dans cette lumière repousse nécessairement l'autre. A les entendre, s'il y a une Eternité des peines, plus de justice de Dieu ; et s'il y une justice de Dieu, plus d'éternité des peines. Leur esprit va jusqu'à découvrir qu'entre ce qui est *fini* et ce qui est *infini* l'égalité n'existe pas et la proportion ne se peut concevoir. D'où, sans trop de peines, ils arrivent à conclure qu'un châtiment infini infligé à une faute essentiellement finie, révolte le bon sens et insulte la justice ; et voilà pourquoi l'idée d'un Dieu infiniment juste repousse essentiellement l'idée d'un coupable châtié éternellement.

Ici encore, à cette objection n'avons-nous rien à répondre? Et devons-nous admettre que la vérité du dogme que nous professons est en contradiction flagrante avec la justice du Dieu que nous adorons?

Avant de répondre, je vous fais remarquer que nous n'avons pas à montrer que la justice de Dieu vengeur *exige* l'éternel supplice de l'homme prévaricateur, mais bien que ce supplice éternel *ne répugne pas* à la divine justice

ce qui nous fait en face de l'objection une attitude bien différente. C'est à l'adversaire même de notre dogme qu'il incombe de démontrer, avec une pleine clarté, entre la divine justice et la peine éternelle, la contradiction qu'entre l'une et l'autre il prétend accuser. Or, cette démonstration comment la fera-t-il, et sur quel principe l'appuyer?

Et d'abord, Messieurs, ne vous semble-t-il pas que nous pourrions retourner contre lui-même la contradiction dont il ose nous accuser? L'adversaire de notre dogme de la *peine* éternelle, d'ordinaire du moins, n'a pas d'objection contre l'idée de la *récompense* éternelle; et nous l'en félicitons. La raison, en effet, même sans le secours de la foi, nous dit : De l'autre côté de la tombe, la récompense c'est la fin obtenue, c'est le terme conquis. c'est la Destinée faite. Or, il ne peut pas y avoir de motif pour arracher l'homme à la possession de sa Destinée finale; et volontiers, même au nom de la seule raison, on applaudit à l'éternelle possession de Dieu, donc à l'Eternité de la récompense. Dès lors. comment sans quelque contradiction repousser l'Eternité de la peine? Est-ce que la plus simple équité ne vous semble pas exiger que la

peine soit par rapport au crime commis et non expié, ce que la récompense est par rapport au mérite acquis et à la vertu pratiquée? Si l'équité et la justice exigent ici quelque chose, n'est-ce pas, d'un côté comme de l'autre, la permanence et l'Eternité?

Vous dites qu'un châtiment éternel manque de proportion avec un délit temporaire. Mais est-ce qu'un mérite également temporaire ne manque pas aussi de proportion avec une récompense éternelle? Si la disproportion ne vous révolte pas d'un côté, pourquoi vous révolte-t-elle de l'autre? Et si une Eternité de bonheur, pour les mérites d'un jour, ne vous semble pas déroger à la divine justice; pourquoi cette divine justice serait-elle anéantie, parce que la prévarication serait suivie d'une Eternité de supplices?

C'est donc, vous le voyez, avec quelque raison que nous renvoyons au négateur de notre dogme la contradiction dans laquelle il prétend nous enfermer.

Mais, là ne se borne pas notre réponse, et il nous plaît d'entrer plus avant dans la difficulté qu'on nous oppose, et d'objecter à notre tour contre l'objection elle-même.

Pour ébranler le dogme de notre foi, on nous dit que la raison dénie à Dieu le *droit* de punir éternellement, parce que le premier principe de toute justice humaine et divine, c'est l'*égalité*, ou du moins, la proportion entre la faute et la punition, entre le crime et le châtiment; et l'on ajoute qu'entre la faute d'un jour ou de quelques jours et l'Eternité du supplice, l'égalité et la proportion font absolument défaut.

Nous pourrions répondre, avec de grands théologiens et de grands penseurs, que cette prétendue inégalité entre la faute et le châtiment est un mensonge, que l'ignorance de l'homme oppose insolemment à la justice de Dieu; et qu'en tout cas, l'adversaire est impuissant à démontrer cette inégalité, par la raison très simple et très radicale qu'il ne peut se faire une idée complète et bien définie des deux termes qu'il s'agit de rapprocher, à savoir, d'un côté la grandeur de l'offensé, et de l'autre la grandeur de l'offense.

Vous dites : Entre la prévarication temporaire de l'homme pécheur et le supplice éternel de l'homme réprouvé, la proportion n'existe pas, ne peut pas exister. Vous le dites, mais comment le démontrez-vous? Pour le démontrer sur

quelle donnée certaine vous appuyez-vous? Et de ces deux choses dont vous décidez l'inégalité et la disproportion, quelle connaissance avez-vous?

La *justice* de Dieu, à laquelle vous prétendez donner des lois et tracer des limites, l'avez-vous pénétrée jusqu'en son profond mystère? Non; car cette justice est infinie. Cette *majeste* de Dieu, que le pécheur insulte en l'offensant en face, l'avez-vous mesurée tout entière? Non; car elle est infinie. Cette *souveraineté* de Dieu, que vous outragez et contre laquelle vous vous révoltez en lui désobéissant, la connaissez-vous bien? Non; car elle est infinie. Cette *gloire* de Dieu, qui est le but de toute la création, cette gloire que le pécheur dérobe à Dieu pour se satisfaire lui-même, la comprenez-vous? Non; car elle est infinie, et le regard de votre âme ne la saurait fixer sans en être accablé. La *libéralité* de Dieu, qui vous a prodigué tant et tant de bienfaits; bienfaits gratuits dont vous vous êtes servis pour outrager votre Bienfaiteur, et que vous avez retournés contre *lui;* ah! cette ineffable libéralité, l'avez-vous comprise et embrassée dans son immensité? Non; car elle est infinie. Cette *sagesse* de Dieu dont vous avez, ô pécheur, autant que vous

l'avez pu, contrarié les desseins, en brisant l'harmonie de ses plans, la pénétrez-vous? Non; car elle est infinie. Cet *amour* de Dieu, qui vous a créé, conservé, racheté, et à tout instant vous porte dans ses bras, comme une mère son enfant; cet amour blessé au cœur par le glaive, de votre péché, le comprenez-vous bien ? Oh ! non, car cet amour est infini; et personne n'en peut sonder le mystère. Et ce *sang* divin versé pour le salut du monde par cet amour lui-même; ah! savez-vous ce que vaut ce sang, si ce n'est ce que vaut Dieu lui-même? c'est-à-dire l'Infini ?

Ainsi, sous quelque face que vous envisagiez l'Etre de Dieu, c'est-à-dire l'Etre offensé, outragé; vous êtes en face de l'Infini, donc, de l'insaisissable, de l'Incompréhensible, de l'Incommensurable.

Dès lors, comment prétendre mesurer avec votre humaine raison, jusqu'où s'étend la divine justice ; quelles sont ses lois, ses exigences, ses droits de punir et de châtier?

Et quand même, par impossible, vous auriez pénétré tout le mystère des divines justices; pour nier, avec compétence et avec quelque raison, la proportion entre la faute et le châ-

timent, encore faudrait-il pouvoir creuser aussi tout le mystère de la *prévarication* humaine.

Or, cet abîme de la prévarication et de la malice humaine, l'avez-vous creusé? En avez-vous sondé toute la profondeur? Avez-vous considéré et avez-vous compris ce que c'est, pour l'homme qui pèche mortellement, sous le regard même de la divine majesté et de la divine justice, que de choisir une créature qu'il met au-dessus de Dieu même, et de lui dire en fait, en s'y arrêtant comme à sa fin dernière: Je t'aime plus que tout, et plus que Dieu même ; je me donne et je me livre à toi, à toi seule, à toi sans réserve, à toi tout entier. Dieu, je le sais, me demande adoration, amour, service. Mais non; toi plutôt que Dieu. Ce que je veux aimer, adorer, servir, c'est toi, rien que toi, et, toujours toi. Oui, s'il dépendait de moi de donner à cet amour et à cette adoration le sceau de l'Eternel, oui vraiment, ce serait mon désir et ma volonté de t'aimer, de t'adorer et de te servir tout le temps et toute l'Eternité.

Qui oserait dire, Messieurs, que l'amour humain, qui s'égare et se pervertit, n'arrive jamais à cette extrémité des volontaires aberrations et des libres perversions ?

Est-ce que vos romans et vos drames, qui ont pour but la représentation des réalités et des passions humaines, ne sont pas pleins de ces protestations sacrilèges qui jettent à l'amour de Dieu et à son Eternité de monstrueuses insultes, en jurant à une créature fragile et quelquefois la plus vile et la plus méprisable, une adoration et une fidélité éternelles ?

Ne s'en est-il pas même rencontré qui se vouaient, les yeux fermés, même à l'tEernité de la damnation; pourvu que l'amour de la créature leur assurât, par l'assouvissement d'une passion, ce qu'ils nommaient un paradis d'un jour ?

En vain, pour atténuer devant la divine justice les responsabilités d'un tel choix, on essayerait de dire que l'homme pécheur, à l'heure même de sa prévarication, n'a pas de telles pensées. Mais ce prévaricateur sait-il, oui ou non, que Dieu défend, et que son acte viole avec l'ordre la défense divine ? S'il l'ignore ; alors ce n'est plus l'hypothèse, car dans ce cas, la responsabilité est nulle. S'il le sait; alors il mesure la portée de son acte. Et voilà ce qui est la réalité effrayante; voilà l'homme acceptant libre-

ment l'éternel amour et l'éternelle adoration de la créature, plutôt que d'adorer, d'aimer et de servir son Créateur. Combien, sans le formuler tout à fait dans les termes que je viens de dire, font dans la plénitude de leur liberté ce choix abominable, où, comme dans la Passion de Jésus-Christ, une vile créature l'emporte sur le Créateur, c'est-à-dire sur l'Infini lui-même !

Eh bien, si Dieu saisit l'homme dans l'acte même de son choix ; s'il l'évoque au tribunal de sa justice, à l'heure même où par l'amour et par l'adoration d'une créature mortelle, il insulte tout à la fois son amour et son Eternité ; qui osera décider que l'Eternité de la peine infligée à cette volontaire apostasie, est, de la part de Dieu, la consommation d'une injustice ?

Quoi ! l'Infini dans la grandeur, dans la souveraineté, dans l'amour, dans la justice de Dieu, vous échappe ; et l'énormité, l'immensité, j'allais dire l'infini de la prévarication de l'homme, se dérobe à votre pensée ; et l'Eternité dans la peine révolte votre raison ?

Quoi ! de ces deux termes qu'il faut comparer et par conséquent parfaitement connaître, pour décider si l'un des deux répond adéquatement à l'autre, ou du moins si l'un des deux est *propor-*

tionné à l'autre, vous n'en connaissez pas même *un*; et vous dites fièrement : Entre la faute qui offense Dieu et le châtiment que Dieu inflige à la faute, il n'y a pas d'égalité, pas de proportion ; car la faute est *finie*, la peine est *infinie*. Donc l'Eternité, ou l'infinité de la peine dans l'homme pécheur, c'est l'injustice, l'injustice flagrante dans Dieu vengeur.

C'est ici, Messieurs, en apparence du moins, contre notre dogme, l'arme la plus forte de l'adversaire ; et il est facile de voir comment, sous le glaive de la plus simple logique, cette arme se brise dans sa main. Vous dites : La faute est finie, la peine est infinie ?

Mais comment le démontrez-vous ?

Si je vous conteste l'une et l'autre ; qu'aurez-vous à repondre, pour maintenir l'incrimination que vous articulez contre Dieu, et soutenir le procès que vous intentez contre sa justice ? Si je conteste que la faute soit *finie*, finie sous tout rapport; et si je conteste que la peine soit *infinie*, infinie sous tout rapport : que devient votre accusation contre notre dogme et contre Dieu ?

La faute *finie*, la peine *infinie* ? Voyons donc. Encore faut-il s'entendre sur le sens de ces mots, par lesquels, sans examen et sans dis-

cussion, vous tranchez une question grave entre toutes les questions.

La peine est *infinie*; mais comment l'entendez-vous? Infinie dans sa nature? Non. Infinie dans son *intensité*? Non. Comment donc? Vous dites: Infinie dans sa *durée*? Eh bien, en prenant les choses dans toute leur rigueur, c'est encore une erreur. Une durée infinie est celle qui n'a ni commencement ni fin; telle la durée de Dieu lui-même; or, la peine du damné a un commencement, et de ce chef elle n'est pas rigoureusement infinie. Et si vous voulez absolument maintenir le terme impropre d'infinie, force vous est de reconnaître que son infinité est *relative*, et sous un rapport seulement, c'est-à-dire, par sa durée sans fin; car personne ne prétend que la peine du damné soit infinie sous un autre rapport quelconque.

Et la faute, que faut-il en penser au point de vue où nous sommes? Assurément la faute est finie dans le *degré* qui en mesure la *malice* et le désordre qu'elle renferme. Elle est finie dans le *sujet* qui la consomme; l'être fini n'étant pas susceptible de poser un acte *subjectivement* infini. Mais si vous regardez *l'objet* ou le terme de l'offense, c'est-à-dire l'Infini *offensé*; est-ce

qu'alors la raison vous autorise encore à la déclarer finie, et finie de toutes manières ?

Non, car votre raison elle-même vous montre ici l'offense grandissant avec l'être offensé, c'est-à-dire grandissant jusqu'à l'Infini. N'est-ce pas, en effet, la raison elle-même qui vous dit avec tous les moralistes, même les plus autorisés, que toutes choses égales d'ailleurs, l'offense matériellement la même grandit avec la grandeur de la personne offensée ? Qui ne voit, dès lors, comment l'offense montant de degré en degré, emprunte à son objet un caractère d'infinité en s'adressant à Dieu', c'est-à-dire à une Majesté infinie, à l'Infini lui-même en personne ?

Ce n'est là, je le veux bien, qu'une infinité *relative* ; mais la peine n'a, elle aussi, qu'une infinité *relative*. La faute et la peine, si vous voulez, sont infinies, mais sous un aspect seulement : la faute ne l'étant que dans son *objet*, et la peine ne l'étant que dans sa *durée*. Si donc la raison et le bon sens déclarent et montrent sur ce point quelque chose, c'est l'égalité même que vous osez invoquer au tribunal de la divine justice.

Donc, Messieurs, au nom même de la raison

qu'on prétend opposer au dogme de notre foi, laissons passer, avec ces clameurs insensées, ces objections soi-disant triomphantes. Filles ténébreuses de notre propre ignorance, elles ne démontrent bien qu'une chose : la faiblesse de notre esprit, l'étroitesse de nos pensées, et, plus souvent encore l'aveuglement de nos passions. Et félicitons-nous de voir comment toutes ces difficultés, qu'en face de l'Eternité des peines on élève et on accumule contre la justice et la Providence de Dieu, laissent subsister dans toute leur intégrité sa Providence et sa justice, et même font mieux resplendir l'une et l'autre ; comme les nuages, qui parfois nous voilent le soleil, font mieux sur nous, en se retirant, resplendir sa lumière.

Mais il me semble, Messieurs, que vous n'êtes pas encore entièrement satisfaits, et qu'une grave difficulté vous demeure. Vous dites : Nous voulons bien reconnaître que l'Eternité des peines, bien loin d'être en opposition flagrante avec la Providence et la justice de Dieu, semble plutôt témoigner en faveur de l'une et de l'autre. Mais il y a une troisième chose, qu'elle ne semble pas pouvoir justifier en Dieu devant l'intelligence et le cœur de l'homme : c'est l'*Amour* et la *Bonté*.

J'irai jusqu'au bout, et je veux, avant de descendre de cette chaire, vous donner, même sur ce point délicat, une dernière satisfaction.

L'*amour!* L'amour de Dieu créateur envers sa créature, et avec son Amour son infinie *Bonté*: tel est, Messieurs, surtout, le grand mot qu'on oppose à l'Eternité des peines.

A entendre, sur ce point, l'erreur antichrétienne, par ce dogme de la peine éternelle, du Dieu essentiellement aimant nous faisons un Dieu cruel, un maître impitoyable, un bourreau de ses créatures, une sorte de monstre affreux se repaissant, pendant toute l'Eternité, du supplice et des souffrance de ses victimes.

... On s'étonnera, s'écrie un libre penseur, on « s'étonnera qu'on ait pu attribuer à Dieu « une pénalité si monstrueuse, l'enfer éternel ! « Modèle affreux des geôles, des chambres de « tortures, des roues et des bûchers d'un siècle « de fer, pêle-mêle sauvage de victimes diverses, « règne idéal des bourreaux, vous impressionnez « encore les imaginations, mais pour y exciter « l'horreur et non plus l'épouvante, et soulever « les âmes contre de détestables mensonges (1).

Ces paroles nous tiennent lieu de beaucoup

(1) Jean Reynaud (Ciel et terre).

d'autres, et nous donnent la note et l'accent que prend l'objection, prétendant, au nom de l'Amour et de la bonté de Dieu, renverser le dogme de la peine éternelle.

Cette objection toujours ancienne et toujours nouvelle, s'est produite et se produit encore, surtout à l'heure où nous sommes, sous toutes les formes. Elle a pris, successivement et quelquefois simultanément, toutes les formules; formules de la logique, formules de l'imagination, formules de l'injure, formules du mépris, formules du sentiment, oh ! surtout du sentiment, ou plutôt du *sentimentalisme*. Oui, on a dit et redit à l'infini : Un supplice éternel ? Mais c'est absurde, c'est fanatique, c'est cruel, oui, par dessus tout, *cruel*. Quoi ! Un Dieu vindicatif, un Dieu bourreau, un Dieu qui vous châtie, qui vous déchire, qui vous brûle, et cela, *eternellement*? Est-ce là celui qu'on nomme le bon Dieu?

Ainsi l'objection, pour venger l'Amour de Dieu de la prétendue injure que lui fait notre dogme, fait appel à tous les meilleurs instincts de l'âme humaine. Elle invoque, avec toutes les amabilités du cœur de Dieu, toutes les tendresses du cœur de l'homme. Elle met dans toutes les formules dont elle se sert, des soupirs, des at-

tendrissements, des larmes, toutes les éloquences du sentiment, tous les accents et tous les gémissements d'un sentimentalisme éploré. Et, comme pour mieux assurer contre l'austérité, ou plutôt, ainsi qu'elle le crie par toutes ses voix, contre la monstruosité de notre dogme, la conspiration de toutes les âmes émues et de tous les cœurs attendris, elle fait appel à toutes les ressources de la littérature, à toutes les séductions de la poésie, à tous les charmes du roman, à toutes les fascinations du drame; et, je ne saurais vous dire combien d'auteurs, hommes ou femmes, ont épuisé contre le dogme de la peine éternelle, avec toutes les ressources de l'esprit et toutes les sensibilités du cœur, tous les rêves plus ou moins extravagants d'une imagination en délire.

Messieurs, je crois vous honorer en éconduisant des objections si futiles, et venues de si bas. Je ne leur ferai pas à elles-mêmes l'honneur immérité d'une discussion sérieuse. Que répondre, en effet, à tous ceux qui dans un tel sujet, au lieu de nous opposer les principes ou les déductions de leur raison, ne nous opposent que les sentiments, ou plutôt les sensibilités de leur cœur, et les fantômes ou les spectres

de leur imagination? A ces hommes ou à ces femmes si habiles à exploiter et à tourner contre notre dogme les sentiments du cœur, les impressions des sens et les féeries de l'imagination, qu'il nous suffise de répondre, que l'Amour et la tendresse de Dieu ne sont pas, et ne peuvent pas être ce que les fait une pensée bornée à la terre, à la chair et au sang ; qu'ils n'ont rien qui ressemble aux émotions de nos cœurs, aux tressaillements de nos sens ni aux larmes de nos yeux; et j'estime que faire appel à ces vulgaires ressources de la sensiblerie et de la fantasmagorie humaine, pour renverser un dogme professé par les plus augustes autorités, c'est se montrer indigne de recevoir directement une réponse d'une parole, qui prétend vous respecter et elle-même avec vous.

Quelques courtes observations sur le fond du sujet suffiront pour avoir raison de toute cette magie théâtrale de l'imagination et de la sensiblerie.

On suppose toujours, dans ces représentations fantaisistes de l'amour de Dieu et de l'Eternité de la peine, que c'est l'Amour de Dieu qui repousse et damne le réprouvé ; tandis que, comme déjà nous l'avons remarqué, c'est le pécheur lui-

même qui se damne en repoussant l'Amour; et l'on prétend condamner Dieu à ramener à lui et embrasser, *quand même*, l'apostat et l'insulteur de son amour. Car enfin, si, ce qui n'est pas impossible, ce damné volontaire s'*obstine* éternellement à haïr et à repousser cet Amour; Dieu devra donc, pour donner raison à l'humaine sensibilité et à sa divine tendresse, embrasser ce réprouvé, tout apostat, tout haïsseur et tout insulteur qu'il sera de son Amour?

Que la conciliation ou la compatibilité de l'éternel supplice, d'un côté, et d'un éternel Amour, de l'autre, nous demeure un mystère, soit; que nous n'ayons pas et ne puissions pas avoir la vision intuitive ou l'*introspection* du *comment* de cette conciliation, soit encore, vous dirai-je. Mais, une chose est sur ce point absolument certaine: c'est, dans le fond de la nature divine, *l'inséparabibité* essentielle et indestructible de l'Amour et de la Justice. Entre l'un et l'autre le mariage est éternel, et l'accord nécessairement parfait. Ce qu'exige la justice, l'Amour ne le peut refuser ; et tout ce que veut et fait le divin Amour, la divine Justice l'autorise et l'approuve.

Donc, par cela même que nous avons montré explicitement que la peine éternelle dans l'homme

n'est pas incompatible avec l'éternelle Justice en Dieu, nous avons montré implicitement qu'elle ne peut être incompatible avec le divin Amour. Bref, comme la Justice en Dieu ne s'oppose en rien aux manifestations de l'Amour ; l'amour de son côté ne met pas opposition aux manifestations de la Justice, c'est-à-dire aux satisfactions qu'elle exige pour le maintien ou la restauration de l'ordre outragé par la prévarication de l'homme.

L'*ordre!* L'ordre qui a dans Dieu même son centre immuable, éternel, infini, ah! Messieurs, voilà le mot qui dissipe, comme le soleil dissipe les nuages, toutes les obscurités amassées par le sophisme et le sentimentalisme, autour de cet autre mot; l'*amour!* l'amour dont on se fait une arme déloyale pour combattre la justice; l'amour de Dieu qui ne se peut plus défendre, dit-on, si on laisse subsister le dogme cruel qui l'outrage. Oui devant cette grande lumière rayonnant du sein de Dieu même, tous ces rêves, tous ces fantômes de tyrannie, de bourreau, de geôles, de bûchers disparaissent, comme les dernières ombres de la nuit devant les premiers rayons du jour.

Mais comment, demandez-vous? Pour cette

raison aussi décisive qu'elle est élémentaire : c'est que, ce que Dieu aime essentiellement, nécessairement et par-dessus tout, c'est l'*Ordre*; l'ordre substantiel qu'il contemple en lui-même, et dont il aime le reflet dans l'harmonie de toutes ses créations. De tout l'Amour qu'il a pour l'ordre, qui est en lui et hors de lui, il hait et repousse le *désordre* incompatible avec *lui*; le désordre, c'est-à-dire, l'antagonisme avec l'harmonie, qui est le fond de sa nature et qui est la beauté de toute la création.

Comment veut-on, dès lors, que Dieu infiniment bon, comme il est infiniment juste, ait des tendresses de père pour le désordre à la plus haute puissance, personnifié dans le pécheur réprouvé? La nature divine peut-elle, à ce point, se mentir à elle-même? Et quelle étrange aberration, de prétendre que ce divin amour, qui est en essence l'amour de l'ordre, se pervertisse en quelque sorte lui-même, en devenant l'amour de ce désordre vivant qui s'appelle un réprouvé?

Sans doute, Dieu aime dans le réprouvé de sa justice, ce qui vient de lui-même : il aime en lui ce qu'y a mis son Amour en le créant, c'est-à-dire, la substance de son être. Mais le *désordre*

que le réprouvé a mis en lui-même, en retournant contre Dieu l'œuvre même de Dieu, comment ce divin Amour pourrait-il, sans se mentir à lui-même, l'aimer, l'attirer, l'embrasser pour l'unir éternellement à lui? Ne serait-ce pas se nier, et pour ainsi dire, se suicider lui-même?

Donc, en voulant condamner l'Amour divin, c'est-à-dire l'amour de l'ordre, à consommer son éternelle union avec le désordre, l'adversaire de notre dogme se heurte, non plus seulement au mystérieux, mais à l'absurde, au non-sens, à la contradiction, à l'impossible.

D'ailleurs, le tort de l'objection devant la plus vulgaire raison, c'est de prétendre scinder Dieu même et de séparer les inséparables, en mettant d'un côté sa Justice et de l'autre son Amour; alors que l'un et l'autre en Dieu se tiennent, s'embrassent, se complètent, et par là constituent en *Lui* l'Ordre essentiel et à jamais inviolable. Son tort, plus grand encore, c'est, en considérant en Dieu les exigences et les manifestations de la justice dans le châtiment du pécheur impénitent, de faire dans l'économie totale du Christianisme une abstraction complète des multiples et magnifiques manifestations de l'Amour: La Création, la Conservation,

l'Incarnation, la Rédemption, la Communion, et tant d'autres mystères, où l'Amour se produit avec plus ou moins d'éclat; puis les sollicitations, les prévenances, les poursuites de Dieu, si nombreuses, si pressantes et si persévérantes souvent dans la vie d'un pécheur toujours rebelle aux avances de ce divin Amour. Comment, quand on prétend faire le procès à ce même Amour, oublier ou laisser dans l'ombre toutes les divines industries mises en œuvre pour arriver à conquérir l'âme et le corps d'un homme libre, et comme tel capable de lui résister et lui résistant toujours? Est-ce la faute de Dieu, si ce pécheur obstiné à repousser dans le temps l'Amour qui le sollicite, a mis lui-même, par sa volontaire apostasie, le sceau à son éternelle séparation? O vous, qui reprochez à cet Amour de ne pas ouvrir son cœur au condamné de la Justice, ah! si vous le pouvez, voyez jusqu'ou Dieu a poussé dans le temps envers le pécheur les poursuites de son Amour; et peut-être vous comprendrez comment et pourquoi cet Amour laisse la Justice exercer sur son volontaire et opiniâtre apostat, un éternel et légitime châtiment.

Enfin, Messieurs, une dernière raison, raison

pour tous parfaitement intelligible, confond ici le génie calomniateur de ce divin Amour. Pour donner satisfaction à l'objection soi-disant *humanitaire*, demandant au nom de l'Amour et de la Bonté la suppression de la peine éternelle, Dieu devrait réaliser au terme final de la Destinée, cette chose vraiment monstrueuse: tous les scélérats et tous les saints, tous les pervers et tous les vertueux, tous les impurs et tous les chastes, un jour, tous se rencontrant et s'embrassant au sein du même Amour; c'est-à-dire, tous ceux qui ont adoré, aimé et servi ce divin Amour, condamnés à embrasser pendant toute l'Eternité tous ceux qui l'ont haï, repoussé et maudit dans le temps !...

Ah ! en face de ce spectacle, ou plutôt de ce rêve vraiment abominable, et que tous vos cœurs, j'en suis sûr, repoussent avec le mien, j'oserai vous dire, non plus seulement que la peine éternelle est conciliable avec ce divin Amour, mais que cet Amour, d'accord avec la Sagesse et la Justice, non seulement l'approuve, mais la commande et l'exige lui-même; parce qu'il ne semble pas pouvoir permettre pour ceux qui l'ont aimé, adoré et servi dans le temps, un tel

opprobre et une telle humiliation dans l'Eternité.

Mais je m'arrête ; ce rêve de l'erreur antichrétienne devant se présenter encore devant nous, dans l'examen qui nous reste à faire des hypothèses qu'elle prétend,au nom de la raison, substituer à notre donnée dogmatique.

CONCLUSION.

En attendant, veuillez, Messieurs, emporter dans vos âmes le résumé substantiel de ce que nous venons de dire des objections que l'on oppose à notre dogme.

Considérant, dans une première partie de ce discours la *valeur*, la *source* et le *but* ordinaire de l'objection, nous avons constaté son infirmité native, et par suite, son impuissance à ébranler un dogme démontré et appuyé sur d'irréfragables témoignages ; et nous avons conclu et reconnu,comme un principe, que même notre impuissance de répondre aux objections laisse subsister dans toute sa certitude la vérité appuyée sur sa démonstration.

Venant ensuite au dogme particulier dont il

s'agit dans ces discours, nous avons examiné rapidement les trois chefs principaux d'objections qu'on nous oppose : La *Sagesse* et la *Providence* de Dieu, la *Justice* et le *Droit* de Dieu, l'*Amour* et la *Bonté* de Dieu.

Vous avez pu voir si à ces trois chefs de l'objection, nous n'avons rien à répondre. Et si, comme j'ose le croire, vous m'avez tout à fait compris; vous avez constaté comme moi et avec moi, que non seulement nous avons quelque chose à répondre à l'objection qu'on nous fait au nom de la raison ; mais que l'objection elle-même ne se soutient pas devant la raison.

Donc, Messieurs, que désormais l'objection contre notre dogme de la peine éternelle, n'ait plus le privilège immérité d'effrayer votre foi en troublant votre raison. Laissez en paix passer sur vos têtes les nuages du préjugé et la poussière de l'objection.

Et si vous voulez bien revenir demain, j'espère, Dieu aidant, vous montrer avec une même clarté que les *hypothèses*, que l'on substitue à notre dogme, ne se soutiennent et ne se défendent pas plus que les objections elles-mêmes.

ÉTERNITE DES PEINES

LES HYPOTHÈSES

Messieurs,

Après avoir établi par des preuves irréfragables le dogme de l'Eternité des peines, nous avons examiné, dans notre dernière instruction, les *objections* qu'on prétend lui opposer au nom de la raison.

Avant d'aborder de front les principales objections, par lesquelles on essaye d'ébranler la certitude de notre dogme, nous avons d'abord recherché quelle est, devant un dogme dont la certitude est établie, la valeur de l'objection. L'objection, avons-nous dit, règle générale, vient ou de l'étroitesse de l'intelligence, ou de l'ignorance des choses, ou des passions que le

dogme gêne, importune ou épouvante. De là son impuissance et sa faiblesse intrinsèques. Eût-elle même contre nous une puissance apparente, et soulevât-elle contre nos dogmes et nos mystères des objections pour nous *insolubles*, nous n'en garderions pas moins notre inébranlable foi aux dogmes et aux mystères dont l'existence nous est garantie par d'irrécusables témoignages.

Venant ensuite aux trois principaux chefs d'objections que le rationalisme prétend tirer de la *Providence*, de la *justice* et de la *bonté* divines, nous avons montré que ces objections soulevées spécialement contre notre dogme de l'Eternité des peines, non seulement n'en ébranlent pas la certitude, mais qu'elles-mêmes ne peuvent tenir devant la raison et le bon sens. Et nous avons fait remarquer comment elles provoquent contre elles-mêmes, avec d'autres objections qui les confondent, des preuves et des démonstrations qui en révèlent la fausseté, le vide et l'impuissance.

Mais, Messieurs, c'est assez, c'est trop peut-être, nous défendre contre l'objection. Et quelque victorieuse et triomphante que soit cette défense, nous ne pouvons ni ne devons

nous en contenter. Demander à la raison, et surtout aux passions, des objections contre telle ou telle vérité dogmatique, sera toujours fort facile à l'adversaire; et c'est là ce qui, de prime abord, lui donne un semblant de force et de puissance.

Mais ce qui lui est moins facile, c'est de s'affirmer lui-même avec sa doctrine et son symbole, et surtout de défendre ses propres affirmations. C'est ce qu'un jour un rationaliste disait à l'un de ses amis, rationaliste comme lui-même, et grandement occupé à battre en brèche cette citadelle de la vérité qui se nomme l'Eglise, ou le Christianisne organisé : « Mon « ami, c'est assez détruire; il est temps de « construire. Les chrétiens disent leur *Credo*. « Dites le vôtre ,vous aussi; ne les niez plus: « mais affirmez-vous vous-même. »

Eh bien! ces paroles d'un rationaliste sincère, je les adresse aux négateurs de notre dogme de la peine éternelle, et je leur dis : Vous niez notre dogme de la peine éternelle. Fort bien; mais qu'affirmez-vous vous-mêmes? Et par quelle doctrine, ce dogme écarté, prétendez-vous résoudre le problème de la Destinée finale? C'est ici que l'impuissance de l'adversaire se découvre

tout entière. Investi, quand il attaque, d'une force apparente, il est, quand il s'agit de se défendre lui-même avec sa propre doctrine, d'une faiblesse qui fait pitié.

Permettez donc, Messieurs, qu'avant de quitter cette grave question de la peine éternelle, nous changions les positions devant l'adversaire, et qu'à notre tour contre lui nous prenions l'offensive.

Demandons-lui comment et par quoi, pour résoudre la grande énigme de notre Destinée, il prétend remplacer le dogme de la peine éternelle.

Il y a trois principales *hypothèses* par lesquelles les rationalistes, selon le camp auquel ils appartiennent, proposent de remplacer notre dogme ; et encore ces trois hypothèses pourraient-elles rigoureusement se ramener à deux.

Or, ces trois hypothèses imaginées au nom de la raison, pour être substituées au dogme de la peine éternelle, vous allez voir que non seulement elles ne se soutiennent pas, mais qu'elles sont elles-mêmes, au tribunal de la raison, convaincues d'erreur, de non-sens et de contradiction ; et avec moi vous constaterez ici plus encore que dans tout ce que nous avons dit

jusqu'ici, comment elles laissent sans solution rationnelle le problème de la Destinée, si parfaitement résolu par le dogme de notre foi.

Suivez-moi attentivement, Messieurs, et avec le glaive de la vérité poursuivons ensemble l'erreur jusque dans ses derniers retranchements.

Avant de montrer comment les trois hypothèses dont nous allons parler, sont impuissantes à se défendre contre l'objection, et sont désavouées et condamnées au tribunal de la raison, il importe de bien noter, entre l'affirmation de notre doctrine des peines éternelles et l'affirmation des hypothèses qu'on lui oppose, la *différence* essentielle des situations respectives.

L'affirmation de notre dogme, comme on l'a vu, n'est pas une affirmation gratuite et purement hypothétique; c'est une affirmation qui s'appuie sur la démonstration, et notamment sur les trois irréfragables témoignages de Jésus-Christ, de l'Eglise et de l'humanité entière; témoignages qu'il est impossible de récuser, à moins de récuser tout témoignage et d'anéantir toute certitude.

Il est évident, dès lors, que le dogme appuyé sur sa démonstration demeure inébranlable, même en face de l'objection supposée insoluble.

Il en est tout autrement des *hypothèses* qu'on prétend substituer à la démonstration de notre dogme. L'hypothèse est ce qu'elle est, c'est-à-dire une simple supposition; elle ne repose préalablement sur aucune preuve démonstrative, ni sur aucun témoignage absolument irrécusable. Elle ne peut donc pas, *elle*, tenir devant l'objection insoluble et beaucoup moins encore devant l'objection, qui l'accule dans l'impasse sans issue de la contradiction.

A la lumière de cette distinction nécessaire et de cette observation préliminaire, abordons maintenant, pour en demander compte, les hypothèses que nous oppose l'adversaire.

I

La première hypothèse que l'on prétend substituer à notre doctrine de l'Eternité des peines, c'est l'hypothèse de l'*anéantissement*, c'est-à-dire de la vie humaine, à une heure de son

exitence, retombant dans l'abîme du néant, par la cessation absolue de l'être.

Cet anéantissement, qui supprime radicalement toute survivance, donc toute peine éternelle, tous ne l'admettent pas dans les mêmes conditions, ni sous l'inspiration des mêmes principes. Toutes les diversités de système et d'opinions relatives à l'hypothèse de l'anéantissement peuvent se ramener à ces trois catégories, que j'appelle anéantissement *fatal*, anéantissement *obligatoire,* anéantissement *facultatif* ; fatal du côté de la nature, obligatoire du côté de Dieu, et facultatif du côté de l'homme. Ces trois systèmes d'anéantissement concluant également, quoique à des points de vue différents, à la négation de la peine éternelle, il importe de les considérer séparément.

Tout d'abord, j'appelle anéantissement *fatal* celui qui, d'après ses défenseurs, doit résulter nécessairement de la constitution de la vie humaine, soumise par sa nature à une dissolution totale et inévitable. C'est, vous l'avez déjà deviné, l'hypothèse matérialiste·

L'homme, d'après cette hypothèse, n'est qu'une matière *organisée*. Son organisme, bien que plus délicat, plus harmonieux, plus parfait que tous

les autres organismes produits par la nature, n'en est pas moins exclusivement *matière*; et la pensée elle-même n'est que la résultante, et comme la quintessence la plus déliée des forces de cette matière si parfaitement et si admirablement organisée. La mort n'est que la rupture de cet organisme; c'est la dissolution totale des éléments qui le constituent; c'est la machine qui se décompose; c'est l'homme s'évanouissant tout entier dans sa propre poussière. Même en admettant que les molécules ou les atomes qui entrent dans la composition de l'organisme matériel, se transforment sans cesser d'exister, il y a quelque chose qui cesse absolument d'exister: c'est *l'être humain*, c'est le souffle vital, l'âme enfin, de quelque nom qu'on la nomme et de quelque manière qu'on la conçoive.

Il est de toute évidence que dans cette triviale hypothèse, il n'y a plus de place pour la peine éternelle; car il n'y a plus même de survivance quelconque, et la responsabilité humaine n'a plus de sens.

Certes, Messieurs, j'aurais ici beaucoup à dire, si j'avais à réfuter directement ce système grossier, immoral et antisocial, qui se nomme le matérialisme. Son incompatibilité absolue avec

l'idée du *Moi*, ou de la personnalité humaine ; son incompatibilité avec l'idée de la pensée dont l'essence, comme celle du *moi*, échappe à toute division et se révèle comme l'indivisibilité même ; son incompatibilité également absolue avec toute idée de vertu ou de vice ; l'une et l'autre, de l'aveu d'un matérialiste célèbre, n'étant que des produits, comme le *sucre* ou le *vitriol*; son incompatibilité non moins absolue avec l'idée sociale, avec l'autorité, la liberté, la fraternité, la responsabilité. Oui, je pourrais longuement et victorieusement démontrer tout cela. Mais tout cela vous est assez connu ; et je n'ai pas à refaire ici une démonstration que j'ai faite un jour dans cette même chaire (1).

Je me contente de dire : cette hypothèse est ce qu'elle est, *hypothèse*, et rien de plus. Aucune démonstration intrinsèque, aucun témoignage extérieur n'en fonde la certitude. Ce que l'on a faussement osé dire contre le dogme de l'Eternité des peines, je le dis en toute vérité contre l'hypothèse matérialiste de l'Anéantissement : aucun principe de raison n'y conduit et ne permet de l'admettre; aucun témoignage, même purement

(1) Voir Conférences de Notre-Dame, année 1865. — *Les Négations.*

humain, ne dépose en faveur de cette hypothèse, absolument dénuée de fondement.

Ah! je le sais, il y a eu de loin en loin, dans les espaces et les siècles, des individus matérialistes, des sectes matérialistes; il en est encore aujourd'hui, et selon toute apparence, il y en aura toujours; parce qu'il y aura toujours des passions charnelles, impatientes de briser, pour se satisfaire, tous les freins de la conscience, et de faire de la matière un sépulcre au remords. Oui, Messieurs, il s'est rencontré toujours jusqu'ici, et toujours il se rencontrera dans l'humanité, des hommes intéressés par leurs convoitises au régne exclusif de la matière, et qui se font des plaisirs de leurs sens et des souillures de leur chair, des arguments contre la dignité de l'âme et des révoltes contre la royauté de l'esprit.

Mais l'humanité vue dans ses grandes lignes et sous son aspect général, l'humanité en masse n'a jamais été, et jamais ne sera matérialiste; parce qu'elle porte en elle-même le témoignage universel de sa nature spirituelle.

Ainsi l'opposition doctrinale que prétend faire au dogme de la peine éternelle la doctrine matérialiste de l'anéantissement, ne repose que sur

une hypothèse, et sur une hypothèse qui a contre elle, avec les principes mêmes de la raison, le témoignage universel de l'humanité. Je respecte trop cet auditoire et moi-même, pour insister plus longuement sur l'hypothèse de l'anéantissement pris dans ce sens ravalé; et j'ai hâte d'arriver à une autre hypohèse, celle que j'ai nommée l'hypothèse de l'anéantissement *obligatoire*, et qui sans être plus fondée en raison , a la prétention de se respecter davantage elle-même.

Cette seconde théorie de l'hypothèse de l'anéantissement, admet la survivance de l'âme à la dissolution du corps. Elle admet même, par delà notre tombe, avec une récompense pour les bons, un châtiment pour les méchants. Elle est donc, sous un double rapport, profondément distincte de la précédente, bien qu'elle prétende, elle aussi, échapper à la domination de notre dogme de la peine éternelle.

Mais, pour y échapper, que suppose-t-elle? Ecoutez : elle dit qu'après avoir donné à sa justice une satisfaction suffisante, par un châtiment proportionné à la faute, mais limité dans sa durée, Dieu *se doit* à lui-même de laisser l'âme du coupable, qui a expié, retomber dans le néant;

c'est, de la part de Dieu, l'anéantissement *obligatoire*.

D'après la philosophie audacieuse qui risque cette hypothèse, ne pouvant infliger un supplice éternel sans mentir à sa justice et à sa bonté, et d'autre part, n'ayant pas de raison pour récompenser l'âme qui n'a que démérité, Dieu n'a plus d'autre parti à prendre, pour sauver sa justice et sa bonté, que d'anéantir l'âme coupable, après un châtiment dont la durée a pour mesure l'étendue et la gravité de sa prévarication.

Ici encore, nous sommes en face d'une pure hypothèse, et d'une hypothèse qui ne s'appuie, elle aussi, sur aucun témoignage.

Eh bien, Messieurs, qu'en pensez-vous? Pour répudier cette gratuite affirmation, n'avons-nous aucune raison? Mais qui ne voit du premier regard de sa pensée, qu'une telle supposition est tout à la fois le désordre dans la création et l'opprobre du Créateur lui-même; donc absolument en contradiction avec la saine raison.

Comment, en effet, la plus vulgaire raison pourrait-elle, sans protester, admettre une hypothèse qui jette le désordre dans la création, frustre et renverse le plan du créateur? Quoi! Dieu, nous l'avons vu, a créé l'homme pour *qu'il*

fût éternellement, et pour tirer de cette immortalité de l'homme une glorification sans fin; et Dieu, par la faute de l'homme, serait réduit à abdiquer la gloire qu'il s'était promise de l'immortalité de sa créature? Dieu serait forcé, par la malice de l'homme, à l'anéantissement de son œuvre de choix et à la suppression de la gloire qu'il en attendait!..Quoi! le pécheur obstiné dans son crime, opiniâtre dans son opposition à Dieu, pourrait dire à son Créateur, en bravant tout à la fois sa Providence, sa Justice, son Amour et sa Puissance : Anéantis-moi; retire-moi cet être que tu m'as donné et que je ne t'avais pas demandé. Tu m'as créé pour toi-même, et ton ambition était de m'attirer à toi, et de m'embrasser éternellement. Mais pour être embrassé par toi dans ton ciel, je devrais faire ta volonté sur la terre. Eh bien, je refuse; je ne ferai que la mienne. D'un autre côté, ta justice, sans se mentir à elle-même, ne peut me châtier éternellement. Donc, de par ma volonté, je te somme de m'anéantir.

Et Dieu, devant cette sommation du crime, serait obligé d'abaisser la loi de sa justice et l'honneur de son infinie Majesté? Il devrait exaucer ce vœu, ou plutôt, obéir à cette injonc-

tion impérative du coupable, et répondre à son ordre par son anéantissement? Et cet anéantissement du pécheur, Dieu devrait l'accomplir pour le dérober au supplice éternel? C'est-à-dire que, pour arracher l'homme à l'Eternité de la peine, on ne craint pas de condamner Dieu lui-même à l'Eternité de l'opprobre! Car enfin, cette nécessité que vous imposez à Dieu d'anéantir l'homme, et cette prétendue interdiction faite à sa justice de punir éternellement, qu'est-ce donc, si ce n'est l'opprobre et l'humiliation de Dieu créateur?

Oui, *l'opprobre* et *l'humiliation* de Dieu créateur, pour une autre raison encore; parce que ce serait le désordre dans la création entière. Pourquoi et comment, demandera-t-on peut-être? Je réponds : parce que cette nécessité imposée à Dieu d'anéantir des volontés rebelles, sous prétexte de les dérober à la peine éternelle, entraînerait, comme conséquence, dans la création un schisme universel, et par suite, un épouvantable désordre. Une part de l'humanité, l'humanité fidèle et prédestinée, serait emportée vers Dieu, pour vivre éternellement en lui ; et l'autre part de l'humanité, c'est-à-dire l'humanité réprouvée, à une heure donnée devrait, au nom de la divine

justice et sous la main forcée du créateur, retomber dans son néant. Ainsi une moitié de l'humanité, en possession de sa fin suprême, glorifierait Dieu et lui chanterait un hymne éternel; et l'autre moitié, créée, elle aussi, pour chanter et publier sa gloire dans le silence de son néant, se tairait éternellement?.. Se peut-il rien imaginer de plus opposé, tout à la fois, à la raison humaine et à la gloire divine? Est-ce que Dieu n'a pas créé les êtres intelligents pour qu'ils comprennent éternellement l'harmonie de la création? Est-ce qu'il ne les a pas créés libres pour qu'ils le glorifient éternellement, ou par l'Eternité de leur bonheur ou par l'Eternité de leur supplice? Oui, chanter éternellement dans le ciel le triomphe du divin amour, ou chanter éternellement, dans l'enfer, le triomphe de la divine justice : c'est l'alternative finale; et d'un côté, comme de l'autre, la gloire de Dieu doit resplendir. Mais l'anéantissement obligatoire de la créature ne peut être que le désordre dans la création, et l'opprobre du Créateur.

Vous venez d'entendre, Messieurs, ce que vaut, devant la raison, l'hypothèse de l'anéantissement *obligatoire* du côté de Dieu.

Mais voici une autre théorie de l'anéantisse-

ment, qui a la prétention d'être plus rationnelle, et qui est au fond plus déraisonnable encore ; c'est celle que nous avons appelée, comme elle se nomme elle-même, la théorie de l'immortalité *facultative;* celle qui fait dépendre notre survivance éternelle ou notre anéantissement, de notre propre liberté. Idée singulièrement originale, mais plus remarquable encore par sa bizarrerie que par son originalité.

D'après cette idée, mise au jour par un auteur contemporain (1), Dieu ne nous crée pas absolument pour être *immortels*. Notre immortalité n'entre pas nécessairement dans la Destinée qu'il nous fait. Notre immortalité ne résulte pas non plus nécessairement de notre nature spirituelle ; et le caractère d'indivisibilité, qui est de l'essence de notre âme, n'est pour rien dans notre immortalité. Cette immortalité ne résulte pas non plus des aspirations natives de notre âme qui, spontanément et invinciblement, appelle l'immortel et l'éternel. C'est notre liberté, notre liberté seule qui décide si, oui ou non, nous serons immortels et vivrons éternellement. Il dépend de nous, et de nous seulement, d'éteindre ou de développer, dans l'avenir, la vie que

(1) Lambert, Système du monde moral.

nous confère notre espèce. Vous pouvez à volonté, *ad libitum*, vous émanciper de la vie par votre propre anéantissement, ou la continuer dans une autre sphère. C'est le néant seul qui doit vous châtier, si vous vous rendez coupable. L'Eternité des peines n'est que l'Eternité du néant. Vous pouvez, selon votre choix, aboutir au néant ou à la *sublimation* de votre vie. Soyez *bons*, et il faut que vous viviez éternellement. Soyez méchants, et il faut que vous mouriez *nécessairement*.

Tel est, en résumé, ce système de l'immortalité *facultative* et de l'anéantisseement *ad libitum*; système plus étrange encore que tous les autres, et que des *humanitaires* au cœur *bon* et à l'esprit *retourné*, prétendent substituer à notre dogme de l'Eternité des peines.

Cette bizarre hypothèse, comme les précédentes manque absolument de base doctrinale et de témoignage authentique. Elle n'a ni un principe qui la fonde, ni une autorité qui l'appuie; j'entends un principe évident, une autorité irrécusable. C'est une *opinion*, et rien qu'une opinion; une opinion hasardeuse, et à peu près solitaire. Il n'y a donc pas à beaucoup insister pour la réfuter et la confondre.

Mais je constate, en passant, que cette hypothèse outrage plus particulièrement, avec le bon sens humain, la sainteté, l'amour et la souveraineté de Dieu.

Quoi ! un Dieu infiniment *saint* serait condamné à contempler, dans une vie humaine, le spectacle d'un désordre universel et permanent, le mal même à sa plus haute puissance ; spectacle qui répugne essentiellement à la divine sainteté ; et Dieu ne pourrait rien pour venger cette sainteté partout et toujours outragée par le pécheur ; et, sans pouvoir lui infliger un légitime châtiment, il laisserait libre de rentrer dans son néant la créature qui lui aurait donné ce spectacle révoltant du crime et du désordre en permanence ?

Quoi ! un Dieu infiniment *aimant* a créé l'homme par amour ; et l'homme pourrait à son gré, et de toutes les manières, abuser du don de ce divin Amour ? Et Dieu, privé lui-même par cet abus, de la fin qu'il s'est proposée par la création, devra se déclarer satisfait, si le pécheur, pour se dérober à l'Eternité de son légitime châtiment, en vertu de son immortalité facultative décide lui-même son propre anéantissement ?

Quoi ! Dieu est souverain *Maître,* parce qu'il

est créateur; Dieu est suprême autorité, parce qu'il est le suprême, et dans un sens vrai, l'unique *auteur* de tout ce qui est créé : et, au lieu, comme c'est son droit inaliénable, de fixer lui-même la Destinée de la créature selon l'usage qu'elle aura fait de sa liberté, ce serait l'homme qui, usurpant la fonction de Dieu créateur, déciderait lui-même *facultativement* sa propre Destinée? Vraiment, de telles hypothèses ne se discutent pas; elles tombent d'elles-mêmes, appuyées qu'elles sont sur le vide, et s'évanouissent dans l'absurde et la contradiction.

C'est ce que fait d'ordinaire la libre pensée : sous prétexte d'échapper au mystérieux et à l'incompréhensible, elle se réfugie dans l'absurde et l'impossible. Parfois même elle aboutit au ridicule; et,en voulant se dérober à des dogmes dont l'austérité lui fait peur, elle en arrive à des conclusions dont la bizarrerie prête à rire.

Ainsi font, en particulier, les défenseurs de ces trois modes de l'anéantissement par lesquels ils prétendent, au nom de leur infirme raison, échapper au dogme inébranlable de notre foi catholique. Non seulement ils ne se justifient pas devant la raison, mais ils sont condamnés par la raison elle-même; et ils finissent par

succomber, après avoir dit leur dernier mot, sous le dédain philosophique et la risée populaire.

D'ailleurs, contre ces trois hypothèses, toutes les preuves irréfragables données antérieurement de la permanence de la vie et de la certitude de l'Eternité, gardent toute leur force.

Nous avons vu comment les grands témoignages du dehors, Jésus-Christ, l'Eglise, l'humanité tout entière attestent, sous toutes les formes et de toutes les manières, *l'Eternité* de la *vie*.

Nous avons vu aussi comment l'âme humaine, par toutes ses voix intérieures, atteste la même indéniable vérité : *Il y a une Eternité*. Dès lors, la doctrine ou plutôt l'hypothèse de l'anéantissement, sous quelque forme qu'elle se produise, est sapée par la base. Il y a une Eternité; l'âme humaine est immortelle ; donc l'anéantissement ne peut pas être. Quelque cause, quelque motif qu'on prétende lui donner; sur quelque principe qu'on essaye de l'appuyer, devant la nécessité et l'existence d'une vie éternelle surabondamment démontrée, l'anéantissement ne peut tenir; ni l'anéantissement forcé, ni l'anéantissement libre. Dieu, dit Saint Thomas, a créé tous les êtres *pour qu'ils fussent*. Cette grande affirmation du

Docteur angélique s'applique même aux êtres inanimés. Son incomparable génie repousse, comme indigne de Dieu, l'anéantissement même des êtres matériels, et il proclame la permanence indéfinie même du moindre atome. Dès lors, comment admettre comme possible l'anéantissement des âmes qui, par toutes leurs puissances et toutes leurs respirations, appellent et affirment leur propre immortalité ?

II

Mais c'est assez, Messieurs, nous arrêter à l'hypothèse de l'anéantissement. Peut-être ne méritait-elle pas de fixer si longtemps votre religieuse attention.

Après l'hypothèse de l'anéantissement. toujours en vue d'échapper au dogme de la peine éternelle, tel que nous le professons, on a imaginé une autre hypothèse, en apparence moins absolue et moins hostile à notre croyance : c'est ce qu'on a nommé l'hypothèse de *l'amoindrissement* successif et progressif de la peine du réprouvé. D'après ce système, Dieu, pour donner satisfaction à sa justice, châtie réellement le coupable de l'autre côté de la tombe; mais, pour

donner satisfaction à son amour, il diminuerait progressivement, dans le damné, l'intensité de la souffrance.

Il nous sera facile de montrer que ce système ne résout pas le problème de la Destinée, et que finalement il aboutit, ou peu s'en faut, à la même impasse que l'anéantissement lui-même.

Mais, avant de l'examiner de plus près, je dois vous faire remarquer, pour éviter toute équivoque et toute méprise, que ce système diffère essentiellement de l'opinion professée par des théologiens et attribuée même à des Pères de l'Eglise; opinion qui consiste à admettre, comme possible et nullement hétérodoxe, une certaine *mitigation* dans le supplice des damnés.

Pour bien entendre la part que l'on peut faire à cette opinion, et ce qu'on doit lui refuser, il faut se rappeler que, dans le supplice total du réprouvé, il y a deux sortes de peines qu'il ne faut pas confondre, et que les théologiens nomment bien la peine *essentielle* et la peine *accidentelle*. La première tient à l'essence même de la damnation et châtie les péchés qui sont cause de la damnation. La seconde s'ajoute à la peine essentielle, mais sans tenir à l'essence même de l'éternelle damnation. A la lumière de cette simple distinction,

vous pouvez faire à l'opinion qui admet dans le châtiment du damné une mitigation, la concession que Saint Thomas ne repousse nullement et qui ne déroge en rien à la parfaite orthodoxie.

Remarquez qu'il y a dans le châtiment du réprouvé, dans l'autre vie, une mitigation ou une diminution de peines très convenable et parfaitement conforme à l'équité et à la justice. On peut concevoir, en effet, qu'en dehors des péchés *mortels*, pour lesquels il est damné, le réprouvé emporte dans le lieu de son supplice des péchés *véniels,* pour lesquels il doit à Dieu une satisfaction particulière; et que, même pour les péchés dont il a reçu l'absolution et pour lesquels il n'a pas donné à Dieu sur la terre une satisfaction suffisante, le damné demeure *débiteur* envers la divine justice. Dieu, dans ce cas, qui est sans doute le cas d'un grand nombre, peut exiger une satisfaction particulière par une peine proportionnée à la dette, c'est-à-dire, limitée dans sa durée. Cela revient à dire que la divine justice, pour ces fautes et ces dettes indépendantes de la damnation proprement dite, peut revendiquer dans l'enfer une satisfaction qu'elle eût exigée dans le purgatoire. Cette satisfaction une fois don-

née, et cet acquittement une fois accompli, on comprend que Dieu accorde au damné dans l'enfer la libération de la peine, qui est le prix de l'acquittement; libération qu'il eût accordée, si le pécheur, au lieu de tomber dans l'enfer et de subir l'éternelle damnation, n'avait eu qu'à passer momentanément par le lieu des purifications.

La mitigation des peines dans l'enfer, en tant qu'elle porte sur ces peines accidentelles et s'exerce dans ces conditions, non seulement n'a rien qui blesse l'orthodoxie ou déroge aux droits de la justice; mais elle paraît conforme à l'équité naturelle, et à la loi que Dieu a posée, pour se donner à lui-même par le châtiment du coupable une légitime satisfaction.

Cette doctrine n'implique nullement qu'il puisse y avoir une rédemption dans l'enfer, contrairement à la parole connue de tous : *In inferno nulla est redemptio*; parce que cet acquittement temporel de la dette du pécheur, par voie de châtiment momentané, n'est pas précisément une *rémission*, mais une solution adéquate de la dette contractée.

La saine théologie n'est nullement en opposition avec cet enseignement de la mitigation

des peines du damné, comprise comme nous venons de l'exposer. Les plus grands théologiens lui prêtent l'autorité de leurs suffrages. C'est Saint Thomas lui-même, l'Ange de l'école, qui a écrit ces paroles : « La peine dont un coupable reste « débiteur, même après la rémission de sa faute, « sera subie *temporellement* dans l'Eternité. *In « æterno punietur temporaliter*; et il n'en résulte « pas (ajoute Saint Thomas) qu'il y ait en enfer « une rédemption : *Nec propter hoc sequitur, « quod in inferno sit redemptio;* parce que là où « il y a un acquittement, il n'y a pas une ré- « mission. »

Vous le voyez, Messieurs, cette doctrine de la mitigation des peines du réprouvé, ne touche en rien à la doctrine de la peine éternelle; et notre dogme subsiste dans toute son intégrité.

Maintenant, pouvons-nous admettre aussi une mitigation des peines infligées au damné, même pour les crimes qui ont été la cause de la damnation ?

La théologie chrétienne, considérée dans son ensemble, se montre peu favorable à cette opinion, et toujours elle l'a plus ou moins tenue en suspicion. Il faut reconnaître cependant que quelques hommes graves, et même quelques

Docteurs, tout en maintenant l'Eternité des peines proprement dite, penchent vers cette opinion, et semblent l'admettre comme compatible avec une rigoureuse orthodoxie; et c'est un théologien d'une assez rare valeur, le célèbre Père Petau, qui « croit pouvoir déclarer que sur « cette mitigation possible des peines des dam- « nés, rien de certain et de dogmatique n'a été « encore décrété par l'Eglise : *De hac damnatorum « respiratione, nihil adhuc certi decretum est ab Ec- « clesia catholicà* (1). Quoique, à vrai dire, cette opi- « nion s'éloigne du sentiment le plus commun des « théologiens. »

Nous avons donc toute raison, si ce n'est de repousser absolument, du moins d'écarter discrètement une opinion purement hypothétique; une opinion peu sympathique à la théologie, et qui ne s'appuie sur aucune preuve vraiment démonstrative; une opinion qui, d'ailleurs, ne peut rien préciser, rien déterminer sur la nature, le mode et l'étendue de la mitigation qu'elle suppose sans la démontrer, et qu'elle affirme sans la définir.

Je vous demande, Messieurs, la permission de ne pas insister davantage sur une question

(1) Petau, de Angelis l. III. c. VIII -83

qui ne se débat guère qu'entre catholiques ; et je me hâte bien vite de vous faire remarquer que tous ceux qui l'admettent prétendent bien maintenir, quand même, une véritable Eternité des peines, dogme invariable et croyance obligatoire dans la catholicité.

Mais surtout, je tiens à bien constater que quoiqu'il en puisse être de cette opinion, selon certains théologiens dogmatiquement tolérable, elle diffère essentiellement d'un système philosophique de la diminution *progressive* des peines des damnés ; système qu'il est impossible d'ad mettre sans entamer le dogme lui-même, et qui,d'autre part, ne peut se maintenir et se justifier devant la raison et le bon sens.

Pour peu, en effet, qu'on jette sur cette autre hypothèse le regard de la saine raison, et qu'on la soumette au *criterium* de la logique la plus élémentaire, on arrive tout de suite à constater que non seulement cette opinion ne peut s'appuyer sur aucune donnée dogmatique de la foi, mais qu'elle ne repose, elle non plus, sur aucune donnée philosophique et sur aucune base vraiment rationnelle.

Voyons cependant ce qu'on essaye d'imaginer, pour donner à cette opinion de la *diminution*

progressive de la peine un semblant de raison.

Ne peut-on pas supposer, demande une philosophie bienveillante et légèrement *humanitaire*, que sans anéantir absolument la créature réprouvée par sa justice, Dieu diminue progressivement la rigueur et l'intensité de son châtiment?

Vous le voyez, Messieurs, ici encore c'est l'hypothèse, rien que l'hypothèse, et avec elle le doute, le tâtonnement. Et encore, quelle hypothèse devant la raison et le bon sens. Qu'y a-t-il dans la supposition que l'on risque, qu'y a-t-il de clair, de précis, de déterminé, de certain? La *diminution progressive*! cela est bientôt dit. Mais, dans la dimunition supposée, de quelle peine est-il question? S'agit-il seulement de la peine *accidentelle*, dont nous parlions tout à l'heure? Mais cette peine n'admet pas de diminution indéfiniment progressive, étant elle-même *temporaire* et limitée dans sa durée. D'ailleurs, là pour le moment n'est pas la question. Il s'agit uniquement ici du châtiment du péché, cause effective de la damnation. Et dans ce cas, s'agit-il uniquement de la diminution dans la peine du feu? Mais, alors reste toujours la peine du

dam, la séparation de Dieu; et, sous ce rapport, que peut signifier la *diminution* successive ou progressive de ce châtiment?

La séparation de Dieu ne peut se diviser, se scinder, se diminuer. Comment, dès lors, l'ineffable souffrance qui résulte du sentiment même de cette séparation, pourrait-elle se diviser, se scinder, se diminuer elle-même? La séparation de Dieu demeure-t-elle, oui ou non ? Si elle cesse, que devient la damnation, et comment subsiste encore l'Eternité de la peine? Si la séparation de Dieu demeure, et demeure éternellement; alors comment le sentiment, c'est-à-dire la souffrance de cette séparation, elle aussi, ne demeurerait-elle pas éternellement? Comment concevoir la moitié, le tiers, le quart, le dixième de cette séparation de Dieu, et par suite, la moitié, le tiers, le quart, le dixième de la peine qui en résulte pour le damné? Il faut donc, en toute hypothèse, en revenir forcément à la séparation totale de Dieu, comme supplice principal du damné. Or, cette séparation demeurant tout entière, et demeurant éternelle, que gagnez-vous alors à l'hypothèse d'une dimunition progressive du châtiment; hypothèse qui laisse subsister dans sa rigoureuse acception l'éternelle damnation, et

par conséquent l'*Eternité de la peine*, à laquelle on prétend échapper par cette supposition ?

Comment fera l'adversaire pour sortir de cette impasse, qui semble ne lui laisser aucune issue? Et que pourra inventer le génie même le plus subtil, pour échapper à l'étreinte de ce dilemme que la raison elle-même oppose ici encore à l'hypothèse rationaliste ?

Cependant on imagine une dernière ressource, pour se dérober à la rigueur du dogme de la peine éternelle. Laquelle, demandez - vous ? Ecoutez : on suppose que Dieu, sans l'anéantir tout à fait, diminue progressivement dans le damné la *vie* elle-même ; et qu'en diminuant avec la vie le sentiment de la séparation de l'Infini, il diminue progressivement en lui la souffrance qui en résulte ; cette souffrance ne pouvant avoir pour mesure que le degré et l'intensité même de la vitalité.

Telle est l'issue par où le libre penseur croit pouvoir se dérober à la peine éternelle.

Mais manifestement cette issue n'en est pas une, et le rationaliste s'enfonce de plus en plus dans l'impasse terrible dont il ne peut sortir. Car enfin, de deux choses l'une : ou bien cette diminution de la vie, entraînant avec elle la di-

minution de la peine, doit aboutir à une suppression de la vie ; et dans ce cas, nous voilà de nouveau ramenés face à face devant le spectre du *néant*, et cette hypothèse équivaut à celle de l'*anéantissement* total. Ou bien, on suppose que cette vie et la souffrance qu'elle renferme iront diminuant toujours, et toujours s'approchant du néant sans y arriver jamais; et alors, si petite qu'on suppose encore l'intensité du supplice, nous retombons cependant dans l'*Eternité de la peine*, qu'on prétend repousser au nom de la raison. Dès lors, la solution laissant subsister le principal, ne roule plus que sur un accident; et devant la raison l'énigme formidable de l'éternel supplice subsiste tout entière : car, quelle que soit l'intensite intrinsèque du supplice, le supplice reste éternel; et la même difficulté se dresse devant cette hypothèse qui prétendait la supprimer.

Ainsi de quelque côté qu'on se tourne, on ouvre devant soi d'insondables abîmes; au mystère imposé par le Christianisme, on substitue gratuitement un mystère de son choix, avec l'inconséquence de plus et la certitude de moins.

Vous le voyez, Messieurs, cette théorie soi-disant radicale, et promettant de résoudre toute

difficulté et de supprimer tout mystère, n'aboutit à aucune solution,et laisse subsister tout le mystère. Elle ne donne à la vie aucune conclusion nette et définie. Elle ne tranche rien; elle ne dénoue rien; et le nœud de la difficulté demeure au fond même de l'hypothèse imaginée pour la résoudre, ou aboutit à une autre hypothèse déjà repoussée, c'est-à-dire à l'hypothèse de l'*anéantissement.*

C'est plus qu'il n'en faut assurément,pour rejeter ce système aventureux, qui part de l'hypothétique et de l'inconnu,pour aboutir à l'absurde et à l'impossible.

Mais, au point de vue moral et même social, cette théorie, veuillez le remarquer, est particulièrement dangereuse et funeste dans ses conséquences. En apparence innocente et bienveillante, elle a une tendance mauvaise. Elle tend à l'énervement de la justice; et elle se fait,inconsciemment peut-être, complice d'une grande et redoutable erreur moderne : erreur qui tend à s'universaliser et à se populariser de plus en plus, à savoir, l'effacement progressif de la différence essentielle entre le bien et le mal; différence *radicale* qui doit, au terme final de la vie, séparer par un abîme l'humanité coupable

de l'humanité fidèle, l'humanité perverse et persévérant dans le mal, de l'humanité sainte et à jamais fixée dans le bien.

Chez les inventeurs de cette théorie qui prétend à la fois venger la justice divine et flatter la faiblesse humaine, ce n'est, si vous voulez, qu'une tendance; mais la tendance est redoutable; elle conduit à l'abîme des suprêmes négations; et elle a surtout, pour point de départ, la négation de la peine éternelle, sous quelque forme qu'elle se produise et sous quelque voile qu'elle se dissimule.

La négation systématique de l'Eternité des peines repose, en effet, sur un profond radicalisme doctrinal ; radicalisme monstrueux qui n'est autre que le rapprochement progressif du bien et du mal, et l'effacement successif de leur différence intrinsèque et essentielle.

Chose remarquable et bonne à méditer : toutes les doctrines et les théories modernes, qui nient systématiquement la peine éternelle, tendent toutes, plus ou moins directement, vers ce point central : conciliation, harmonie, embrassement fraternel du bien et du mal. En d'autres termes, les bons et les méchants, les saints et les scélérats, tous devant se rencontrer

par toutes les voies convergentes de la vie, au rendez-vous final de la Destinée, pour se donner, là au sein d'une prétendue harmonie, qui ne serait que le désordre élevé à sa dernière puissance, un embrassement sacrilège.

Ecoutez cette doctrine monstrueuse, destructive de toute justice divine, de toute moralité humaine et de tout ordre social :

« Jusqu'ici, entre Jésus et Mahomet, ce fut « l'antagonisme et l'hostilité; mais ils finiront « par se rencontrer un jour, dans une harmonie « supérieure (1). »

Que dis-je? Selon le rêve d'un poète en délire, et pris de la folie révolutionnaire et antireligieuse, la conciliation des extrêmes doit aller plus loin encore; car, le Christ et Satan se réconcilieront.

« Et quand ils seront près des degrés de lumière
« Par nous seuls aperçus,
« Oui, tous seront si beaux, que Dieu dont l'œil flamboye,
« Ne distinguera plus, Père ébloui de joie,
Bélial de *Jésus!*..... (2)

Tel est, Messieurs, le dernier mot de ces belles théories soi-disant conciliantes, frater-

(1) Laurent, Etudes. tome V. p 480.
(2) Confessions d'un révolutionnaire.

nelles, sociales et humanitaires, nous montrant sur les ruines de notre dogme de la peine éternelle, l'idéal de la Destinée humaine entrevu dans le rêve, ou plutôt dans le cauchemar du génie révolutionnaire et antichrétien.

Et qui pourra jamais concevoir et dire ce que deviendraient l'ordre moral et l'ordre social, sous l'influence d'une telle doctrine, si elle venait à se généraliser un jour? Si l'union et l'identification du bien et du mal, si l'embrassement fraternel et universel de tous ceux qui ont dans leur vie personnifié l'un ou l'autre, doit être la conclusion finale de la Destinée : alors, qui ne voit qu'au chemin de cette vie, notre vertu et notre mérite doivent consister à rapprocher de plus en plus, en nous-mêmes, ces deux extrêmes destinés à se rencontrer, à se toucher et à s'identifier au terme? Et ce que pourrait devenir une société se développant sous l'inspiration d'une idée si profondément et si sataniquement antisociale, ah! je n'entreprendrai pas de vous le dire : il faudrait vous peindre l'inimaginable et vous exprimer l'inexprimable. Je me contente de vous dire tout par un mot qui vous abrège tout : ce serait l'enfer de la vie future devenu l'enfer de la vie présente, et la société des

hommes devenue comme la société des démons ; indescriptible chaos, véritable enfer, enfin, où, comme dans celui de l'autre vie, il n'y aurait plus d'ordre, et où habiterait une éternelle horreur.

Cela dit sur ce monstrueux système, je passe, avant de finir, à l'examen de la dernière et principale hypothèse, substituée par l'erreur contemporaine au dogme de la peine éternelle.

III

Notre siècle a, pour une autre hypothèse imaginée en vue de remplacer notre dogme de l'Eternité des peines, une faveur marquée ; et il ne se peut que je termine ce discours, sans la signaler d'une manière plus particulière à votre religieuse attention : hypothèse hardie et audacieuse, qui naguère se posait parmi nous en face de notre dogme séculaire.

L'homme, d'après cette hypothèse, sous un rapport supérieure à l'hypothèse de l'anéantissement, doit vivre éternellement. Loin de répudier l'Eternel, comme le matérialisme, elle l'affirme et, à sa manière, elle le dogmatise.

La mort, d'après cette théorie, n'est pas pour nous le dernier mot de la vie, et elle ne fixe pas notre

Destinée. Nous passons par la mort, comme par une porte ouverte, de notre vie du temps dans notre vie d'outre-tombe; et nous y entrons toujours armés de notre liberté pour conquérir notre Destinée suprême. La dette que l'homme pécheur a contractée envers la divine justice dans le monde qu'il vient de quitter, il la paye dans un autre monde par des purifications et des expiations successives. A mesure qu'il expie et se purifie, et par là se perfectionne, il monte de degré en degré, gravitant indéfiniment vers l'Infini; et un jour doit venir où tous les crimes étant expiés, toutes les purifications étant achevées; tous les hommes, quelle qu'ait pu être leur vie du passé, devront se rencontrer dans le même mouvement qui les emporte vers un avenir qui n'a pas de limite, c'est-à-dire dans le vague de l'Indéfini, sans jamais les faire arriver à un terme véritablement final, c'est-à-dire à la possession même de l'Infini.

D'après cette hypothèse, il y a, de l'autre côté de notre tombe, des purifications et encore des purifications; mais il n'y a plus de peine éternelle. Il est même remarquable que les hommes qui enseignent cette doctrine et se portent pour les interprètes infaillibles du dernier mot de

notre symbole, *vitam æternam*, manifestent, à l'endroit de notre dogme de l'Eternité des peines, une antipathie particulière; et nous avons entendu ces prétendus révélateurs de notre grand avenir, jeter à notre dogme catholique de la peine éternelle des défis insolents, et je puis ajouter, des injures grossières. Aux yeux de cette philosophie superbe et dédaigneuse, nous tous, qui croyons à un supplice éternel, nous avons perdu le sens; et nous imposons à l'esprit humain, avec notre dogme, la tyrannie de l'absurde.

Nous avons donc le droit et même le devoir, nous surtout les porteurs de la divine parole et les échos vivants de la voix de l'Eglise, de citer à notre tour, au tribunal de la raison et du bon sens, cette théorie fastueuse, cette prétentieuse hyppothèse dont la popularité a pu, un moment, vous voiler le vide et l'inanité — j'allais dire la folie et *l'absurdité*.

Et tout d'abord, la plus simple raison repousse tout à fait l'étrange immortalité que cette doctrine oppose à l'immortalité qu'affirme notre foi, d'accord avec notre raison. Elle nous dit : La tombe n'est pas le terme où finit votre vie; vous vivrez toujours, car vous êtes immortel. Mais, qu'est-ce que cette immortalité bizarre, cette im-

mortalité sans but, ou condamnée à poursuivre toujours un but qu'elle n'atteindra jamais? Tel est, en effet, le vice radical de cette hypothèse, que le bon sens réprouve; elle suppose, après cette vie, une immortalité sans but déterminé. Elle suppose, après cette mort du temps, l'être immortel s'en allant à travers le vague d'un avenir indéfini, marchant toujours et n'arrivant jamais, ne pouvant même jamais arriver, et poursuivant éternellement le terme éternellement désiré: terme étrange, terme qui ne *termine* rien et qui semble, à mesure qu'on avance, fuir d'une fuite éternelle! Car cette théorie, en apparence séduisante, comme tout ce qui flotte dans le vague et l'indéterminé, est en essence la théorie ou la doctrine de l'*indéfini;* l'indéfini en arrière, l'indéfini en avant, et toujours et partout l'indéfini. Eh bien, demande la raison : est-ce là une conclusion rationnelle donnée à notre vie humaine? Est-ce là une solution suffisante à la grande énigme de la Destinée? N'insistons pas davantage sur le vice radical déjà signalé ailleurs; et examinons surtout cette hypothèse dans ses rapports avec le dogme qu'elle prétend remplacer, en s'y substituant elle-même.

D'après l'hypothèse que nous examinons en

ce moment, l'homme qui a emporté dans l'autre vie, avec le péché, les responsabilités qu'il impose, peut encore se convertir, et il se *convertira;* car, il passera par des purifications successives qui lui donneront, avec la sainteté complète, son bonheur réputé final.

Aussi, pour résoudre le problème de la Destinée, à l'*Eternité* de la peine l'hypothèse substitue des purifications et des expiations indéfinies, jusqu'à complète réhabilitation du pécheur, et jusqu'au recouvrement de l'innocence et de la sainteté.

A cette gratuite affirmation nous pourrions d'abord répondre, sans entrer plus avant dans le fond du système : si la purification peut et même doit inévitablement se faire dans l'autre vie; alors pourquoi se préoccuper d'acccomplir en ce monde une purification et une expiation *inevitables* dans l'autre? Pourquoi, dans cette vie, où de toutes les manières les passions, les plai sirs et les voluptés me sollicitent, pourquoi me contenir, me mortifier, me faire souffrir, pour retrouver dans mon présent une innocence que je suis certain de retrouver dans mon avenir?

Et dès lors, voilà les hommes sur la terre, se livrant sans mesure et sans frein à tous les en-

traînements du mal, se roulant dans toutes les fanges; appuyés qu'ils sont — d'après le système — sur la certitude d'une purification future qui ne peut manquer de se faire. Combien parmi les pécheurs, si naturellement enclins aux ajournements successifs, alors qu'il s'agit de se convertir et d'expier, combien seraient tentés d'ajourner et ajourneraient en effet, à leur vie d'outre-tombe, l'expiation des iniquités et des prévarications dont ils souillent leur vie du temps, s'ils croyaient avoir la garantie d'une expiation non seulement possible, mais certaine dans l'Eternité!

Nous pourrions ajouter que cette purification progressive dans l'autre vie n'est qu'une hypothèse; une hypothèse qui ne s'appuie ni sur aucun principe de raison, ni sur aucun témoignage d'autorité. Il est absolument impossible en effet, de trouver ni une raison, ni une autorité qui nous en garantisse la réalité. Tout au plus pourriez-vous en garantir la possibilité. Et encore, cette possibilité, sur quoi l'appuyez-vous? Vous dites: Après tout, cette purification d'outre-tombe est possible. Nous, nous la déclarons simplement absurde; qu'avez-vous à répondre? Notre affirmation vaut la vôtre.

Mais un instant, si vous le voulez, admettons sans la discuter, la *possibilité* de ces expiations purificatrices. Ces purifications *telles qu'elles*, pour pouvoir justifier et innocenter le pécheur, et par là l'arracher à un supplice éternel, encore faut-il qu'elles soient par le pécheur volontairement acceptées. L'homme, d'après le système, garde même après sa mort la plénitude de sa liberté ; il demeure donc libre d'accepter ou de refuser les purifications et expiations dont il s'agit.

Eh bien, s'il refuse, et s'il refuse *obstinément* de se purifier et de s'améliorer, que doit-il en résulter ? Assurément, d'après la théorie elle-même, Dieu ne peut sauver le pécheur qui refuse d'être sauvé ; il ne peut ouvrir son sein qu'au bon vouloir, et sa sainteté même lui défend d'embrasser qui le repousse librement. Dieu donc, dans l'hypothèse présente, dirait à l'homme, demeuré, par delà son tombeau, libre de fixer lui-même par son choix sa propre Destinée : Tu es libre encore, et, comme tel, tu peux, si tu le veux, par tes volontaires purifications retrouver l'innocence ; car ta libre purification peut encore te justifier ; et, redevenu par ton libre choix innocent et juste, ma sainteté et ma

justice ne te repoussent plus. Tu peux venir, t'approcher et graviter éternellement vers moi ; mais il faut le vouloir, et le vouloir librement : car ma bonté elle-même ne peut attirer celui qui la repousse, et la repousse librement.

Manifestement on suppose, dans la théorie, que tout pécheur quel qu'il soit, pour échapper au supplice éternel, tôt ou tard *voudra* rompre avec le mal, et finalement se convertira.

Mais si l'homme *ne le veut pas*, que doit-il arriver ? Je pose hardiment la question qui porte sur le point capital et décisif : si le pécheur, malgré les plus longues expérimentations du désordre et du mal, ne veut pas revenir à l'ordre et au bien ; si, malgré toutes les avances du divin Amour, il ne consent pas à répondre à ses appels; s'il persiste à vouloir braver éternellement tout à la fois la justice et l'Amour; Dieu sera-t-il réduit ou à sauver ce pécheur *malgré lui*, ou à être éternellement bravé par lui ? Il faut répondre. Il faut qu'ici le rationalisme sorte du vague et de l'obscur, et que clairement sur ce point il se prononce et s'explique.

— Pourquoi, dit-il, n'y aurait-il pas, dans l'autre vie, des épreuves et des purifications à l'infini ? — Pourquoi, pourrions-nous demander à

notre tour, y aurait-il pour le pécheur des purifications à l'infini ? Vous voulez savoir pourquoi il ne pourrait pas y avoir dans l'autre vie des purifications à l'infini ? Certes, nous pourrions en donner bien des raisons et des raisons tout à fait décisives. Je me contente d'en donner une seule, et je vous réponds : Parce que Dieu ne peut pas permettre que le pécheur le brave et l'insulte à l'infini.

Mais le rationaliste insiste : « Comment « concevoir que l'homme tourne éternellement, « contre la volonté et la gloire de Dieu, la puis- « sance de sa propre liberté ? Il sera tôt ou tard « convaincu de la folie de son obstinatian dans « le mal et de sa résistance à Dieu. Sachant que « sa prévarication tourne toujours à son propre « malheur, l'instinct de son propre bonheur le « convertira. Il n'est pas probable qu'après tant « et tant d'expériences aboutissant toujours à « le rendre malheureux, l'homme prenne le parti « de résister éternellement à Dieu (1). »

Ainsi le décide le rationaliste : après la mort, le pécheur se convertira ; il ne pourra pas ne pas se convertir. Nous pourrions nous contenter de lui répondre : O Prophète, comment le savez-

(1) Jean Reynaud, Ciel et terre.

vous? Et comment, en réalité, pourriez-vous le savoir? Vous dites : L'homme ne prendra pas le parti de résister éternellement à Dieu; ce n'est pas *probable.* Mais vous êtes forcé de convenir du moins que c'est rigoureusement *possible*; or, si c'est possible, comment osez-vous décider qu'il n'en sera jamais ainsi? Si la chose ne se réalise pas dans un grand nombre, comment être sûr et comment affirmer, sans crainte de se tromper, qu'elle ne se réalisera pas au moins dans quelques-uns? N'y en eût-il qu'un seul à résister éternellement à Dieu, est-ce que cela ne suffirait pas à renverser votre gratuite et aventureuse hypothèse? Car, enfin, est-il possible d'admettre, même pour un seul homme, une situation qui serait une éternelle insulte à Dieu? Et comment savoir avec certitude qu'il ne se rencontrera pas un obstiné, un *révolté éternel*?

Voltaire, pour ne citer que lui, après plus de soixante ans d'impiété et d'insultes au Christ-Dieu, était-il désabusé par son expérience? Songeait-il à mettre fin à sa révolte contre Dieu et son Christ? Et si la divine condescendance eût accordé à Voltaire encore cent ans de vie et d'épreuves; serait-il téméraire et absurde de penser que, selon toute prévision, Voltaire, après cent

ans, serait encore Voltaire, c'est-à-dire un ennemi de Jésus-Christ? Et si, par supposition, Voltaire eût été immortel, Dieu, pour lui épargner l'Eternité du châtiment, aurait donc dû accepter de l'impie une éternelle insulte?

Qu'on ne dise pas qu'une telle supposition est inadmissible, qu'elle est la supposition de l'impossible.

L'impossible? Mais pourquoi? Sans remonter jusqu'au grand impie, qui se nomma Voltaire, est-ce que vous n'avez pas entendu, même, autour de vous, des hommes qui bravaient Dieu et insultaient son nom trois fois saint, par des outrages impossibles à redire sous ces voûtes sacrées, et par des blasphèmes inconnus jusqu'ici dans l'histoire même des blasphèmes? Eh bien, est-il tellement absurde de supposer que les hommes qui osent jeter à Dieu de telles injures et proférer de tels blasphèmes, sont décidés à proférer toujours les mêmes blasphèmes, et à jeter toujours à Dieu les mêmes injures? Et, dans cette hypothèse, Dieu, pour ne pas infliger à ses ennemis acharnés une peine éternelle, devrait donc se laisser par eux insulter éternellement?

Quoi! des impies obstinés dans leur impiété,

éternellement repoussant Dieu, éternellement haïssant Dieu, éternellement se révoltant contre Dieu; et ce même Dieu destitué du droit d'infliger à ces éternels insulteurs un éternel supplice?..

Et contre une telle situation, dont la possibilité s'impose à l'intelligence, ô profonds penseurs, votre raison n'a rien à dire et n'élève pas même la moindre protestation? Et contre cette absurde hypothèse, qui vous ferait hausser les épaules, si elle était défendue par nous, vous n'avez pas d'objection? Eh bien, nous en avons une, nous, à opposer à cette hypothèse, qui prétend renverser le dogme inébranlable de l'Eternité des peines; c'est, sans compter toutes les autres, l'irréfutable objection de la *contradiction*.

Ah! c'est qu'en effet, ce blasphème éternel, cette Eternité de l'injure, de l'outrage et de la haine, ce serait déjà l'enfer, l'Eternité de cet enfer même que vous voulez anéantir; donc la plus flagrante contradiction.

Mais admettons, un moment, que nul homme ne bravera Dieu éternellement, et que tous les coupables s'en iront de purifications en purifications, se justifiant de plus en plus, pour ar-

river, enfin, à reconquérir une complète innocence.

Eh bien! même en cette hypothèse, quel sera le résultat final de la Destinée? La lignée des bons et la lignée des méchants, à travers leurs pérégrinations indéfinies, convergeront-elles l'une et l'autre vers un point de jonction, pour de là continuer ensemble vers l'Infini qu'elles ne doivent jamais atteindre, leur voyage Eternel? Arrivées à ce point, s'il en est un, la race des bons et la race des méchants, les Robespierre et les Vincent de Paul se retrouveront-ils ensemble, dans une même innocence et une même sainteté, confondus dans un même amour et une même unité? Le mal et le bien, enfin, s'embrasseront-ils, pour s'unir et s'identifier? Et, comme l'a dit cette poésie délirante, dont je viens de vous citer les effroyables paroles : Bélial embrassera-t-il Jésus? Et Jésus embrassera-t-il Bélial?

Mais alors, nous voilà retombés dans l'hypothèse deux fois absurde et déjà par nous convaincue d'erreur et de folie, à savoir, la complète et absolue identification du bien et du mal, comme conclusion de la Destinée suprême, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus radicalement

opposé au *dictamen* le plus primitif de la droite raison, et aux premières données du sens commun.

J'entends parler de conversions qui doivent tôt ou tard toucher la bonté de Dieu et désarmer sa justice. Mais vous vous trompez de temps et de lieu ; et par le plus étrange des paralogismes, vous argumentez de ce que Dieu fait dans le temps pour les pécheurs, à ce qu'il doit faire pour eux dans l'Eternité ; de ce qu'il fait dans la route pour l'homme voyageur, à ce qu'il doit faire pour l'homme qui a touché le terme. Et comment et d'après quel principe, obligez-vous la Providence à identifier son gouvernement de l'Eternité avec son gouvernement du temps ?

Encore j'ai supposé jusqu'ici la *possibilite* de cette pérégrination indéfinie, qui doit pousser d'étape en étape la vie d'outre-tombe, à travers des purifications progressives, vers un terme que la vie n'atteindra jamais. D'après ce système, en effet, de l'autre côté de la tombe il n'y a pas de terme où la vie doive s'arrêter, et où elle pourra dire : J'ai touché ma Destinée, j'ai atteint mon terme, et c'est à jamais. Non, cette station éternelle au terme de la vie, le système la repousse, il la répudie, il la blasphème ; et

cet éternel repos de l'homme qui a touché sa fin, et comme ils le disent, ce « loisir éternel » sous le regard et dans l'embrassement de Dieu, prête à rire à nos profonds penseurs.

Ce que suppose le système, ce qui en constitue la donnée fondamentale, c'est la vie s'approchant toujours d'une fin qu'elle n'atteindra jamais, c'est-à-dire d'une fin qui n'est pas une fin, mais une marche éternelle vers l'éternel *par-delà* ; c'est-à-dire la contradiction dans les mots et l'impossibilité dans les choses ; une course éternelle vers un but qui fuit éternellement ; une marche continue pour ne jamais arriver ; un voyage qui ne doit jamais aboutir ; une course sans fin dans un exil éternel, et qui condamne l'exilé à poursuivre une patrie qu'il n'atteindra jamais !

Je le demande, se peut-il rien concevoir de plus radicalement opposé aux plus vulgaires données de l'humaine raison, et de ce sens commun que nous avons nommé le génie de l'humanité ?

Ah ! dans un ordre purement *logique* et de pure *abstraction*, que le génie des mathématiques puisse concevoir deux lignes s'approchant indéfiniment sans se toucher et se confondre absolu-

ment; je le comprends. Mais qu'une existence *réelle*, qu'une âme vivante soit jetée pour toujours, par la main du Créateur, dans un voyage qui ne doit arriver nulle part, dans un chemin sans terme et sans issue, où la vie doit avancer toujours pour ne jamais arriver ; s'en aller de monde en monde et d'espace en espace, et peut-être, comme l'admet l'hypothèse, de soleil en soleil, montant d'ascension en ascension, à mesure que l'on se perfectionne davantage, vers un idéal vide, abstrait, insaisissable, sans arriver jamais à un terme quelconque ; et cela, alors que la vie en mouvement porte, au plus profond d'elle-même, l'irrésistible besoin *d'arriver* ; et lorsque conquérir une Destinée, une Destinée déterminée, fixe et vraiment finale est, comme nous l'avons surabondamment démontré, l'invincible aspiration de l'âme humaine : en vérité, est-ce que ce n'est pas le comble de la contradiction, et se peut-il concevoir de plus solennelle insulte au bon sens de notre humanité ?

Ainsi, Messieurs, vous le voyez, les *hypothèses*, pas plus que les *objections* qu'on oppose à notre dogme de la peine éternelle, ne se soutiennent pas : ni l'hypothèse de l'anéantissement, de l'anéantissement fatal, obligatoire ou facul-

tatif; ni l'hypothèse de la *diminution* progressive de la peine des réprouvés; ni l'hypothèse fantaisiste des *purifications* et justifications indéfinies.

Nous avons vu, en effet, comment aucune de ces trois hypothèses n'a pour elle ni un principe de raison qui la fonde, ni aucun témoignage d'autorité qui l'affirme.

Comment concevoir, dès lors, que des hypothèses sans aucun appui, ni dans la raison, ni dans l'autorité, aient la prétention d'ébranler et même de renverser un dogme appuyé sur l'autorité et approuvé par la raison?

Et quand nous disons qu'aucune de ces hypothèses ne s'appuie ni sur la raison, ni sur l'autorité, nous ne disons pas assez; car ces hypothèses ont positivement contre elles, avec toutes les raisons que nous venons de dire, les plus grands témoignages de l'humanité.

Que nous importent alors, dirons-nous ici au sectateur de ces théories absolument gratuites, les difficultés que soulève votre imagination contre notre dogme, lorsque nous avons nous-mêmes contre vos doctrines appuyées sur le vide, des raisons qui vous confondent et des objections auxquelles vous ne pouvez vous-mêmes ré-

pondre?

Aussi, l'attaque que vous dirigez contre nous en opposant à notre croyance dogmatique, des théories purement hypothétiques, la vérité nous autorise et même nous oblige à la retourner contre vous, mais d'une manière bien autrement victorieuse, armés que nous sommes de l'autorité et de la raison elle-même, et nous pouvons ajouter, armés d'objections pour vous absolument irréfutables; et cela, contre des hypothèses, encore une fois, je le répète, sans appui ni dans la raison, ni dans l'autorité; hypothèses, par conséquent, absolument insoutenables et condamnées à mourir avec ceux qui les ont conçues tandis que notre dogme toujours vivant, et appuyé sur ses inébranlables fondements, continuera de chanter, sur les ruines de vos hypothèses convaincues d'inanité : Il y a un enfer éternel. Il y a, pour les méchants *obstinés*, une Eternité de supplices, comme il y a, pour les élus prédestinés, une Eternité de bonheur.

RÉSUMÉ OU SOMMAIRE

DU SUJET DE L'ETERNITÉ DES PEINES.

Messieurs,

Notre course, à travers ce grave sujet de l'Eternité des peines, a été un peu longue : le sujet en lui-même et les négations comtemporaines l'exigeaient.

Permettez-moi, avant de descendre de cette chaire et de clore ce discours, de vous donner de tout ce que nous avons dit sur ce sujet, un résumé sommaire, et de condenser dans vos esprits la lumière qu'ont pu y faire ces trois derniers discours.

Pour éclairer notre marche et mettre quelque ordre en ce difficile sujet, nous avons distingué et traité séparément trois choses : les *preuves* qui démontrent la vérité du dogme; les *objections* qu'on y oppose, et les *hypothèses* qu'on y substitue

Nous avons vu, premièrement, comment notre dogme de la peine éternelle repose sur les deux grandes autorités du Christianisme intégral et de l'humanité universelle ; et nous avons ajouté

que la raison elle-même, bien loin de protester contre ces deux grands témoignages, les approuve plutôt qu'elle ne les désapprouve, et, dans un sens vrai, y joint son propre témoignage.

Nous avons vu, en second lieu, comment aucune des *objections* dirigées contre notre dogme, n'a la puissance de l'ébranler. Ces objections qui, pour la plupart, naissent de la faiblesse de notre esprit, de l'ignorance de la doctrine et des exigences de nos passions, manquent absolument de force pour vaincre un dogme appuyé sur sa démonstration. Fussent-elles pour nous insolubles, elles n'auraient pas encore la puissance de prévaloir contre le dogme établi. Et vous avez pu comprendre comment les principales objections tirées de la *Providence*, de la *justice* et de *l'amour* de Dieu, non seulement n'entament pas la vérité de notre dogme, mais sont, elles-mêmes, réfutées par la raison.

Nous avons vu, enfin, que toutes les hypothèses qu'on essaye de substituer au dogme de la peine éternelle, manquent absolument de principes rationnels et de témoignages autoritaires, et sont elles-mêmes, sous leur triple forme, condamnées devant le double tribunal de la raison et de l'autorité.

Donc, que l'on ne vienne plus nous dire qu'aucune *donnée* certaine de la « raison ne nous conduit à l'affirmation de l'Eternité des peines. »

Eh! que nous importe, puisque le dogme s'appuie sur des autorités humainement et divinement irréfragables, et que la raison elle-même, bien loin de le nier, incline plutôt à l'affirmer?

Qu'on ne nous dise plus que l'esprit humain soulève contre la peine éternelle des difficultés réputées *insolubles*; alors qu'il n'en est pas une seule qui l'entame victorieusement, et que nos réponses triomphent mieux des objections, que les objections ne triomphent de notre dogme.

Qu'on ne vienne plus nous dire, surtout, que pour remplacer le dogme de l'Eternité des peines et pour résoudre le problème de la Destinée, on a trouvé des solutions plus rationnelles et partant plus acceptables; alors que parmi ces hypothèses,qui ne s'appuient sur aucune autorité, il n'en est pas une que la raison ne désavoue et que le bon sens ne condamne.

Ainsi, bien que la raison laissée à elle-même ne démontre pas, avec une certitude complète, notre dogme de l'Eternité des peines;il résiste,par les témoignages qui l'appuient et par la raison elle-même, à toutes les attaques que dirigent con-

tre lui tous les scepticismes et tous les rationalismes. Et la résistance qu'il oppose, depuis bientôt deux mille ans, aux erreurs, aux ignorances, aux préjugés, et surtout aux passions qui l'attaquent, il l'opposera jusqu'à la consommation des siècles.

Manifestement, Messieurs, ce dogme sera toujours le scandale des libres penseurs et la terreurs des libres viveurs; et toujours les uns et les autres auront intérêt à se débarrasser d'une vérité qui les importune, les déconcerte ou les épouvante. L'orgueil et la volupté notamment se donneront toujours la main, et se prêteront mutuellement leurs armes, pour attaquer un dogme qui les gêne. Mais il ralliera toujours autour de son mystère les âmes droites et verueuses, qui n'ont aucun motif d'égoïsme intellectuel ou d'égoïsme sensuel pour supprimer la foi aux destinées éternelles; parce que, malgré le côté obscur de son mystère, ce dogme seul donne de la Destinée, une notion nettement définie; et qu'en dehors de cette grande donnée théologique, la Destinée demeure dans le vague de l'indéterminé et de l'inconnu, enveloppée d'un impénétrable nuage et du plus incompréhensible des mystères.

Donc, que la libre pensée en prenne son parti : la poussière ou le nuage des objections qu'elle accumule autour de notre dogme passera comme passe la poussière ou le nuage qui, un moment, nous masque la splendeur du soleil. Mais le dogme demeurera. Il continuera, même du fond de son mystère, d'éclairer la marche de l'humanité en route pour conquérir sa Destinée. Ce dogme est l'une des premières assises de ce grand édifice doctrinal, qui se nomme le Christianisme. Dans ce solide et grandiose édifice, toutes les pierres se tiennent liées les unes aux autres par un indestructible ciment, j'allais dire par un ciment divin. Et le rationaliste, qui prétend par la force de sa raison en détacher une pierre, ressemble au voyageur du désert, qui passe aux pieds des gigantesques pyramides, et essaye, en passant, d'en détacher quelque chose. Le voyageur disparaît dans la poussière ou le sable du désert, et la pyramide demeure appuyée sur ses antiques fondements. Ainsi fait notre dogme de l'Eternité des peines; devant tous les rationalismes qui tentent de l'ébranler : Les rationalismes passent, et notre dogme demeure.

Messieurs,

Le temps nous est mesuré; et il me force de m'arrêter ici. Un dernier mot, pourtant, sur ce grave sujet de l'Eternité.

Pour le compléter, surtout au point de vue plus pratique, il me restait à vous dire quelle est, dans le temps, notre situation vraie par rapport à l'Eternité. J'aurais voulu la résumer par ces trois affirmations qui se tiennent en se complétant, et qui, par leur importance, ont particulièrement droit à occuper notre religieuse pensée :

Nous *allons* à l'Eternité.

Nous *approchons* de l'Eternité.

Nous *touchons* à l'Eternité.

En d'autres termes : l'Eternité est inévitable; elle est proche; elle est présente.

Je regrette de ne pouvoir donner à ces trois pensées le développement qu'elles comportent. Peut-être nous sera-t-il donné d'y revenir.

En attendant, emportez-les dans vos âmes comme le fruit saintement austère de ces exercices. Dites-vous souvent, au chemin de cette vie, où Dieu vous donne de marcher encore :

Je vais à mon Eternité ; elle m'attend ; j'y arriverai.

Je suis près de mon Eternité ; je vais y arriver.

Je touche à mon Eternité ; voici que j'y arrive.

Non seulement mon Eternité est inévitable, non seulement elle est proche, elle est actuelle : rien ne m'en défend, rien ne m'en sépare, et à l'instant même, si Dieu le veut, j'y tombe.

Ainsi, Messieurs, marchons.., d'étape en étape, dans cette vie voyageuse, le regard de l'âme fixé sur l'Eternel. Dieu nous fera-t-il encore nous retrouver ensemble à l'une de ces religieuses stations du temps, d'où l'on découvre mieux l'Eternité?.. Je l'ignore. Puissions-nous du moins, c'est l'ambition et le vœu de mon cœur d'apôtre, puissions-nous, après avoir regardé ensemble, au chemin, cette Eternité qui nous attend, nous retrouver tous, au terme, dans l'inénarrable béatitude que Dieu nous réserve dans son sein.

Ainsi soit-il.

BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE SG

TABLE DES MATIÈRES

I

CERTITUDE DE L'ÉTERNITÉ

II

CERTITUDE DE L'ÉTERNITÉ

VI

L'ÉTERNITÉ DES PEINES

VII

L'ÉTERNITÉ DES PEINES

(*Les hypothèses.*)

Aucune des hypothèses substituées au dogme de l'Eternité des peines ne se soutient devant la raison :

BIBLIOTHÈQUE SAINTE GENEVIÈVE
SG

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

1 Pour paraître prochainement : La *Prévarication*.
(Note de l'éditeur.)

Paris. — Imprimerie TÉQUI, 92, rue de Vaugirard